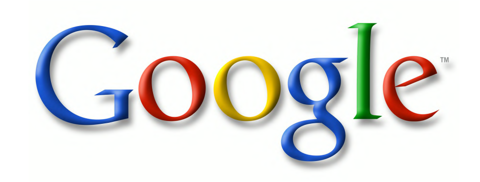
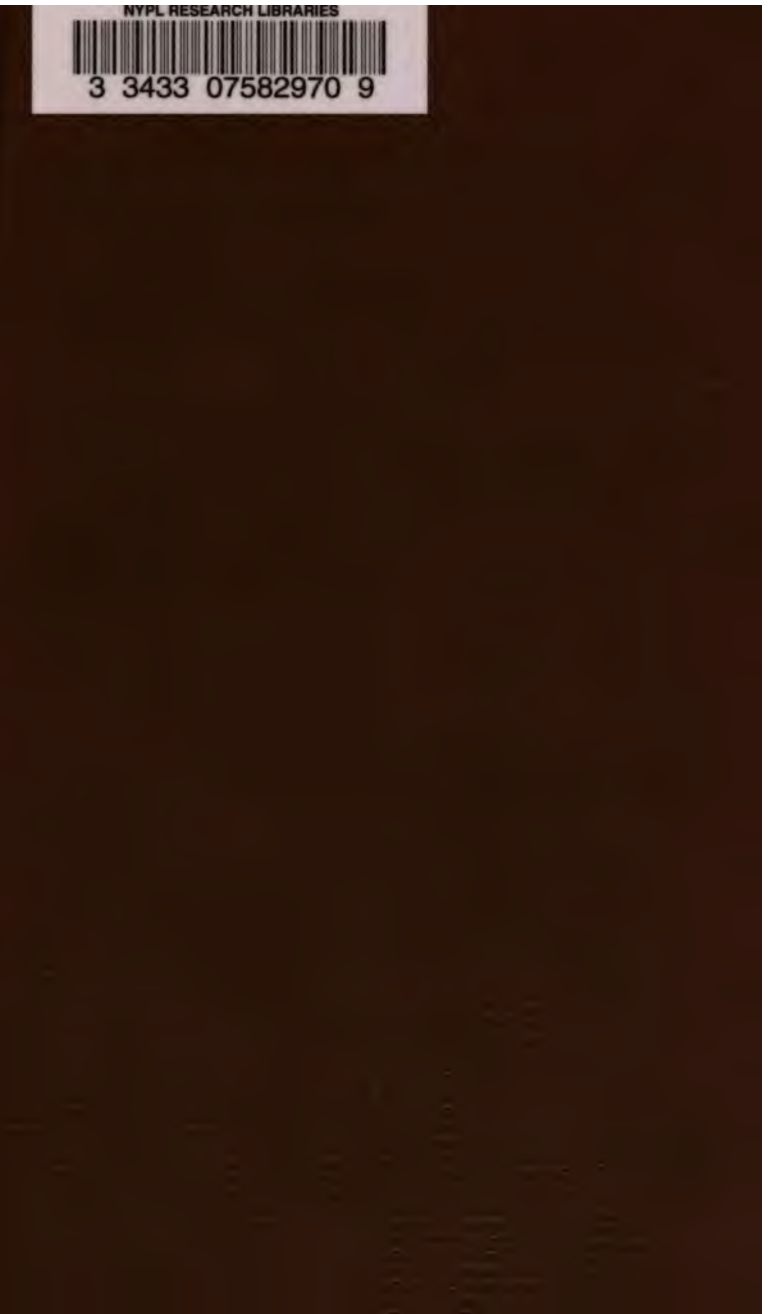

Google



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582970 9

NKW
La Happe

CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE.

Errata du tome II.

Page 20, lig. 20. « Cannevas *italien*. *Lisez*, cannevas espagnol.

Page 21, lig. 15. « Vingt-cinq ans. *Lisez*, trente-cinq ans.

Page 88, lig. 1. « Ne sont pas toutes *de* frivolités. *Lisez*, des frivolités.

Page 142, lig. 1. « M. Condorcet. *Lisez*, M. de Condorcet.

Idem, lig. 16. « En se redoublant les unes *sur* les autres. *Lisez*, les unes dans les autres.

Page 147, lig. 15. « Que lui a *fait*. *Lisez*, que lui a faits.

Page 161, lig. 1. « *Propres* à cet excellent artiste. *Lisez*, propre.

Page 184, lig. 2. « Plus insipides, où il y ait. *Lisez*, et où il y ait.

Page 325, au titre. « *1799*. *Lisez*, 1779.

Page 333, lig. 22. « A sa chair *attache*. *Lisez*, attaché.

Page 335, lig. 18. « De rire sur-tout d'arlequin. *Lisez*, de rire, sur-tout d'arlequin.

Page 355, lig. 6. « L'accord du *rithme*. *Lisez*, *rythme*, et de même par-tout où le même mot peut se trouver.

Page 367, lig. 23. « L'auteur *veut* que les philosophes voudraient. *Lisez*, l'auteur croit.

Page 402, lig. 1 de la note au bas de la page. « Elle est *imprimée* *Lisez*, insérée.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE A SON ALTESSE IMPÉRIALE

M.[GR] LE GRAND-DUC,

AUJOURD'HUI

EMPEREUR DE RUSSIE,

ET A M. LE COMTE

ANDRÉ SCHOWALOW,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II,

Depuis 1774 jusqu'à 1789;

Par JEAN-FRANÇOIS LAHARPE.

Et mihi res, non me rebus submittere conor.
HOR.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre S. G., N.° 28; Et à l'ancienne Librairie de DUPONT, rue de la Loi, N.° 288.

AN IX. (1801.)

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

LETTRE LIV.

Les trois théâtres se sentent de la langueur ordinaire au temps des vacances. Il n'y a aucune nouveauté ; en récompense la presse en fournit une grande quantité dont j'essaierai de donner une légère idée à V. A. I.

L'abbé de Mably, connu par des ouvrages de politique et de morale, vient de publier un livre sur *la Législation*, aujourd'hui l'objet des recherches de tant d'écrivains. Toute la première partie de ce livre tombe dans les lieux communs de cette espèce de platonisme encore plus chimérique en politique qu'en amour, parce que l'une prête beaucoup moins que l'autre à l'imagination. Cette espèce d'optimisme est fondé sur le principe mal entendu de l'égalité primitive, égalité qui ne peut exister dans aucune espèce d'état social, puisqu'elle n'existe même pas

dans l'état naturel, égalité qui ne se trouve pas même chez les Sauvages, puisqu'ils obéissent plus ou moins à des chefs, à des anciens, à des prêtres, ainsi que les peuples chasseurs ou pêcheurs. Il avoue bien que le systême de cette égalité est impossible à ramener; mais il tend à prouver que toute bonne législation doit s'en rapprocher le plus qu'il est possible, principe susceptible encore de très-mauvaises conséquences; car il est fou de vouloir jeter tous les gouvernemens dans le même moule, comme si tous les peuples et tous les climats se ressemblaient.

Viennent ensuite des détails sur les moyens d'amélioration dans les loix et le gouvernement, et l'abbé de Mably répète tout ce qu'on a dit cent fois sur l'éducation civique, et sur la nécessité d'un frein religieux que personne n'a jamais révoquée en doute. Il rentre dans toutes les idées de J. J. Rousseau, sur la peine de mort qu'il réserve pour les seuls meurtriers et pour les traîtres à la patrie; et sur la question, dont il déteste l'inhumanité gratuite, il redit tout ce que de meilleurs écrivains ont dit beaucoup mieux. Il veut que l'on réprime et le fanatisme des

mauvais prêtres et les abus de la superstition, et les prédicateurs d'athéisme; et qui ne le veut pas? Il faut avouer que si chaque auteur se demandait avant d'écrire, ce que j'ai à dire vaut-il la peine d'être dit? il y aurait beaucoup moins de livres.

La manie des grandes préfaces pour les petits ouvrages, et l'importance des choses frivoles, ces travers si ridiculisés n'en sont pas moins communs. M. Berquin fait imprimer trois romances, dont deux sont mauvaises. Vous trouvez à la tête un discours sur la romance, qui explique la prodigieuse difficulté de faire des chansons, et les avantages prodigieux qu'on en peut tirer pour le bonheur de la société : tout cela est écrit en style figuré et oratoire, et avec un sérieux qui fait rire; mais la dernière de ces trois romances est douce et naïve.

Chacun veut exalter et agrandir l'objet de son travail. M. Moutonnet donne une assez faible traduction de l'*Enfer* du Dante, et voilà que ce poëme de l'Enfer, qui, à deux ou trois morceaux près, n'est qu'une longue et froide allégorie satyrique et un ennuyeux sermon, est, si l'on en croit le traducteur, *une des plus belles productions de l'esprit humain.*

Un autre a envoyé à l'académie une fort plate version de deux morceaux d'Homère, que l'académie n'a pas pu lire jusqu'au bout. L'auteur ne supposant pas qu'il soit possible qu'on ait lu ses vers sans les couronner, imprime ses pièces avec ce titre : *Pièces oubliées à l'académie*, et il se trouve que c'est le public qui les oublie.

Le nommé Gilbert (non pas le cocher Gilbert déposant dans l'affaire du comte de Morangiés), mais le satyrique Gilbert tant vanté par défunt Fréron, passant de la satyre au genre lyrique, vient d'imprimer deux odes, une sur *le jubilé*, et l'autre sur *le jugement dernier*. Il y a quelque talent dans la diction ; mais rien ne rappelle mieux ce qu'a dit Horace :

Versus inopes rerum nugaeque canorae.

Des vers pauvres d'esprit, et des riens cadencés.

On a trop fait de vers depuis un siècle et demi, pour que des phrases usées et des images rebattues puissent être un mérite.

La *Journée de l'Amour* est une autre petite bagatelle en vers faibles, ornée de jolies estampes.

Nous avons quelques autres livres sur des objets sérieux, et qui sont du moins utiles

et instructifs, s'ils ne sont pas toujours amusans; un traité *des Fiefs*, un *traité de Vénerie*, des mémoires *in*-4.° sur les Chinois, des mémoires de l'académie des sciences sur la nouvelle préparation du salpêtre, un *traité de l'Usure*, un *dictionnaire de la bible* très-bien fait et commode à consulter, un *voyage d'Arabie* fort curieux, un ouvrage de M. de Montalembert *sur les fortifications*, un *Essai politique sur l'autorité et les richesses du Clergé*.

Il faut joindre à ces livres utiles le supplément de l'Encyclopédie, dont les deux premiers volumes sont publiés, et dans lesquels on trouve de fort bonnes corrections des articles de la première édition de ce dictionnaire, et de nouveaux articles de littérature par M. de Marmontel, qui sont en général d'une saine critique, mais d'un goût plus raisonné que senti.

On a mis dans les nouvelles publiques la mort du célèbre David Hume, l'un des meilleurs historiens de l'Angleterre; il a laissé par son testament un legs de deux cents livres sterling à M. d'Alembert. Il serait à souhaiter que ces témoignages d'estime et d'amitié réciproque entre les gens d'un ordre dis-

tingué, témoignages dont l'exemple est très-commun chez les anciens, fussent moins rares parmi les modernes.

J'ose croire que V. A. I. lira avec plaisir quelques vers de M. de Voltaire que j'ai recueillis dans mes porte-feuilles, et qui ne sont imprimés nulle part : ce sont des richesses ignorées dont il n'y a que les amateurs qui connaissent le prix.

VERS DE M DE VOLTAIRE A M.me LA MARQUISE DU CHATELET,

Sur sa liaison avec Maupertuis.

Ainsi donc cent beautés nouvelles
Vont fixer vos brillans esprits ;
Vous renoncez aux étincelles,
Aux feux follets de mes écrits,
Pour des lumières immortelles ;
Et le sublime Maupertuis
Vient éclipser mes bagatelles ;
Je n'en suis fâché ni surpris.
Un esprit vrai doit être épris
Pour des vérités éternelles ;
Mais ces vérités que sont-elles,
Quel est leur usage et leur prix ?
Du vrai savant que je chéris
La raison ferme et lumineuse
Vous montrera les cieux décrits,

Et d'une main audacieuse
Vous dévoilera les replis
De la nature ténébreuse ;
Mais sans le secret d'être heureuse,
Il ne vous aura rien appris.

A la même lorsqu'elle apprenait l'algèbre.

Sans doute vous serez célèbre
Par les grands calculs de l'algèbre
Où votre esprit est absorbé.
J'oserais m'y livrer moi-même ;
Mais, hélas ! A plus C moins B
N'est pas égal à *je vous aime.*

A la même, de Cirey où il était pendant son exil, et où M.me du Châlelet lui avait écrit de Paris.

On dit qu'autrefois Apollon,
Chassé de la voûte immortelle,
Devint berger et puis maçon,
Et laissa là son violon
Pour la houlette et la truelle.
Je suis cent fois plus malheureux,
Votre présence m'est ravie ;
Je ne vois donc plus vos beaux yeux,
Je vous perds, charmante Emilie ;
C'est moi qui suis chassé des cieux.
Pour vous dans ce triste séjour
Je m'adonne à l'architecture :
Les talens ne sont pas enfans de la nature ;
Ils sont tous enfans de l'amour.

M.me Geoffrin est depuis quinze jours dans un état de léthargie qui annonce une fin prochaine et infaillible. Ainsi la littérature aura perdu dans le cours de la même année trois personnes qui lui étaient chères à différens titres, M. Hume, M.lle de l'Espinasse, et M.me Geoffrin.

LETTRE LV.

Les nouveaux directeurs de l'opéra ont fait venir le célèbre Noverre, le plus grand compositeur de ballets-pantomimes que nous connaissions depuis la renaissance des arts, et le digne rival des Pylade et des Bathille dans l'art de parler aux yeux et à l'ame avec des gestes et des mouvemens. Il a débuté ici par le ballet d'*Apelle et Campaspe*, qui a eu le plus grand succès. Le ballet a été précédé de deux fragmens détestables pour la musique et les paroles.

Les comédiens italiens encouragés par le succès de la *Colonie*, ont essayé encore une parodie italienne, *le Duel comique*. La pièce est beaucoup plus mauvaise que la *Colonie*; mais il y a des morceaux charmans dans la musique.

Les comédiens français étudient beaucoup de nouveautés pour Fontainebleau, mais n'en donnent aucune.

Crébillon, fils du célèbre tragique de ce nom, vient d'obtenir la pension sur le Mercure qu'avait feu M. de Saint-Foix. Il avait

déja obtenu la pension de douze cents livres qu'avait son père sur la cassette du roi, et la place de censeur de la police qu'avait aussi Crébillon. Ainsi il a eu toutes les récompenses de son père, et de plus quinze cents livres sur le Mercure, quoiqu'il n'ait fait ni *Électre*, ni *Rhadamiste*, ni rien d'approchant. Rien ne prouve mieux que les hommes de génie travaillent en tout sens bien plus pour la postérité que pour eux-mêmes.

Les nouvelles brochures ne présentant rien qui soit digne d'occuper V. A. I., elle permettra peut-être que je résume ici en peu de mots les productions littéraires de M. de Crébillon fils, qui probablement n'y ajoutera plus rien, étant âgé de plus de soixante ans, et n'ayant jamais été fort laborieux.

Il n'a jamais fait que des romans : celui qui a eu le plus de succès dans sa nouveauté, n'a jamais été fini : c'est l'ouvrage qui a pour titre, *Egaremens du cœur et de l'esprit.* Quelques situations attachantes, et sur-tout les mauvaises mœurs de la bonne compagnie, avec un jargon de fatuité alors à la mode dans quelques sociétés brillantes, donnèrent à ce roman une vogue passagère qui n'a pu se soutenir long-temps. Cet ouvrage a vieilli avec

les originaux qui en avaient été les modèles, et c'est ce qui arrivera à tout livre de ce genre qui ne peindra que les mœurs de tel moment et de tel ou tel cercle. Il faut peindre l'homme de tous les temps pour intéresser toujours. Où trouvera-t-on aujourd'hui un petit-maître méthodiquement insolent comme Versac ? Il n'y a plus de Versac à la cour ni à la ville, parce que s'il y en avait, ils seraient de mauvais ton. A l'égard du style, celui de Crébillon dans *ses Egaremens* est d'une extrême négligence.

Le *Sopha* s'est soutenu davantage; ce n'est pas que le fond n'en soit encore très-frivole, et qu'il n'y ait fort peu d'imagination ; mais il y a de la gaîté, de la volupté, des tableaux séduisans, quoique faciles à tracer, et un art de gazer les plus fortes obscénités, fait pour plaire (dit-on) aux femmes qui ne demandent pas mieux que de les voir à travers un voile qui les dispense de rougir. Le caractère d'un imbécille sultan qui croit avoir dit un mot fin, chaque fois qu'il a dit une grossièreté ou une bêtise, et l'entretien d'un dervis et d'une dévote, qui tout en exaltant leur ame sur la vertu, finissent par en manquer, sont ce qu'il y a de mieux fait dans cette pro-

duction légère, infiniment au-dessous de tous nos bons romans.

Tanzaï ou l'*Ecumoire* n'eut d'autre mérite que de passer pour une allégorie de la bulle *Unigenitus*, qui occupait alors tous les esprits. Cette allégorie, si c'en est une, n'est pas fine ; c'est une énigme qui n'a point de mot. Ce qu'il y a de plus clair dans l'ouvrage, c'est une extravagance ordurière, beaucoup moins voilée que dans le *Sopha*.

A l'égard des *Lettres du Chevalier de* ***, qui font encore les délices des petits-maîtres de province, elles sont totalement oubliées à Paris, ainsi que les *Lettres Athéniennes*, qui n'ont rien d'attique, et *Ah ! quel conte*, que personne n'a pu lire jusqu'au bout, etc. etc. etc.

LETTRE LVI.

Il paraît que l'effet des représentations de Fontainebleau commence à avoir une expression plus marquée, et que les applaudissemens et les murmures s'y font entendre avec liberté. Voici ce que l'on peut recueillir jusqu'ici des nouveautés qu'on y a jouées. Je ne parlerai que d'après la voix publique; car les occupations qui me retiennent à Paris, ne m'ont pas permis d'aller à Fontainebleau.

Zuma, tragédie de M. Lefèvre, a eu très-peu de succès, quoique dans les premiers actes il y ait eu des morceaux applaudis. M. Lefèvre n'est connu jusqu'ici que par deux tragédies tombées, *Cosroès* et *Florinde*.

Le *Malheureux imaginaire*, comédie en cinq actes de M. Dorat, a tombé depuis le premier acte jusqu'au dernier. On s'accorde généralement à regarder cet ouvrage comme un des plus insipides qui aient jamais fait bâiller la cour. Cet auteur qu'un parti nombreux a porté long-temps, pour l'opposer à ce qui valait mieux que lui, finira comme je l'ai plus d'une fois prédit, par

lasser la patience du public. C'est de lui que M. d'Alembert a fort bien dit que le parterre était à ses ordres et *à ses frais*. Il entreprend un succès comme une affaire d'argent, paye trois cents billets par représentation, remplit sept ou huit loges de ses protecteurs et protectrices. Toute la basse littérature dont il est le coryphée, s'évertue en sa faveur, ce qui n'empêche pas que le froid et l'ennui ne se fassent bientôt sentir, et même que les murmures ne troublent les derniers actes. C'est ainsi que j'ai vu recevoir *Adélaïde de Hongrie*, *Régulus*, *le Célibataire*, etc. Mais comme le public ne juge pas deux fois, l'auteur double ses forces à la seconde représentation, se fait applaudir sans obstacle, parce que les gens de goût se taisent pendant que la cabale fait du bruit, et les comédiens, bien sûrs que le peu de succès que peut avoir l'ouvrage leur appartiendra entièrement, mènent la pièce le plus loin qu'ils peuvent. Ce que je puis attester, c'est qu'après les représentations de *Régulus* et de *la Feinte par amour*, M. Dorat me dit lui-même qu'il se trouvait redevable aux comédiens de sept cent livres. Je lui répondis en riant, *Mon-*

sieur, encore deux ou trois succès comme celui-là, et vous êtes ruiné.

La *Lecture interrompue* ou le *Dramomane*, pièce en un acte de M. de C**, a été plus mal reçue que tout le reste. On y a hué comme au parterre de Paris ; on ne croit pas même que l'auteur la fasse jouer sur le théâtre de la comédie française.

Les pièces du théâtre italien ont tombé encore plus indécemment. Il faut une gaîté de bon goût pour faire rire la cour : il était très-ridicule qu'on jouât devant un jeune reine des pièces de guinguettes, telles que *la Soirée des Boulevards*, faites pour amuser la populace.

M. de Champfort a été plus heureux ; il jouit d'une faveur personnelle aussi marquée que jamais auteur ait pu l'avoir à la cour. Il avait eu l'honneur de lire la tragédie de *Mustapha et Zéangir* au roi et à la reine qui en avaient témoigné beaucoup de satisfaction, et qui ont protégé la pièce de leur suffrage. On dit qu'elle est bien conduite, et écrite avec une pureté élégante ; que le sujet est d'un intérêt doux, fondé sur l'expression des sentimens honnêtes ; mais qu'il n'y a aucun de ces morceaux de verve tragique qui excitent l'enthousiasme et enlèvent les

applaudissemens. Cet avis qui semble général paraît se rapporter au caractère de son talent, dans lequel il entre beaucoup plus d'esprit que de sensibilité et d'imagination, et qui ne lui a jamais permis qu'une composition très-lente et très-pénible. Il y a quinze ans qu'il travaille à *Mustapha*. Cette pièce, quoique bien accueillie, n'a pas été applaudie avec cette vivacité qui caractérise les grands succès ; mais elle lui a procuré de grandes récompenses. Il a obtenu sur le champ une pension de 1200 livres et la place de secrétaire des commandemens de monseigneur le prince de Condé, avec 2000 livres d'appointemens. M. de Champfort est auteur de la *jeune Indienne*, petit drame en un acte, faible d'intrigue, mais dans lequel il y a de l'intérêt et du style ; du *Marchand de Smyrne*, bagatelle qui n'a d'autre mérite que quelques plaisanteries, répandues dans le rôle d'un marchand d'esclaves que le jeu de Préville a fait valoir. Son *éloge de Molière* et celui de *Lafontaine* sont des ouvrages de mérite, quoique dans le premier le sujet ne soit pas rempli, et que dans l'autre l'auteur semble avoir voulu donner le caractère de son esprit à Lafontaine qui en avait un autre.

On raconte que le célèbre Noverre a maltraité fort plaisamment un certain *Fuel de Méricourt*, auteur d'un *Journal de spectacles*, libelle impudent écrit du ton de la plus basse canaille. Ce Méricourt était à l'opéra à côté de son digne approbateur et protecteur Crébillon fils. Noverre mécontent d'un article du journal qui le regardait, aborde Crébillon, et lui demande s'il connaît *un polisson* nommé Méricourt, auteur *d'une plate rapsodie où l'on recueille tous les mauvais propos des cafés. Le voilà*, dit froidement Crébillon. *Ah ! monsieur*, continua Noverre d'un ton tranquille, *je suis fort aise de pouvoir vous dire en face ce que je pense de vous.—Mais, monsieur*, répond Méricourt, *vous me parlez comme un maréchal de France. Non*, dit Noverre; *les maréchaux de France portent deux bâtons en sautoir, et je n'ai à la main* (en lui montrant sa canne) *que ce bâton que vous me voyez.*

Ce Noverre paraît être prompt à la réplique. Il y a quelque temps qu'un ministre l'envoya chercher; Noverre n'y alla pas. Il reçoit un second ordre, et n'y va pas encore. Enfin il vient au troisième, et s'excuse sur ses

affaires et sa santé. *Je suis fort surpris*, lui dit le ministre, *qu'un maître à danser se fasse dire trois fois de venir chez moi. Monsieur*, dit Noverre, *je ne suis pas difficile sur les titres; cependant je pourrais vous répondre que je suis maître à danser, comme Voltaire est maître à écrire* *.

Parmi les brochures nouvelles, vous distinguerez un *Commentaire historique sur l'auteur de la Henriade*, composé par M. de Voltaire lui-même avec autant de réserve qu'il est possible d'en avoir en parlant de soi-même : il est vrai qu'il ne s'y montre pour ainsi dire qu'en décoration. Il retrace avec autant de précision que d'agrément les différentes époques de sa réputation et de sa gloire, se bornant aux faits publics et avérés; mais les ressorts secrets, les anecdotes personnelles, les détails

---

* Cela est un peu fanfaron, et pourtant doit se pardonner à l'enthousiasme d'un artiste, quoique son art fût à une si prodigieuse distance de celui de Voltaire. Mais il ne faut pas oublier qu'on n'excuse des saillies de cette force-là que parce qu'on en rit. Cette note n'est pas inutile dans un temps où l'on ne manque jamais d'appeler *artistes* ce que nous appelions à la comédie et à l'opéra *gagistes*.

d'intrigue et de cabale, cette foule de traits particuliers qui ne sont connus que des curieux, et qui composeront un jour les mémoires de sa vie, tout cela, je l'avoue, est passé sous silence, et il a cru, peut-être avec raison, devoir le laisser dire à d'autres. Au reste, cet ouvrage rappelle beaucoup de particularités intéressantes, et il est très-agréable à lire.

LETTRE LVII.

Pour reprendre la suite des spectacles de Fontainebleau, l'*Egoïste* de M. Cailhava n'a pas eu plus de succès que tout le reste. A l'égard du *Veuvage trompeur*, comédie en trois actes de M. de Laplace, on l'a jugé si indigne d'attention, qu'en sortant du spectacle, personne ne daignait en parler. Je crois devoir dire un mot de ces deux écrivains dont le nom ne s'est point encore présenté à moi depuis que j'ai l'honneur d'entretenir V. A. I. de nouveautés littéraires.

M. Cailhava, auteur gascon, était venu à Paris, il y a environ quinze ans, avec une demi-douzaine de comédies dans son portefeuille, qui n'annonçaient pas une fécondité heureuse; car toutes celles qu'il donna aux deux théâtres tombèrent plus ou moins, et les titres mêmes sont oubliés, à l'exception de celle qui a pour titre, *le Tuteur dupé*, ou *la Maison à deux portes*, cannevas italien, vieille intrigue de valets, prise par-tout, mais que le jeu de Préville soutient sur la scène où cela se joue quelquefois comme bien d'autres

petites comédies, sans réputation et sans succès.

On a vu par l'exemple de l'abbé d'Aubignac, qu'un mauvais faiseur de pièces peut être un critique érudit, quoique peu judicieux. Mais je ne trouve ni érudition ni goût dans les quatre volumes *sur l'Art de la Comédie*, de ce même M. Cailhava, qui m'ont paru fort médiocrement pensés et fort mal écrits. Cet ouvrage n'est guères qu'une compilation de tout ce qui a été dit sur la comédie, et il y a peu de dépense d'esprit parmi beaucoup d'erreurs.

M. de Laplace avait débuté, il y a environ vingt-cinq ans, au théâtre français, par une traduction de *la Venise sauvée* d'Otway : c'était le temps où la littérature anglaise commençait à exciter la curiosité. Cette traduction fort mal écrite eut du succès, parce qu'il y a quelque intérêt dans la pièce; elle n'est pas cependant restée au théâtre, parce que c'est absolument le même sujet que notre *Manlius* de Lafosse, qui est infiniment supérieur à l'ouvrage anglais. *Jeanne d'Angleterre* et *Adèle de Ponthieu*, deux autres tragédies de M. de Laplace, ont été oubliées, comme tant d'autres, après quelques représentations.

C'est cependant à propos de cette *Adèle* que le crédit du maréchal de Richelieu avait fait jouer, qu'il adressa à son protecteur quatre vers de remerciement, dont le dernier était remarquable :

Tu pris Minorque, et fis jouer *Adèle.*

Il croyait avoir ainsi rassemblé en un vers les deux plus beaux titres de la gloire de ce maréchal. Nous avons du même auteur une mauvaise traduction du théâtre anglais, moitié prose, moitié vers. La prose est assez plate, et les vers sont fort au-dessous de la prose. Il a traduit aussi le célèbre roman de *Tom Jones*, par Fielding, à mon gré le premier de tous les romans chez toutes les nations. La version de M. de Laplace n'a pas empêché qu'il n'eût le plus grand succès en France, et rien ne prouve mieux son mérite. Enfin ce même M. de Laplace eut pendant deux ans le privilège du Mercure qu'il fit si mal que les souscriptions fort diminuées ne pouvaient plus suffire pour payer les pensions, quoiqu'il y en eût alors la moitié moins qu'aujourd'hui. Aussi disait-on que le Mercure était tombé *sur la place*, expression dont on se sert pour les papiers et effets qui baissent à la bourse. M. de Laplace fut obligé

de renoncer à son privilège, et pour récompense de ses *bons et loyaux services*, il eut 5000 livres de pension sur ce même Mercure qu'il avait fait tomber. Quand Marmontel, qui le faisait très-bien, le quitta deux ans après, il n'eut que trois mille francs.

Depuis ce temps, M. de Laplace a quitté Paris, et il est allé vivre à Bruxelles d'où il est revenu pour faire jouer la comédie du *Veuvage trompeur*. Il faut croire qu'il a été un temps où cet auteur prétendait comme un autre à la renommée; car pour savoir au juste où en était la sienne, il s'avisa, quelque temps après qu'il eut débuté dans la littérature, d'un stratagême assez singulier. Il se cacha dans une province, et fit écrire à Paris qu'il était mort. Cette nouvelle fut mise dans les feuilles de l'abbé Desfontaines, avec une lettre d'un prétendu ami de M. de Laplace, qui s'étendait sur la perte que les lettres venaient de faire dans la personne d'un jeune homme *de grande espérance*; mais le secret fut découvert presqu'aussitôt, et il se trouva que c'était M. de Laplace lui-même qui avait écrit à l'abbé Desfontaines qu'il était mort, et qui avait fait son oraison funèbre : on en rit beaucoup. Le pauvre

homme s'était bien trompé : ce que les mauvais auteurs ont de mieux à faire, c'est de vivre : il n'y a que les grands hommes qui gagnent quelque chose à mourir.

A l'égard des nouveautés que l'on peut distinguer de la foule des brochures et des dictionnaires, (car aujourd'hui tout est en brochure et en dictionnaire,) deux seulement méritent qu'on en fasse mention. L'une est une traduction du *Commentaire sur le code criminel d'Angleterre*, de *Blakstone*, ouvrage intéressant et instructif dont j'avais eu l'honneur d'annoncer à V. A. I., il y a près de deux ans, une version qui à l'examen ne s'est pas trouvée digne du texte. Cette nouvelle traduction faite par l'abbé Coyer, est plus fidèle et plus correcte. L'autre nouveauté est encore une traduction; c'est celle des ouvrages des deux plus fameux orateurs Grecs, Eschine et Démosthène, 5 vol. *in*-8. Elle est d'une grande exactitude, et les notes sont instructives : c'est un livre utile, mais seulement aux jeunes étudians, pour leur faciliter l'intelligence du grec, ce qui est plus aisé que de rendre l'esprit et le talent de ces deux orateurs.

L'état déplorable où est réduit le théâtre français dans les rôles tragiques, tandis

que la comédie se soutient, prouve évidemment, contre l'avis de quelques juges intéressés ou prévenus, combien cette dernière est moins difficile à jouer que la tragédie. Le noble en tout genre sera toujours plus difficile que le familier. Dix hommes se trouveront capables de jouer un valet, un paysan, un vieillard ridicule, sur un qui sera en état de jouer un héros, un roi : Lekain seul soutient la tragédie à sa hauteur. Brizard qui, avec un naturel précieux, a toujours été faible d'intelligence, et chez qui la figure et les cheveux font la moitié du talent; Brizard qui n'a jamais su créer un rôle, et qui ne rencontre le pathétique que par tradition, commence à avoir une prononciation molle et confuse à cause de la perte de ses dents, et son jeu devient moins sûr par le défaut de mémoire. Molé, plein d'esprit et d'ame, mais dépourvu de moyens tragiques, manquant d'énergie et de dignité; Molé fait pour jouer de jeunes amans et qui veut absolument jouer les héros, a dénaturé la déclamation tragique en y portant les tons tâtonnés, la vivacité bavarde, les nuances familières qui appartiennent à la comédie. Sa réputation et ses succès ont égaré tous les

jeunes acteurs qui vont s'exercer en province, et qui ne pouvant imiter sa sensibilité et ses grâces, ne savent plus que trépigner et bégayer comme lui. Personne n'a plus corrompu l'art de la déclamation, parce que l'on n'a imité que ses défauts, que son talent et sa renommée rendaient contagieux. Larive, applaudi par esprit de cabale, n'a qu'une chaleur factice, n'entend point ce qu'il dit, tombe dans des contre-sens grossiers, estropie les vers et se passionne au hasard. M.me Vestris a seule une intelligence sûre et une décence toujours tragique. Mais malheureusement la nature de son organe ne la sert pas si bien que son esprit; sa voix s'épaissit dans la passion et dans les larmes; elle sent plus qu'elle ne communique. Elève de Lekain et pleine de ses leçons, elle rend mieux ce qui est fort que ce qui est doux. M.lle Sainval l'aînée, faite pour le grand pathétique, l'atteint quelquefois jusqu'à faire excuser les disgrâces de sa figure et de son organe; mais elle manque absolument de noblesse, de raison et de décence, et multiplie trop les gestes. Les débuts se succèdent continuellement; mais aucun ne donne d'espérance, même pour remplacer ce qui nous reste.

LETTRE LVIII.

Voici le moment où les nouveautés se multiplient ; mais c'est bien le cas de dire avec l'auteur de la Métromanie, *ce qui vicie abonde*. Une petite comédie, *la Rupture*, a été jouée une fois aux Français et à peine achevée, quoiqu'elle n'eût qu'un acte, et à peine écoutée, quoique l'auteur l'eût mise sous le nom de deux femmes : elle n'est pas imprimée, et cela ne vaut pas qu'on en parle plus long-temps.

On attend *le Malheureux imaginaire* de Dorat, qui va sans doute faire de grands efforts pour être plus heureux qu'à Fontainebleau.

On a remis *Alceste* à l'opéra, et l'on répète l'*Olympiade* de Sacchini, dont les ballets et le récitatif sont l'ouvrage d'un musicien français nommé Saint-Amand ; on ne sait encore si cet opéra sera joué. Les airs de Sacchini sont charmans, les airs de ballets fort jolis, mais le récitatif est, dit-on, insupportable. En attendant, la scène lyrique se soutient par la danse, comme elle a toujours fait. Un élève de

Noverre, nommé Pitt, a eu le plus grand succès dans un ballet-pantomime de son maître, *les Caprices de Galathée.* Il est d'une légèreté rare, et semble être toujours en l'air; ce danseur ressemble à un sylphe. Il est parti pour aller finir un engagement qu'il a pris à Turin; mais on dit qu'il nous reviendra. Noverre lui-même n'a pas ici tout le succès qu'on espérait : il trouve trop d'obstacles pour son exécution. Il lui faut des acteurs, et il ne trouve que des danseurs; il lui faut des visages, et l'opéra n'a que des jambes. Comme il a la vivacité brusque d'un homme plein de ses idées, il a choqué presque tous ceux qui exécutent ses ballets, et l'on peut bien s'imaginer qu'ils n'en vont pas mieux. Vestris et Gardel qui se croient faits pour régner sur le théâtre, ne s'accoutument pas à redevenir écoliers, et Noverre qui apporte une science nouvelle, se plaint de n'être point entendu. D'ailleurs la *majesté* de l'opéra et les prérogatives des chœurs le désolent à tout moment. Il voulait placer un groupe de figurantes au fond du théâtre : *Monsieur, nous sommes les anciennes, et nous avons droit d'être sur le devant. — Mais mon ballet? — votre ballet*

deviendra ce qu'il pourra ; il faut que le public nous voie; c'est notre droit. Voilà un homme de génie bien tombé ! Il se plaint, il crie, il veut tout changer à l'opéra, jusqu'à la disposition des lumières qui ne se prête pas aux effets qu'il veut produire; il prétend enfin qu'il ne peut rien faire, si on ne lui donne la direction du spectacle. On croit généralement qu'il réussirait dans ses vues; mais on assure qu'il ruinerait l'opéra et lui à force de génie. C'est un homme à qui un million ne coûte rien pour un ballet; nous ne sommes pas en état de payer nos plaisirs si cher.

Une danseuse nouvelle attire les regards de tout Paris. Dix-sept ans, une figure charmante, une jambe parfaite, une attitude de tête à servir de modèle, la grâce et l'agilité, en voilà plus qu'il n'en faut pour tourner toutes les têtes. Il n'est pas possible de dire son nom ; il est si baroque, que tout le monde s'est réuni autour d'elle au foyer pour l'engager à se contenter d'un de ses noms de baptême, *Cécile* *, par exemple. En effet, quel besoin a-t-on à l'opéra d'un nom de famille, sur-tout lorsqu'on s'appelle

---

* Ce nom lui est resté.

Gafutier, ou *Gahutier*, ou *Gabotier*? Je ne sais lequel, ni moi ni personne.

L'esprit de parti agite toujours la littérature, qui mêlée avec tous les états, entraîne dans ses querelles tous les ordres de citoyens. On combat publiquement par des satyres et des libelles, et l'on mine et contre-mine par des intrigues. Un Irlandais dont je n'ai pu encore savoir le nom, vient d'imprimer une comédie en cinq actes, intitulée *le Bureau d'esprit*. La scène est chez M.me Geoffrin qui en est le principal personnage. Le moment est d'autant mieux choisi que cette femme respectable est actuellement mourante; mais ces messieurs n'y regardent pas de si près. M. d'Alembert sous le nom de *Rectiligne*, M. de Condorcet sous le nom de *Marquis*, M. Thomas sous celui de *Thomassin*, M. Marmontel sous celui de *Faribole*, et moi aussi, sans vanité, sous celui de *M. du Luth*; voilà les personnages de cette satyre dialoguée en prose plate, sans aucune apparence d'action ni d'intrigue, et infiniment au-dessous des *Philosophes de Palissot*, dont elle n'est qu'une copie. Il y avait du style et quelques scènes plaisantes dans les *Philosophes*; ici il n'y a rien que

de la méchanceté et des injures. L'auteur, qui n'a de sa vie approché de l'antichambre de M.me Geoffrin, ni du cabinet d'aucun homme de lettres, n'était pas à portée de rendre les originaux reconnaissables. De tous les traits qu'il prête à M.me Geoffrin et aux autres personnages, il n'y en a pas un qui leur convienne le moins du monde. On trouve au cinquième acte l'idée d'une scène assez comique, si elle avait été bien exécutée : c'est une assemblée de gens de lettres qui délibèrent sur le successeur qu'ils donneront à M. de Voltaire. M. de Condorcet et votre serviteur sont les deux prétendans les plus ambitieux, et l'on en vient aux injures. Cela pourrait être gai, quoique copié de Vadius et de Trissotin; mais l'auteur est resté bien au-dessous de la scène. Au surplus, il faut que cette satyre soit bien mauvaise; car les ennemis même des gens de lettres n'osent pas la louer. Ils la recherchent, parce qu'elle est méchante; mais ils avouent qu'elle est ennuyeuse. Ennuyer dans une satyre! c'est jouer de malheur.

Tandis qu'on insulte une femme parce qu'elle aime les lettres, une autre femme en soutient l'honneur par ses productions

élégantes et ingénieuses. M.me Riccoboni vient de donner un nouveau roman épistolaire sous le titre de *Lettres de milord Rivers* : ce n'est guères, il est vrai, qu'une correspondance écrite avec esprit ; le fond est peu de chose. C'est un tuteur et sa pupille qui s'aiment tous deux, qui tous les deux se sont bien promis à eux-mêmes de ne s'en rien dire, et qui pendant deux volumes se parlent de toute autre chose que de leur amour, jusqu'à ce qu'enfin une amie des deux amans à qui l'un s'est confié, et qui a deviné l'autre, lasse de tout cet enfantillage, leur dise : vous vous aimez, vous vous épouserez, et ils s'épousent. On sent qu'avec ce plan, il n'y a ni événemens, ni passions, ni intérêt ; mais l'auteur écrit avec tant de goût, d'agrément et de naturel, qu'on arrive au bout du livre sans avoir été fort ému, il est vrai, mais toujours en s'amusant.

M.me Riccoboni et M.me de Tencin qui l'a précédée, ont fait beaucoup d'honneur à ce siècle, qui leur doit les meilleurs romans qu'il ait produits, après *Marianne* et les bons ouvrages de l'abbé Prévost. La première production de M.me Riccoboni a été *le Marquis de Cressy*, et selon moi, c'est sa

meilleure; elle est du plus grand intérêt d'action et de style. On y trouve des expressions heureuses, telle que celle *des cœurs tendres qui tournent tout contre eux-mêmes.* Les *Lettres de Catesby* ont eu un grand succès, quoique le principal événement en soit un peu forcé; l'ouvrage d'ailleurs est conduit avec beaucoup d'art et très-attachant. Les *Lettres de Fanny Buttler* ne contiennent que des détails passionnés qui peuvent quelquefois paraître petits, et qui tombent un peu dans le verbiage; mais la dernière de ces lettres est excellente, et d'un ton de noblesse et de pathétique qu'on n'attendait pas de ce qui précède. *Amélie*, imitée en partie du roman de Fielding, *Jenny*, les *Lettres de M.me de Sancerre*, celles *de Sophie de Valières*, sont des ouvrages inférieurs aux *Lettres de Catesby* et au *marquis de Cressy*, et qui ne seront pas relus aussi souvent, mais qui tous offrent des morceaux intéressans. A l'égard d'*Ernestine*, l'auteur n'a peut-être rien fait qui ait autant de grâce et de charme : c'est un petit chef-d'œuvre, et je l'appellerais volontiers le diamant de M.me Riccoboni. On a prétendu dans la *Dunciade* que cette dame

n'était pas l'auteur des ouvrages qui portent son nom :

Elle y viendra cette Riccoboni,
Qui n'a point fait *le marquis de Cressy*,
Qui n'a point fait *les Lettres de Fanny*,
Qui n'a point fait *Juliette Catesby*, etc.

Et qui donc les a faits ? qui se cacherait de les avoir faits ? Jamais mensonge ne fut plus hardi ni plus gratuit, et je ne vois pas pourquoi la satyre autoriserait le mensonge *. Il est vrai que M.me Riccoboni n'a rien dans sa conversation qui rappelle le mérite de ses écrits ; mais il y a des esprits qui ne sont rien sans la réflexion. Le sien paraît d'autant plus être de cette trempe, qu'en général ses idées sont fines, ses peintures vraies, son style soigné, élégant et précis. Peu de femmes ont pensé avec autant de délicatesse, et ont écrit avec autant de goût.

J'ai lu la nouvelle traduction de Démosthène par l'abbé Auger. Il faut louer le travail de l'auteur, son zèle, son exactitude, ses recherches, ses notes ; mais jamais homme

* Il y a quinze ans que cette femme est morte, et jamais ni de son vivant, ni depuis sa mort, ses ouvrages n'ont été revendiqués par personne.

ne fut moins fait pour traduire un orateur. Ni feu, ni noblesse, ni harmonie, ni mouvement dans le style : qu'on cherche là Démosthène ; on ne trouvera pas son ombre.

On attend au théâtre français le début de M.lle Desperrières, autrefois M.lle Conpain, danseuse des chœurs de l'opéra.

M. de P** qui vient de se marier, a fait imprimer dans quelques journaux une inscription qu'il avait faite pour son jardin : la voici.

Rêveur, poëte, amant, jardinier tour-à-tour,
C'est ici que je chante, ou médite, ou soupire.
J'y fais mes projets pour la cour,
J'y fais mes chansons pour l'amour.
J'y touche le compas, la serpette et la lyre,
Oublié de la cour, seul ici j'en rirai,
Et si l'amour me trompe, ici je pleurerai.

On a parodié ces vers contre lui très-plaisamment.

Politique, guerrier, rimeur, fat tour-à-tour,
C'est ici qu'au public de moi je donne à rire.
J'y fais mes placets pour la cour,
J'y chante à faire enfuir l'amour.
J'y touche la serpette, et n'ai pas d'autre lyre.
Ignoré de la cour, ici je rimerai,
Et pour faire un c..., là je me marîrai.

LETTRE LIX.

Le *Malheureux imaginaire* n'a pas eu plus de succès à Paris qu'à la cour. D'abord le sujet est mal choisi ; ce n'est pas là un caractère. Un malheureux imaginaire ne peut être autre chose qu'un homme mélancolique et vaporeux qui voit tout en noir, et qui étend sur tous les objets les crêpes de son imagination. Un tel homme est malade, et son mal n'est ni un travers ni un ridicule que la comédie puisse corriger ; c'est une affection des nerfs et du cerveau. Aussi le *Malheureux imaginaire* de M. Dorat n'est autre chose qu'un homme qui a de l'humeur et de la jalousie sans raison et comme un enfant ; rien de ce qu'il fait, rien de ce qu'il dit n'est vraisemblable. C'est un grand seigneur qui a des richesses et du crédit ; il est aimé d'une maîtresse charmante et d'une sœur dont il est le tuteur. Un de ses amis aussi insouciant, aussi gai que le duc de Semours est triste, (c'est le nom du malheureux imaginaire) lui amène à sa maison de campagne un jeune homme de condition

fort amoureux d'Emilie, la jeune sœur du duc, et qui confie sa passion pour elle à la maîtresse du duc de Semours. M.me de Thémine, espérant par son crédit obtenir pour lui la main d'Emilie, se charge d'en parler à son amant, et après un entretien où elle donne cent marques de tendresse au duc, elle lui parle de ce jeune homme. Au premier mot qu'elle en dit, le duc devient jaloux, répond avec une aigreur marquée, et M.me de Thémine le laisse sortir sans achever ce qu'elle avait à lui dire, quoiqu'il n'y ait pas la moindre raison de prolonger ce mal-entendu qui n'est fondé sur rien. Dans une autre scène, le duc la surprend une lettre à la main, s'imagine qu'elle est du jeune homme dont il est jaloux, et M.me de Thémine, au lieu d'en rire et de le détromper d'un mot, se pique à son tour et le confirme dans son erreur, manège qui peut être celui d'une coquette, et jamais celui d'une femme honnête et sensible. Enfin ce mal-entendu, ce ressort si usé dans toutes nos comédies, et qui peut occuper une scène, occupe cinq actes dans la pièce de M. Dorat, et ne finit que lorsque le jeune homme dit au duc, ce n'est point votre maîtresse que j'aime, c'est

Emilie. Jamais intrigue ne fut assise sur des fondemens plus frêles et plus déraisonnables.

A l'égard du style, on y trouve quelques jolis vers faits le plus souvent avec les mots de *cœur*, d'*esprit*, d'*ame*, de *sentiment*, de *bonheur*, de *plaisir*, que l'on fait jouer ensemble comme dans des vers d'opéra; mais en général pas une idée fine, pas une expression heureuse ou comique; du jargon, des mots, des lieux communs, l'esprit des autres enluminé de l'esprit de M. Dorat.

La pièce a quelques représentations peu applaudies et peu suivies, et ne se serait pas relevée de la première, sans l'indulgence extrême du public pour l'auteur, que l'on regarde plutôt comme un faiseur de petits vers agréables que comme un écrivain dramatique. On disait après la seconde représentation où la pièce fut moins maltraitée qu'à la première, que l'auteur avait fait *des changemens heureux*. *Le changement le plus heureux qu'il ait fait*, dit une femme de beaucoup d'esprit, *c'est celui du parterre*.

Deux jours après la chûte du *Malheureux imaginaire*, on joua à Chantilly sur le théâtre

du prince de Condé deux autres comédies du même auteur; car M. Dorat est appelé justement, pour sa fécondité, le *Scudéry* de notre siècle, celui dont Boileau a dit :

Bienheureux Scudéry dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume !

Ces deux comédies sont intitulées *le Chevalier de Grammont à Turin, le Chevalier de Grammont à Londres.* Ce sont les mémoires d'Hamilton mis en scène; car jamais M. Dorat n'a pu rien imaginer. Il n'a pas plus réussi à Chantilly qu'à Paris, et l'on a trouvé que ses vers n'avaient ni la gaîté ni le naturel de l'ouvrage charmant *des Mémoires de Grammont.* Au surplus, ces deux pièces ne seront pas, dit-on, jouées à Paris, à cause de la famille de Grammont *.

M.lle Desperrières a débuté avec un succès fort balancé. On lui trouve de l'ame et de l'intelligence, mais un organe sourd et voilé. On ne l'a pas entendue pendant la moitié de son rôle; mais quand on l'entendait, on a applaudi. Elle jouait Electre dans l'Oreste de M. de Voltaire qui n'avait été joué qu'une

* Elles le furent, et avec fort peu de succès.

fois depuis 14 ans, au début de M.lle Durancy. Il paraît un peu surprenant qu'une tragédie de M. de Voltaire qui avait eu beaucoup de succès lorsqu'elle fut reprise en 1762, ne fût pas même depuis ce temps sur le répertoire de la comédie; mais c'est ainsi que le sort des pièces et des auteurs dépend absolument des caprices et des intérêts des comédiens. Brizard qui joue dans l'*Electre* de Crébillon le rôle de Palamède, rôle avantageux et imposant qui fait valoir l'acteur aux dépens du reste de la pièce, Brizard ne se souciait pas de jouer dans Oreste le rôle subalterne de Pammène, et comme il est seul dans son emploi, il donnait la loi au point d'empêcher qu'une bonne tragédie de M. de Voltaire ne fût sur le répertoire. On n'a pas pu cependant refuser le rôle d'Electre à la nouvelle débutante, et la pièce a fait grand plaisir. Il faut espérer que nous la reverrons désormais.

Nous sommes menacés d'un nouveau journal qui succède au privilège du journal de Verdun, et qui sera fait par Clément et Palissot. Il y a pourtant, dit-on, de grandes difficultés, parce que ces deux critiques sont absolument opposés l'un à l'autre sur

plusieurs points essentiels, entr'autres sur M. de Voltaire dont Palissot a toujours été l'admirateur, et que Clément fait profession de mépriser. Il en est de même de plusieurs autres écrivains sur lesquels ils ne s'accordent pas; mais on dit que ces deux messieurs traitent ensemble comme Octave et Antoine sur les victimes qu'ils s'abandonneront réciproquement, et qu'ils dressent la table des proscriptions. Nous la verrons affichée au mois de janvier, temps où ce journal doit paraître.

LETTRE LX.

La Lettre pastorale de l'évêque de Lescar sur la mortalité des bestiaux, a eu beaucoup de succès. C'est un morceau écrit avec éloquence, et les vérités qu'il contient acquièrent un nouveau prix dans la bouche d'un évêque. Il est le premier qui ait parlé avec tant de franchise et de désintéressement des richesses que le clergé doit à la piété des premiers âges. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'on assure que cette lettre est de lui, et non d'un secrétaire, comme c'est assez l'usage. Ainsi on ne lui répétera pas le mot de l'abbé Boileau, attribué mal-à-propos à Piron. Un évêque disait un jour à cet abbé, *Monsieur, avez-vous lu mon dernier mandement? — Non, monseigneur, et vous?*

La traduction des *Poésies d'Oscian* par M. Letourneur, est beaucoup meilleure que celle de Shakespear, et fera moins de bruit, parce que ce n'est pas une affaire de parti. La Gazette de l'Europe que faisaient autrefois M. Suard et l'abbé Arnaud, est le premier

livre français qui ait fait connaître ces poésies sous le nom de poésies Erses, traduites sur l'anglais de M. Macpherson. Ces poëmes Erses sont des chants guerriers des anciens Bardes du pays de Galles en Ecosse, écrits dans la langue qui est encore aujourd'hui celle des montagnards de ce pays. Oscian, le plus célèbre de ces Bardes, paraît avoir vécu vers le troisième siècle; ses poëmes se chantent encore aujourd'hui dans le pays où il vivait. M. Macpherson les a traduits en vers anglais, et M. Letourneur en a donné une version française en prose. C'est un monument curieux, qui sert à faire connaître ce que peut être la poésie chez une nation simple et grossière. On y remarque une répétition continuelle des mêmes images, toutes empruntées des qualités physiques du climat et du pays, de fréquentes idées du retour et de l'apparition des ames, idées communes à presque toutes les nations sauvages, et bien plus puissantes sur l'homme de la nature que sur l'homme de la société; l'expression des vertus qui tiennent au courage militaire, c'est-à-dire la générosité, l'amitié, enfin l'amour tel qu'il est dans l'extrême simplicité des mœurs. Les tournures du style y

sont peu variées, et c'est une des causes de l'espèce d'ennui qu'on éprouve lorsqu'on a lu de suite plusieurs de ces petits poëmes, dans lesquels il y a cependant des morceaux qui touchent plus qu'ils n'attachent.

Le *Malheureux imaginaire* se traîne toujours sur la scène. A l'annonce de la onzième représentation, le parterre a répondu par des huées. On dit que cette pièce coûte à l'auteur un argent prodigieux; c'est de l'argent mal employé. Quand il n'y a ni concours de spectateurs, ni enthousiasme d'applaudissemens, une douzaine de représentations faibles prouvent seulement que les comédiens sont gagnés, qu'une partie de l'assemblée est payée: il y a loin de là à un vrai succès.

On a joué à Versailles *Gabrielle de Vergy* de feu M. Debelloy. De tout ce qui est tombé à la cour, rien n'est tombé comme cette pièce. L'auteur était mort, on ne se gênait pas, et jamais il n'y eut à Versailles de huées comme celles-là. Il est vrai que les héritiers de M. Debelloy ont fait une faute en risquant cet ouvrage, un des plus mauvais de tous ceux de l'auteur. On n'y a trouvé qu'une lamentation emphatique et monotone, des caractères hors de la nature, des vertus

factices et des atrocités froides. On assure qu'elle ne sera pas jouée à Paris. *

Piccini, le plus célèbre musicien d'Italie, est arrivé à Paris ces jours derniers. Les partisans de la musique italienne le font attendre comme un rival de Gluck, et qui doit être son vainqueur. Celui-ci doit revenir incessamment dans cette capitale avec l'Armide de Quinault qu'il a mise en musique sans rien changer aux paroles. D'un autre côté, Marmontel qui a travaillé pour Piccini, a arrangé en trois actes entre-coupés d'airs faits pour la nouvelle musique, non-seulement cette même Armide, mais Atys, Roland, Thésée, Proserpine, Amadis et Persée. Ainsi voilà tout Quinault taillé pour les compositeurs italiens ou français. Ces opéras sont arrangés très-heureusement; le dialogue de Quinault est conservé, et le fond des airs ajoutés est pris le plus souvent des vers même de Quinault, réduits à une autre mesure. D'ailleurs ces opéras gagnent beaucoup du côté de l'intérêt et de l'action, à être ainsi resserrés en trois actes,

---

* Elle le fut pourtant et avec un grand succès, ce qui ne la rendit pas meilleure : *et habent sua fata libelli.*

et ne perdent guères que des longueurs et des inutilités ; c'est un vrai service que Marmontel rend à notre scène lyrique ; mais il y gagnera plus d'argent que de gloire, et plus de contradictions que de remerciemens. Quoi qu'il en soit, la guerre est allumée plus que jamais sur la musique comme sur tout le reste.

Le rédacteur du *Courier de l'Europe*, menacé de perdre le privilège de faire entrer ses feuilles en France, à cause de l'article de M. de P**, s'est justifié d'une manière qui a étonné bien du monde. Il a montré une lettre qui lui recommandait cet article de la part d'une des premières personnes de l'Etat *. On s'est tû à la vue de ce nom qu'on ne s'attendait pas à trouver là.

Un jeune officier aux gardes vient de donner un exemple des passions forcenées que peut inspirer cette dangereuse classe de courtisanes qui joint la séduction du théâtre à celle des attraits naturels. Eperdûment amoureux d'une actrice de l'opéra, médiocrement jolie, mais très-bien faite, pleine de talent et d'esprit, il lui a proposé de se marier avec elle. La famille avertie à temps,

* Le comte de Maurepas.

a conjuré l'actrice de ne pas se prêter à cette proposition; l'actrice a fait fermer la porte à son amant. Il est allé se loger dans une maison qui donnait sur le derrière de celle qu'habitait sa maîtresse, et a trouvé moyen d'entrer chez elle par la fenêtre. Il s'est jeté à ses pieds, et lui a déclaré qu'il allait se percer de son épée, si elle ne lui promettait de l'épouser. Elle a tout promis pour s'en défaire, et lui a donné rendez-vous chez une de ses amies. Mais voyant qu'elle n'y venait pas, et qu'elle s'était barricadée chez elle plus que jamais, il a avalé de l'opium. On l'a secouru à temps, et dans son désespoir il a couru à la Trappe; mais on dit qu'on l'en fait revenir, et l'on espère calmer son esprit.

M.me Geoffrin est toujours dans le même état de langueur; cependant sa tête est un peu revenue, et elle a donné à ses amis des marques de son souvenir.

Voici une chanson nouvelle qui m'a paru jolie, au moins quand on la chante; elle est de M. de Laclos, auteur de l'*Epître à Margot*. C'est cette épître qu'on attribua d'abord à Dorat, et qu'il s'empressa de désavouer d'une manière très-méprisante,

ce qui était d'autant plus déplacé que cette pièce vaut beaucoup mieux que les trois quarts des pièces de Dorat.

Lison revenait au village,
C'était le soir;
Elle crut voir sur son passage,
(Il faisait noir)
Accourir le jeune Sylvandre.
Lison eut peur.
Elle ne voulait pas l'attendre;
C'est un malheur.
C'était le soir,
Il faisait noir.
Lison eut peur,
C'est un malheur.

Que pouvait faire cette belle?
C'était le soir.
Sylvandre court plus vîte qu'elle,
Il faisait noir.
Il l'atteint et soudain l'arrête;
Lison eut peur.
La peur la fit choir sur l'herbette;
C'est un malheur.
C'était le soir, etc.

Quand Lison fut ainsi tombée,
(C'était le soir)
Le berger à la dérobée,
(Il faisait noir)
Voulut ravir certaine rose:

Lyson eut peur.
La peur ne sert pas à grand' chose;
C'est un malheur.
C'était le soir, etc.

Personne n'était sur la route,
C'était le soir:
Bientôt Lyson n'y voit plus goutte;
Il faisait noir.
Sa taille devint moins légère;
Lyson eut peur.
Neuf mois après elle fut mère;
C'est un malheur.
C'était le soir,
Il faisait noir.
Lyson eut peur;
C'est un malheur.

moins durs, il est vrai, mais aussi plats et aussi froids. Il ignore même les premières règles de la versification ; celles de la phrase poétique lui sont absolument inconnues. Il avait déja traduit l'Iliade : les grands ouvrages en vers ne coûtent rien à ceux qui en font comme M. de Rochefort ; il ne leur faut qu'un dictionnaire de rimes.

L'Almanach des Muses et les Etrennes du Parnasse,

> Ces almanachs du Pinde, où la presse indignée
> Entasse en gémissant tous les vers de l'année,

sont composés, comme à l'ordinaire, de beaucoup de mauvaises pièces et de quelques jolis morceaux.

M. Dorat vient de faire paraître son très-malheureux drame du *Malheureux imaginaire*, avec une préface furieuse, comme s'il eût voulu prendre à tâche de prouver lui-même qu'il n'a pas réussi. Il y déclame avec violence contre le public, et déclare avec naïveté que s'il n'y a pas d'action dans sa pièce, c'est qu'il n'a pas voulu y en mettre. Il ajoute aussi naïvement, *dieu merci, je n'ai point d'orgueil*, et pour le prouver, il dit quatre lignes plus haut, *qu'il*

a plus de confiance que jamais dans ses forces. Si cet écrivain pouvait être corrigé de la manie des préfaces, ce serait assurément par l'épigramme si connue, qui courut, il y a dix ans, sous le nom de M. de Voltaire, et qui n'était pas de lui.

Bon dieu ! que cet auteur est triste en sa gaîté !
Bon dieu ! qu'il est pesant dans sa légèreté !
Que ses petits écrits ont de longues préfaces !
Ses fleurs sont des pavots ; ses ris sont des grimaces.
Que l'encens qu'il prodigue est fade et sans odeur !
C'est, si je veux l'en croire, un heureux petit-maître ;
Mais si j'en crois ses vers, oh ! qu'il est triste d'être,
Ou sa maîtresse, ou son lecteur.

Il déclare à la fin de sa préface qu'il renonce à l'académie ; ainsi rien ne l'empêchera désormais de mettre au jour ses petits libelles contre tous ceux qui n'ont d'autre tort que de ne pas aimer ses vers. On pourrait comparer M. Dorat à un enfant qui égratigne, et qui ensuite crie de toute sa force, de dépit de n'avoir pas fait de mal.

Il n'y a rien de nouveau sur les trois théâtres, si ce n'est la bagarre du parterre le jour où l'on a voulu donner *Inès* à la place d'*Horace* qu'on avait annoncé. Le public s'est obstiné à vouloir *Horace*, et après plusieurs harangues du semainier

Dauberval, toujours reçues avec des huées; il a consenti qu'on lui donnât *Pygmalion* et *Deucalion et Pyrrha*, petite pièce en un acte de feu M. de Saint-Foix, remise au théâtre avec quelque succès. Monvel qui devait jouer le rôle de Curiace et qui a fait manquer la pièce, est en prison, et Dauberval y a été une journée, comme semainier et responsable de la police de la comédie.

Voici un madrigal dont le fond est très-commun, mais qui est tourné avec grâce et bien versifié. Il est du chevalier de Bonnard.

MADRIGAL.

Oui, jeune Eglé, puisqu'il faut vous le dire,
On aime en vous cette vive fraîcheur,
Ces yeux brillans, ce gracieux sourire,
Et cet esprit naïf en sa douceur,
Dont la gaîté nous charme et nous attire.
Dirai-je tout? On sent encor pour vous
Cet intérêt que l'on prend à l'enfance,
Et ce respect qu'on a pour l'innocence.
Sans rien prétendre on tombe à vos genoux,
Et vous aimer semble un plaisir si doux,
Que l'on consent d'aimer sans espérance.

Voilà encore un nouveau transfuge que le barreau enlève à la littérature; mais heu-

reusement la perte n'est pas grande. M** dont on vient d'afficher les drames au rabais à dix sols, a voulu voir s'il gagnerait plus à plaider pour les vivans qu'à faire parler les morts. Il est allé à Rheims se faire avocat, et reviendra exercer à Paris. *Le Journal des Dames* qu'il faisait, sans être lu des dames ni des messieurs, passe entre les mains de M. Dorat, qui non content d'avoir l'*Année littéraire* à ses ordres, veut avoir un journal en titre. C'est comme une place forte où chaque auteur, chaque parti fait la guerre aux autres, et ces places-là sont étrangement multipliées sur notre Parnasse : ce ne sont sûrement pas les citadelles du bon goût, etc.

LETTRE LXII.

Les arrêts de Fontainebleau ne sont pas tous confirmés à Paris. La tragédie de *Zuma* tombée à la cour, a réussi dans la capitale : ce n'est pas qu'on n'y trouve toutes les fautes possibles ; mais on y a vu quelques beautés et quelque talent. L'auteur, M. Lefèvre, était encore fort jeune lorsqu'il la fit ; il y a neuf ans qu'elle est reçue. En voici un croquis.

Le sujet de *Zuma* est d'invention ; la scène est au Pérou : la fable de la pièce roule sur les deux fils de Pizarre, dont l'un a été abandonné et élevé dans un désert par Zuma, princesse Péruvienne, dépouillée de ses états, et dont l'autre a reçu ordre du vieux Pizarre mourant d'aller chercher ce frère dont la naissance n'est connue que d'un Cacique du canton où s'est retirée Zuma. Cette femme qui a élevé le jeune Pizarre, sans le connaître, sous le nom de Zéliscar, lui destine sa fille Azélie ; mais l'autre Pizarre, descendu sur les côtes, devient amoureux d'Azélie, et rival de son frère qu'il ne connaît pas. Tel est le nœud

de cette pièce dont la conduite d'ailleurs offre beaucoup de ressemblances avec tout ce que nous connaissons. Mais la scène du cinquième acte qui finit par la reconnaissance des deux frères, offre des traits de pathétique; c'est elle qui a fait le succès de l'ouvrage, dans lequel d'ailleurs on rencontre quelques bons vers, quoique le style en soit très-inégal.

M.gr le duc d'Orléans s'intéressait au sort de cet ouvrage et à son auteur. M. Lefèvre avait eu l'honneur de lui lire à la campagne un poëme de *Gustave*, dont le prince a paru content. Après le succès de Zuma, il a donné à M. Lefèvre une pension de 1200 livres, et comme ce jeune auteur demandait si cette grâce l'engageait à remplir quelques fonctions auprès de S. A., elle lui répondit avec une bonté très-flatteuse : *Cela ne vous engage à rien qu'à travailler de plus en plus pour votre gloire*.

Ce succès retarde beaucoup le *Mustapha* de M. de Champfort, qui avait eu l'indiscrétion de dire aux comédiens, le matin même du jour où Zuma fut représentée, *cela ne m'arrêtera pas long-temps*.

Le fameux ballet des *Horaces* n'a pas eu

à beaucoup près le succès que Noverre en attendait : la disposition générale en a paru mauvaise. On a été choqué avec raison, qu'Horace, un moment après avoir perdu ses deux frères et tué sa sœur, se marie avec sa maîtresse Fulvie, et danse à la noce. C'est terminer un grand tableau par une parade ridicule et indécente : il semble que cette Fulvie et le mariage postiche ne soient là que pour amener des danses après la pantomime. On a relevé beaucoup d'autres défauts de convenance, de costume, de vraisemblance ; l'or qui couvre les habits et les enseignes des Romains et des Albains, dans un temps où ces deux peuples *arboraient du foin pour étendart*, comme a dit M. de Voltaire ; l'écharpe que Camille a donnée à son amant Curiace, et qu'Horace son frère a la cruauté de lui montrer sanglante, atrocité gratuite qui n'est point dans l'histoire ; l'inconséquence du caractère de ce même Horace, qui vient faire à sa sœur cette bravade inutile et inhumaine, et qui ensuite a la faiblesse de se laisser arracher des mains cette dépouille dont il devait faire tant de cas ; la visite du roi de Rome rendue à Horace dans une prison où Horace n'a jamais été envoyé ;

les soldats Romains et Albains ôtant leurs casques dans le serment qu'ils font à genoux, quoique jamais les anciens guerriers n'aient ôté leur coîffure à la guerre, etc. A travers tant de défauts, on a pourtant distingué des beautés imposantes, telles que le combat des six champions supérieurement exécuté, et l'imprécation furieuse de Camille, dans laquelle le jeu de M.lle Heinel a été assez expressif et assez vrai, pour rappeler les vers de Corneille; mais, comme on a très-bien dit, il y a des choses que nulle pantomime ne peut rendre, par exemple, le fameux *qu'il mourût* : comment danser ce mot-là ?

A la suite d'*Orphée* qui n'ayant que trois actes assez courts, ne pouvait pas remplir l'étendue du spectacle, les directeurs avaient mis d'abord un acte nouveau qui est tombé sur le champ. Ils ont imaginé d'y substituer *le Devin du Village* de J. J. Rousseau : le succès en a été prodigieux. Dès qu'on a entendu les premières mesures de l'ouverture, la salle a retenti d'acclamations; on battait des pieds et des mains, et cette ivresse a duré pendant toute la pièce qui a été terminée par un ballet charmant, où M.lles Allard

et Peslin ont exprimé mieux que jamais ce caractère de danse qui semble appartenir à la gaîté française.

Cet effet si vif qu'a produit *le Devin du Village* ne doit pas être attribué seulement au plaisir qu'ont paru ressentir les spectateurs, de se voir soulagés par un ouvrage agréable et riant, de toute la tristesse qui règne dans *Orphée*, tristesse qui nécessairement doit peser un peu à la longue dans un spectacle plus fait pour les jouissances des sens que pour les grandes émotions de l'ame. Il faut mettre la plus grande partie de ce succès sur le compte de l'ouvrage même, qu'on peut regarder comme un modèle de pastorale champêtre, qui a de plus un charme particulier, l'accord de la musique avec les paroles, accord qui est tel qu'il semble que les idées et les modulations aient été conçues en même temps.

Les *Incas* de M. Marmontel, si longtemps attendus, paraissent enfin; mais le succès ne répond pas à cette longue attente. Lui-même convient dans sa préface qu'il ne *sait quel nom donner à son ouvrage*. Tout le fond en est historique; mais la forme qu'il lui a donnée, en ôtant à l'histoire sa marche

méthodique, ne lui a pas donné plus d'effet; il s'en faut de tout. Il y a des morceaux éloquens, des situations intéressantes; mais le corps de l'ouvrage est cent fois moins attachant que l'histoire même. Ce roman poétique n'a pas un plan assez net, une marche assez déterminée; il manque de cette unité si précieuse et si indispensable dans tout ouvrage d'imagination, et qui fixe l'ame et l'esprit du lecteur. A l'égard du style, on y remarque par intervalles des beautés de plus d'une sorte; mais en général il est d'une parure uniforme, et tient plus du rhéteur que du grand écrivain. On a fait une observation bien singulière, c'est que l'ouvrage est écrit presque tout entier en vers de huit syllabes non rimés; on en trouve jusqu'à soixante ou quatre-vingt de suite, entremêlés de grands vers. Il est impossible que l'harmonie d'une prose ainsi cadencée ne soit pas lourde et monotone. L'épître dédicatoire au roi de Suède a paru meilleure que l'ouvrage : il y a un beau tableau du fanatisme.

Le *Journal de Paris* a été suspendu pendant quelque temps par ordre du ministère, pour deux raisons; la première, c'est un

petit conte grivois qu'on a trouvé trop libre pour l'impression ; l'autre raison, et je crois la véritable, c'est une petite historiette dont les acteurs connus sont le grand aumônier et un abbé de la C**, célèbre, il y a vingt ans, par le talent de chanter, dans le temps qu'on chantait mal. Cet abbé s'avisa de demander un bénéfice, et le prélat dépositaire de la feuille lui répondit en chantant ces deux vers du *Devin du Village* :

> Quand on sait aimer et plaire,
> A-t-on besoin d'autre bien ?

Cette anecdote imprimée, quoique sans nommer les acteurs, a paru un peu leste ; mais tout a été oublié au bout de huit jours.

M. Dorat a publié un prospectus du nouveau *Journal des Dames*, qui n'a pas paru assez ridicule pour être amusant. Il y parle beaucoup de Bayle, que probablement il n'a jamais lu, et qui n'a rien de commun avec le *Journal des Dames*. Au surplus, de compte fait avec les comédiens, sa dernière pièce lui coûte 92 louis : je le sais des comédiens eux-mêmes qui en rient à ses dépens.

Depuis la chûte du *Malheureux imaginaire*, la tête lui a tourné au point qu'il

menace de tuer tous ceux qui critiqueront ses vers, ce qui lui a attiré l'épigramme suivante.

DORAT voudrait tuer, du moins on le répète,
Tous ceux pour qui ses vers sont moins beaux que pour lui.
Fais nous grâce du glaive, ô spadassin poète!
N'est-ce pas assez de l'ennui?

En voici deux autres qui roulent sur le même sujet, sur l'argent que lui coûtent ses pièces.

LE plus bavard de nos rimeurs français,
Se plaignait fort d'un censeur téméraire
Qui lui niait sa gloire et ses succès,
En démentant les *bravo* du parterre.
Quelqu'un lui dit pour le réconforter:
Ne craignez rien; d'une gloire enviée,
On aurait tort de vous rien disputer.
Elle est à vous, vous l'avez bien payée *.

Le mot de cette épigramme est emprunté d'une autre anciennement connue:

ON dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui;
Moi qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

---

* On aurait tort de soupçonner l'auteur de cette Correspondance d'être celui de ces épigrammes. La seule qui soit ici de lui est celle qui est citée dans la lettre précédente.

L'autre épigramme est mieux tournée; mais le mot en est pris aussi, et il était dans la bouche de tout le monde.

Des petits vers pour Iris, pour Climène,
Dans les boudoirs m'avaient fait quelque nom.
Desir me prit de briller sur la scène;
Mais j'y parus sans l'aveu d'Apollon.
Là comme ailleurs s'achète la victoire.
A beaux deniers l'on m'a vendu la gloire.
Mieux eût valu, ma foi, qu'on m'eût berné.
Que m'ont servi tant de prôneurs à gages?
De mes succès où sont les avantages?
Un seul encore, et je suis ruiné.

LETTRE LXIII.

Dans la foule des nouveautés dont les journaux offrent la nomenclature, il y en a quelques-unes qui ne sont ni dénuées de mérite, ni indignes d'attention. La traduction des Idylles de Théocrite par M. de Chabanon est de ce nombre ; elle est précédée d'un essai sur le genre bucolique, et sur les poëtes grecs, latins, français et allemands qui s'y sont exercés. Plusieurs y sont assez bien appréciés, mais d'après tout le monde ; et quand l'auteur n'a que son avis, on peut fort bien n'en pas être. En général, son goût n'est rien moins que sûr, ni dans ses jugemens, ni dans les imitations en vers qu'il a jointes à sa version en prose de Théocrite. Il y a dans ces imitations quelques morceaux correctement versifiés, mais de la sécheresse, de la pesanteur et presque point de poésie. A tout prendre, cette traduction de Théocrite est jusqu'ici la seule qui puisse au moins donner une idée d'un poëte célèbre dans l'antiquité, mais que les modernes ne peuvent goûter qu'en le lisant dans sa langue, ou dans une bonne traduction en vers.

M. l'abbé Champion de Milon vient de nous donner une traduction (car jamais on n'a tant traduit) des plus beaux morceaux des Prophètes. Quoiqu'il s'éloigne trop du caractère de l'original, il écrit purement, et on doit lui savoir gré de son travail.

M. Caraccioli a publié un troisième volume des lettres de Ganganelli, dans lequel il a ramassé tout ce qui restait de ce pontife. L'envie de faire un nouveau volume qui se vendît aussi bien que les deux précédens, à la faveur d'un nom qui a fait fortune, ne lui a pas permis de mettre beaucoup de choix dans ce nouveau recueil, dont la mémoire de Clément XIV se serait bien passée.

M. Dorat qui va toujours entassant brochure sur brochure, vient de nous faire présent des *Réformes de l'Amour*, plaisanterie froide en vers faibles ou maniérés, précédée du *faux Ibrahim*, conte tiré des Lettres Persannes. Il faut être bien possédé de la manie de versifier, et être réduit à une grande impuissance d'inventer, pour s'aviser de mettre en rimes une prose aussi originale que celle des Lettres Persannes. Le tout est surchargé de *réflexions sur Montesquieu*,

et représentez-vous un esprit tel que celui de M. Dorat analysant le génie de Montesquieu !

Le *Voyage littéraire de la Grèce*, par un négociant de Marseille nommé *Guis*, réimprimé avec des augmentations, est un livre plus agréable qu'instructif. On voit que le principal but de l'auteur était de mettre dans deux volumes de lettres tout ce qu'il avait tiré de ses lectures. Anciens et modernes, tout est mis à contribution, et jamais auteur n'a pris tant de plaisir à citer; mais la matière qu'il traite est assez intéressante, et il y a des détails curieux sur les mœurs actuelles des Grecs de la Morée et de l'Archipel. Ce qui eût été beaucoup plus curieux, c'eût été de nous donner de bons mémoires sur les Turcs, sur cette horde de conquérans grossiers et féroces, demeurés opiniâtrément trois siècles au-dessous du leur, ne sachant pas mieux pointer le canon que lorsqu'ils ont assiégé Malthe, chargeant encore aujourd'hui avec le même désordre que notre ancienne gendarmerie d'Europe, privés de toute idée de tactique, au point d'ignorer même l'usage des sentinelles et des gardes avancées, et pour comble de ridicule et d'opprobre, conservant un mépris stupide

pour tout ce qu'ils ne sont pas en état d'imiter.

Les deux hommes qui connaissent le mieux aujourd'hui cette méprisable nation, sont M. le baron de Tott qui a passé 15 ans de sa vie à leur donner des instructions à-peu-près inutiles, et M. le chevalier de Saint-Priest qui a été assez long-temps ambassadeur à Constantinople, et qui est actuellement à Paris. Je les ai entendus tous les deux parler des Turcs; j'ai lu même des mémoires * manuscrits du premier, qui sont sans contredit ce qu'on a écrit de mieux sur cette matière. Tous deux sont persuadés que les Turcs touchent à une révolution prochaine, à laquelle ils ne peuvent pas échapper : eux-mêmes s'attendent à être incessamment chassés d'Europe, et à repasser en Asie. Les hommes les plus sensés parmi eux conviennent que les vices de leur constitution sont irrémédiables. Ils passent leur vie à s'étourdir sur les dangers de l'état et sur leurs périls particuliers. Telle est la suite de cet abominable despotisme, que chacun d'eux n'ayant qu'une vie et une fortune également précaires, se soucie peu de la chose publique, et se garde bien

* Ils ont été imprimés depuis.

de s'exposer à une disgrâce pour dire une vérité utile dans le divan. Le baron de Tott m'a conté que leur donnant à dîner, il les vit boire tout de suite trois ou quatre grands coups de vin en se mettant à table. Il leur demanda quelle était leur raison pour se charger ainsi l'estomac et la tête au commencement d'un repas : c'est que *pour jouir d'un festin*, dirent-ils, *il faut commencer par oublier*. Quelle opinion peut-on avoir de gens qui en sont réduits là ?

Une autre fois *le Reis-Effendi* demanda au baron de Tott s'il savait à-peu-près à quoi se montait l'armée Turque campée sur le Danube. *Si je voulais le savoir*, dit le baron, *il me semble que c'est à vous que je le demanderais. — Je n'en sais pas un mot*, dit l'Effendi ; *mais comme vous lisez la gazette de Vienne, j'ai cru que vous pourriez le savoir.*

Ces détails sont peut-être plus intéressans pour V. A. I. que des titres de brochures ; mais un livre qu'il faut distinguer par son importance et son utilité, c'est *l'Histoire du droit public d'Allemagne*, en quatre volumes *in-4.°*, dont il ne paraît encore que les deux premiers. Ces sortes de livres sont

bons à consulter, même par ceux qui n'ont pas le temps de les étudier.

On a fait ici deux quatrains à la louange du célèbre M. Franklin : le dernier est de M. Target, l'un des meilleurs avocats du barreau.

Il a ravi le feu des cieux,
Il fait fleurir les arts dans des climats sauvages.
La Grèce l'aurait mis au nombre de ses dieux ;
L'Amérique le place au nombre de ses sages.

Le voilà ce mortel, dont l'heureuse industrie
Au tonnerre imposa des loix.
Il est beau d'asservir la nature au génie ;
Il est plus beau de triompher des rois.

LETTRE LXIV.

Noverre a pris une légère revanche dans son ballet des *Ruses de l'Amour*, qui a beaucoup réussi. Le genre gracieux s'adapte bien plus facilement à la danse qu'un sujet héroïque, et l'on imite mieux avec des pas les agaceries d'un berger et d'une bergère, que la colère républicaine du vieil Horace.

Un acteur a débuté dans le rôle d'Orphée; il chante et joue bien : il a peu de voix; mais elle est agréable : il a été fort applaudi. Le théâtre italien s'appauvrit tous les jours. Le sujet le plus précieux qui lui restait depuis la retraite de Cailleau, était M.me Laruette. Elle a joué le jeudi 13 de ce mois dans l'*Ami de la maison*, pour la dernière fois. Cette actrice était distinguée, non-seulement par la justesse et la pureté de son chant, et par la légèreté et la flexibilité de son organe, mais encore par la finesse et la grâce qu'elle mettait dans tous ses rôles, et par la facilité qu'elle avait à en

prendre le caractère et l'extérieur. Elle avait au théâtre l'âge qu'il lui plaisait d'avoir; elle ressemblait, quand elle voulait, à une fille de quinze ans, quoiqu'elle en eût quarante, et paraissait charmante, quoiqu'elle ne fût pas jolie.

M. Bailly, auteur d'une excellente *Histoire de l'Astronomie*, vient de publier des lettres adressées à M. de Voltaire, dans lesquelles il développe le système plus ingénieux que probable, qu'il avait indiqué dans cette histoire de l'astronomie. Selon ce système, tous les arts, toutes les sciences sont originaires du Nord, et ont appartenu primitivement à un grand peuple qui habitait la Tartarie orientale, et dont l'existence lui paraît prouvée par quantité de monumens et de débris qui doivent être propres à ce sol, parce qu'il ne paraît pas naturel que d'autres les y aient portés. De ce peuple qui a été détruit par quelque révolution du globe, les sciences et les arts avaient passé par parties et par degrés aux nations de l'Orient, aux Chinois, aux Indiens, aux Chaldéens. Les Grecs se sont instruits chez eux, comme nous autres modernes occidentaux nous

nous sommes instruits chez les Grecs. Il résulterait de cette hypothèse, que l'Orient, à qui depuis long-temps nous nous croyons redevables de tout, n'aurait été que le dépositaire et l'héritier des arts et des sciences, au lieu d'en être le père et l'inventeur. Il faut voir les preuves spécieuses et séduisantes que l'auteur accumule; il écrit d'ailleurs avec agrément, quoiqu'en cherchant à imiter Fontenelle, il l'imite souvent jusques dans ses défauts, et que son style animé par l'imagination, soit trop souvent figuré, incorrect et inégal.

M. Dorat, qui a toujours de l'humeur contre l'académie, vient de faire une nouvelle satyre, une *Epître de Pierre Bagnolet, citoyen de Gonesse, aux grands hommes du jour*. On n'entend pas trop le mot de cette plaisanterie, ni pourquoi *Pierre Bagnolet*, qui n'est connu que par une vieille chanson, se trouve tout-à-coup un bel-esprit armé contre l'Encyclopédie. Aussi cette satyre est-elle sans sel et sans gaîté, écrite d'ailleurs dans le jargon de l'auteur : les injures n'y sont pas fines.

Rien n'est moins gai que vos journaux,
Et vos soupers sont un peu bêtes.

Il est un peu étrange que ce *citoyen de Gonesse* sache ce que c'est que ces soupers des gens de lettres, et les trouve *bêtes.* M. Dorat ne se cache pas adroitement sous le masque : on voit trop que c'est lui qui trouve ces *soupers bêtes*, d'autant plus qu'il trouvait ceux de Fréron *charmans.*

La querelle de la musique s'échauffe de plus en plus ; on en vient aux gros mots. Marmontel et l'abbé Arnaud sont brouillés à feu et à sang, l'un tenant pour Piccini, l'autre pour Gluck : il y a long-temps que ces deux académiciens ne sympathisent pas. L'abbé Arnaud, paresseux de bonne compagnie, d'un goût assez délicat, mais souvent aussi enthousiaste jusqu'à l'engouement, amoureux de renommée, mais trop peu occupé de la mériter, ne pouvait souffrir la réputation de Marmontel, et celui-ci ne l'ignorait pas. Cependant, comme ils vivaient tous deux dans les mêmes sociétés, ils ne faisaient point éclater cet éloignement réciproque. Une plaisanterie de l'abbé Arnaud sur Piccini, fort déplacée, il est vrai, a produit l'explosion du feu qui dormait. On disait que Piccini mettait en musique le *Roland* arrangé par Marmontel,

tandis que Gluck travaillait sur le Roland de Quinaut. *Eh bien*, dit l'abbé Arnaud, *nous aurons un Orlando et un Orlandino.* Ce mot rapporté à Marmontel l'a mis en colère; il s'est expliqué crument sur la *presque-nullité* de l'abbé Arnaud, qui, pour s'en venger, a fait courir cette épigramme, qui sûrement lui en vaudra d'autres.

Certain conteur d'amour-propre gonflé,
Quoiqu'aux *Incas* tout lecteur ait ronflé,
Se croit pétri d'une divine pâte.
Ce monsieur-là *dont pour peu que l'on tâte*,
On a bientôt plus que satiété,
Ce lourd fléau de la société,
Dont les mardis De V... * nous embâte,
Refait Quinault, joint le mort au vivant,
Le lit par-tout **, et puis tout bonnement
Croit qu'il a fait les opéras qu'il gâte.

L'Epigramme n'est pas mal tournée, malgré quelques fautes, et les rimes en *âte* expriment heureusement la pesanteur; mais je voudrais qu'une épigramme contînt toujours une vérité

* Ancien premier commis des finances, homme de beaucoup d'esprit, lié avec l'élite des gens de lettres, et qui leur donnait à dîner tous les mardis.

** Il est vrai qu'il le lisait comme on aurait lu son propre ouvrage, et c'était une prétention fort mal placée.

piquante. Or, il n'est pas vrai que Marmontel *gâte* les opéras de Quinault : c'est tout le contraire : il n'en retranche guères que ce qu'ils ont de trop.

Au surplus, les épigrammes sont si fort à la mode que le parterre en fait aussi. M.lle Arnoult, autrefois les amours du public, en reçut dernièrement une leçon un peu dure. Depuis long-temps on desire sa retraite; elle n'a plus de voix, et son grasseyement, autrefois une des grâces de sa jeunesse, est devenu désagréable. Elle a d'ailleurs conservé toute la lenteur du chant français qui n'est plus de mode. M.lle Arnoult, jouant dans le rôle d'Iphigénie, disait à Achille :

> Vous brûlez que je ne sois partie.

Le parterre lui appliqua ce vers, et se mit à battre des mains. Elle fut d'ailleurs souvent maltraitée dans ce rôle, malgré la présence de la reine qui la protège et qui l'applaudissait. Voilà ce que c'est que de se retirer trop tard, et de ne pas prévenir le dégoût. On lui en veut d'ailleurs à cause de ses petites malices, qu'on lui pardonnait lorsqu'elle était jeune et jolie.

M. de Laborde annonce un projet de gra-

vure fait pour réussir; il propose toutes les vues de l'Italie et de la Suisse, dessinées sur les lieux par Robert, et gravées par nos meilleurs artistes. On distribue un certain nombre d'estampes tous les mois, et la souscription est de 9 livres par mois. J'attends les ordres de V. A. I. pour souscrire en son nom. M. de la Fermière m'a mandé qu'elle veut compléter son cabinet d'estampes. J'ai demandé à M. Lebas, graveur renommé, le meilleur catalogue en ce genre, avec le prix de chaque gravure; je le ferai passer à M. de la Fermière, pour le mettre sous les yeux de V. A. I.

Voici une jolie chanson de M. le duc de Nivernois, sur l'air du Barbier de Séville : *Vous l'ordonnez*, etc.

SOUHAITS DE M. DE NIVERNOIS.

D'AIMER jamais si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon choix,
Connais, Amour, celle qui sous ses loix
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrais moins belle que gentille;
Trop de fadeur suit de près la beauté;
Simples attraits piquent la volupté;
Du feu d'amour joli minois pétille.

Je la voudrais moins coquette que tendre,
Sans être Agnès ayant peu de desir,
Sans le chercher se livrant au plaisir,
Et l'augmentant en voulant se défendre.

Je la voudrais simple dans sa parure,
Sans négliger le soin de ses appas ;
Car un peu d'art qui ne s'apperçoit pas,
Ajoute encor un prix à la nature.

Je la voudrais n'ayant pas d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer.
Si cet objet, Amour, peut se trouver,
De te servir je ferai la folie.

LETTRE LXV.

Les *Mémoires du maréchal de Noailles* ont été enlevés par le public du moment où ils ont paru, avec un empressement incroyable. Cet ouvrage, en 6 volumes *in*-12, a été rédigé sur deux cents manuscrits *in-fol.* que la maison de Noailles a confiés aux recherches laborieuses de l'abbé Millot. Cet écrivain, connu par de bons livres élémentaires dans le genre historique, a fait le meilleur usage possible des matériaux qu'il avait entre les mains; son livre est curieux et instructif. Les correspondances du maréchal avec les ministres font honneur à son esprit, et on y apprend d'ailleurs à connaître plus particulièrement les personnages célèbres qui ont conduit les affaires de l'Europe depuis la guerre de la succession. On y puise de grandes lumières sur la guerre de 41. Les lettres de la princesse des Ursins, de Philippe V, de la reine d'Espagne, sont des monumens précieux pour ceux qui étudient les caractères dans l'histoire. Quant à la manière d'ecrire du rédacteur, elle est pure

et correcte ; rien de plus : c'est un livre de curiosité, et non pas un livre d'esprit.

M. Dorat a enfin donné l'essor à ses *Prôneurs*, cette comédie satyrique dont il nous menaçait depuis si long-temps. Jamais satyre n'a moins rempli son but, qui est toujours de faire du bruit. Les *Prôneurs* ne trouvant point de prôneurs, pas même chez les amis de l'auteur, ceux-ci ont pris le parti de se taire, parce qu'il n'y a guères moyen de répondre au silence du public, qui est l'espèce de mépris la plus piquante. Cette pauvre pièce est comme non avenue ; personne n'en parle, parce que personne n'a pu la lire jusqu'au bout, quoiqu'elle n'ait que trois petits actes. Il serait impossible d'en donner une analyse, puisque, rigoureusement parlant, il n'y est question de rien, si ce n'est d'invectives contre tous ses ennemis, mises à tort et à travers dans la bouche de tous les personnages *philosophes* ou *prôneurs* ; cela est synonyme dans la pièce qui n'est qu'une insipide copie des *Philosophes* de Palissot. Mais les *Prôneurs* sont au-dessous des *Philosophes*, comme les *Philosophes* sont au-dessous des *Femmes savantes*. La maîtresse de la maison qui reçoit les *Prôneurs*, a promis sa fille au fils d'un

marin, et veut la donner à un des *Prôneurs*. voilà le fond de l'action durant trois actes, sans que cela amène le plus petit incident, si ce n'est de longues déclamations en forme de dialogues, où tout, jusqu'à la soubrette, dit du mal des *Prôneurs*. A l'égard du dénouement, je ne sais ce que c'est, et de la meilleure foi du monde, je ne l'entends pas. Il est question d'une pièce qu'un M. de Forlis, ennemi des *Prôneurs*, leur a lue comme étant de lui, et qui n'en est pas. Ils l'ont trouvée bonne, quoiqu'elle soit mauvaise, et c'était son intention : cela se passe au premier acte; et au troisième ils découvrent cette ruse profonde, ce grand stratagême, et se disent : *c'est nous qu'on a joués, allons-nous-en;* et ils s'en vont. Voilà exactement le nœud de la pièce, le fin de l'intrigue. A l'égard des caractères, le seul que l'auteur ait voulu marquer, est celui du chef des *penseurs*, comme il l'appelle, de M. *Callidès*, homme qu'il représente comme très-fin, très-délié; ce que signifie *Callidès*, tiré du latin *callidus*. La pièce même a deux titres : *Les Prôneurs*, ou *le Tartuffe littéraire*. Ce *Callidès*, ce *Tartuffe* n'est autre que M. d'Alembert, du moins dans l'intention

de l'auteur, qui n'est pas équivoque. On ne se seroit guères attendu à voir d'Alembert comparé au *Tartuffe;* mais ce qu'il y a de mieux, c'est que cet homme donné pour si fin et si délié, n'est ici qu'un sot qui se laisse grossièrement persiffler par un jeune homme de vingt ans qu'il croit endoctriner. Le seul vers remarquable est celui-ci :

Travaillez peu vos vers, et beaucoup vos succès.

Il est excellent; mais n'est-il pas bien singulier que l'auteur ait fait ainsi son histoire en un vers ?

Les *Mémoires de Noailles* ne sont pas le seul bon livre qui paraisse dans ce moment. La *Vie de Marguerite de Valois*, et l'*Essai sur les langues* de M. Sablier, sont des ouvrages instructifs, faits par de bons esprits. Dans le premier, l'auteur a peint très-fidèlement la cour de Charles IX et de Henri III. Il fait un usage heureux des mémoires du temps, dont il offre des citations très-curieuses. On voit qu'il est plein des auteurs originaux, les seuls qui donnent une connaissance exacte de l'histoire : son style d'ailleurs pourrait être plus soigné et de meilleur goût.

L'auteur de l'*Essai sur les langues* s'est préservé de la prétention si vaine et si géné-

rale d'offrir un système sur la formation des langues et sur l'idiôme primitif. On risquera toujours de se perdre dans les chimères, quand on voudra découvrir dans quel langage original les premiers hommes se sont communiqué leurs idées. M. Sablier se contente d'observer les rapports évidens entre plusieurs idiômes de nations éloignées, et de chercher les raisons les plus vraisemblables de ces rapports. Sa marche est toujours mesurée et n'en est que plus sûre ; son livre d'ailleurs qui suppose beaucoup d'érudition, n'en a pas l'inutile étalage ; ce sont des résultats clairs et précis. Il jette un coup-d'œil rapide sur les écrivains qui ont fixé la langue chez les nations policées ; et, en général, ses jugemens sont sages. L'auteur de ce livre a 82 ans, ce qui est encore une singularité.

On ne peut pas dire de Gluck, comme d'Orphée, que son harmonie a produit l'union et la concorde parmi les hommes ; elle y a bien plutôt mis la division et la guerre. Il y a encore une chanson contre Marmontel, qui n'est pas de la plaisanterie douce, sur l'air : *Il est une Sophie.*

Il est certain maraud,
Besoin n'est qu'on le nomme,

Ayant le verbe haut,
Affichant l'honnête homme ;
De ses froids écrits,
De ses lourds récits
Sans cesse il nous assomme.
Pourtant si vous ne dormez pas,
Faites-vous lire les Incas,
Et je vous réponds qu'en ce cas
Vous ferez un bon somme.

On prétend que Marmontel s'est vengé par une épigramme contre l'abbé Arnaud; mais je ne la connais pas encore. Les ennemis des lettres triomphent de ces misérables querelles, et les Philistins disent avec joie : la discorde est dans le camp d'Israël. On peut, sans doute, se moquer gaîment du ridicule d'un mauvais écrivain, sur-tout s'il est insolent; mais que deux hommes de mérite, l'un qui a du goût, et l'autre du talent, se disent de grosses injures en l'honneur de Gluck ou de Piccini, cela fait de la peine aux honnêtes gens, et grand plaisir aux sots.

Piccini a répété les deux premiers actes de son *Roland* devant la reine, et ils ont beaucoup réussi; mais il lui est arrivé une chose assez plaisante. La reine a voulu chanter devant lui; dès qu'elle l'a vu, elle lui a proposé de l'accompagner au piano, et l'air

qu'elle a choisi est précisément un morceau d'Alceste : *Divinités du Styx*. Ainsi, la première chose qu'ait faite Piccini en arrivant à Versailles, c'est d'accompagner un air de Gluck.

M.me la maréchale de Mirepoix envoyant de ses cheveux blancs à M. le duc de Nivernois, les a accompagnés de vers que lui a fournis la muse toujours prête du chevalier de Boufflers. Les voici, avec la réponse de M. de Nivernois.

Les voilà ces cheveux depuis long-tems blanchis :
D'une longue union qu'ils soient pour nous le gage.
Je ne regrette rien *de ce que m'ôta l'âge* ; *
Il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime presque autant ; j'ose aimer davantage.
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans,
Fruit précieux du goût, de l'estime et du tems. **
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire,
Et l'on joint sous les cheveux blancs,
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

RÉPONSE.

Quoi ! vous parlez de cheveux blancs !
Laissons, laissons courir le tems.
Que vous importe son ravage ?
Les amours sont toujours enfans,

---

* Hémistiche beaucoup trop dur, sur-tout dans un madrigal.

** *Astre* et *fruit*, figures incohérentes. Ces deux vers valaient la peine d'être refaits.

Et les grâces sont de tout âge.
Pour moi, Thémire, je le sens,
Je suis toujours dans mon printems
Quand je vous offre mon hommage.
Si je n'avais que dix-huit ans,
Je pourrais aimer plus long-tems,
Mais non pas aimer davantage.

On a fait encore une épigramme contre Dorat.

Un bel-esprit sur le Pinde embusqué,
Surprit Thalie en un coin solitaire.
Çà, qu'on m'embrasse. — Ah! fi, pédant musqué!
Va, reste coi, tu n'es plus mousquetaire.
Malgré l'avis, le froid *Célibataire*
D'un baiser flasque en trois fois l'insulta,
Dont trois soufflets; mais sans perdre courage,
D'un croc en jambe il vous la culbuta,
La chiffonna; puis pour comble d'outrage,
La pauvre enfant! ... on dit qu'il la r***.

Si l'on fait des épigrammes contre les ministres vivans, on les épargne encore moins après leur mort. Il faut convenir que l'ombre du duc de la Vrillière ne méritait pas mal les épitaphes satyriques qui ont couru depuis sa mort; faible revanche de tout le mal qu'il a fait ou laissé faire. Les deux suivantes ont paru les meilleures.

Ci gît dans ce petit tombeau,
Le petit monsieur Phelipeau,
Qui fut, malgré sa taille ronde,
Compté parmi les grands du monde :
C'est pour avoir été, dit-on,
Grand imbécille et grand fripon.

Bon, dit le diable, il est des nôtres;
Je le cuirai comme un vilain.
Comme il n'avait plus qu'une main,
Il volait par la main d'un autre.

LETTRE LXVI.

Nos nouveautés ne sont pas toutes de frivolités insipides ; des esprits solides et laborieux nous donnent de temps en temps de bons ouvrages. Nous sommes redevables à un jeune homme, fils de M. Leclerc, ancien premier commis des finances sous le ministère de l'abbé Terrai, une assez bonne traduction du premier volume d'un ouvrage anglais sur la *décadence et la chûte de l'empire Romain*, dont l'auteur, M. *Gibbon*, marche sur les traces des Hume et des Robertson. En même temps M. le président de *Brosses*, connu par un livre sur le *Mécanisme des langues*, qui a eu du succès, vient de faire une entreprise d'érudition aussi étendue qu'elle est singulière. Il a imaginé de bâtir sur les deux morceaux qui nous restent de Salluste, la Catilinaire et la Jugurthine, et sur des fragmens informes et mutilés de son histoire romaine que nous avons perdue, une histoire complette du septième siècle de la république, traduite en partie de Salluste, et suppléée dans le

reste, le tout formant trois gros volumes *in* 4. d'une magnifique édition, ornée de figures gravées d'après l'antique. Le mérite de cette compilation, sans être proportionné au travail, est pourtant réel et estimable. On y remarque une grande connaissance des mœurs de Rome, et une étude approfondie de toutes les parties de son histoire. Les notes sont très-instructives ; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le style de l'auteur est inégal, incorrect, inélégant, quand il écrit d'après lui, et infiniment meilleur lorsqu'il traduit : il semble qu'il ait eu besoin de calquer sa diction sur celle d'autrui. Les trois premiers volumes paraissent ensemble : on promet le quatrième qui contiendra le texte latin.

Crébillon fils vient de mourir âgé de 70 ans. Il avait survécu long-temps à la petite réputation que lui avaient acquise ses petits ouvrages. *Les Egaremens du cœur et de l'esprit* qu'il n'a jamais achevés, et le *Sopha*, sont les seuls de ses romans qu'on n'ait pas oubliés, et ce sont des productions frivoles même dans le genre du roman. Il a tracé dans les *Egaremens* le portrait d'un de ces hommes brillans et pervers, qui ont été à

la mode pendant un certain temps, et qui avaient érigé le libertinage en principe, la séduction en art, et la perfidie en modèle. Son *Versac* est l'original de l'*Impertinent* et de quelques autres personnages de comédie et de roman que l'on a esquissés depuis, mais qui ont eu moins de succès, parce que la mode en était passée. Le sultan du *Sopha* est un caractère meilleur, parce qu'il a de la vérité et du comique, et qu'un grand qui veut entendre finesse à tout, et qui prend ses sottises pour des épigrammes, est un original dont les copies ne manqueront jamais. Il y a d'ailleurs dans le *Sopha* des tableaux voluptueux; mais il serait ridicule d'attacher un grand mérite au talent si facile de nuancer des ordures. A l'égard de *Tanzaï*, c'est un persiflage qui n'a plus de sel, quand l'intérêt de l'à-propos est passé. Quinze ou seize volumes d'autres romans fort au-dessous du médiocre, ne méritent pas qu'on en parle.

Crébillon avait quitté depuis quelque temps la place de censeur de police, dans laquelle il ne s'était pas conduit de manière à s'attirer la bienveillance des gens de lettres.

L'espèce d'obscurité où il vivait après avoir eu un moment d'existence, lui avait donné de l'humeur, et sa haine contre M. de Voltaire l'avait rangé du parti des Frérons et des autres ennemis des lettres. Il approuvait volontiers les libelles les plus scandaleux contre les écrivains célèbres, et plusieurs fois il s'attira à ce sujet de graves réprimandes du garde des sceaux et du lieutenant de police. On lui avait même ôté la censure de plusieurs ouvrages, avant qu'il se déterminât à quitter sa place. Quelques gens de lettres qu'il avait offensés, apparemment ne se crurent pas assez vengés; car il courait quelque temps avant sa mort, une assez jolie chanson contre lui, que je transcris avec d'autant moins de scrupule qu'elle n'est que gaie, et qu'elle ne contient aucune personnalité. C'est ainsi du moins qu'il serait à souhaiter que l'on fît toute espèce de satyre; elle ferait rire ceux qui aiment la bonne plaisanterie, et ne révolterait pas les honnêtes gens. Voici la chanson, sur le refrein *Lère lan lère*.

Connaissez-vous certain barbon,
Portant le nom de Crébillon,
Mais qui n'est pas fils de son père?
Lere là, etc.

Ne vous méprenez, s'il vous plaît;
Entendez qu'à son père il est
Beaucoup moins que Thomas à Pierre.
Lère, etc.

Il fit quelque roman fretin,
Quelque amphigouri libertin,
Dont on ne se souvient plus guère.
Lère, etc.

Au boudoir on lit son *Sopha*;
C'est là que vainqueur d'*Angola*,
Il a surpassé Lamorlière,
Lère, etc.

Il fait grand bruit, parce qu'on a,
A tous les vers de son papa,
Préféré Racine et Voltaire.
Lère, etc.

Quelqu'un, comme il criait si haut,
Lui dit, taisez-vous, grand nigaud.
Ce ne sont pas là vos affaires,
Lère lère, etc.

Le célèbre financier Bouret est mort subitement; c'est un des exemples les plus fameux de la prodigalité et de l'adulation. Il avait eu plus de six cent mille livres de rente, et son pavillon de Croix-Fontaine, bâti pour recevoir Louis XV en rendez-vous de chasse, avait coûté trois à quatre millions; tout y respirait le luxe et la flatterie. Il affecta long-temps pour le feu roi une espèce d'adoration qui finit par dégoûter le prince; et le déran-

gement de ses affaires le décrédita au point qu'on ne pouvait lui donner aucune des places de confiance qui étaient le but de son ambition. En dernier lieu, il avait espéré la place de directeur des postes qu'avait eue M. Jeannel, place importante qui vaut beaucoup d'argent, qui procure un travail particulier avec le roi, et qui mettant dans la main de celui qui la possède le secret de toutes les correspondances, en fait pour tout le monde un homme à craindre ou à rechercher. Quand Bouret vit cette place donnée à M. d'Ogny, il fut au désespoir, et dit tout haut qu'il aurait donné un bras pour l'avoir. Il se trouvait aux dernières extrémités, ruiné gratuitement, alimenté par des créanciers maîtres de toute sa fortune, et ne trouvant pas à vendre ses magnifiques maisons, parce que personne ne voulait payer ses folies. *Je serais trop heureux*, disait-il la veille de sa mort, *si demain on me trouvait mort dans mon lit*. Un pareil souhait a l'air d'un dessein ou d'une prédiction ; mais il est mort tout naturellement, comme ses deux frères, d'un coup de sang ; ils étaient tous les trois d'un tempérament très-sanguin. Il était logé chez une femme de ses amies, et on a remar-

qué que cet homme qui avait dépensé tant de millions en bâtimens, n'avait pas une sonnette à son lit. Peu de jours auparavant il avait été sur le point d'être arrêté pour une dette de 14000 liv., à la poursuite d'un homme dont il avait fait la fortune, et il avait cherché à emprunter chez un notaire 50 louis qu'on lui avait refusés.

Cet homme qui avait tant abusé de sa fortune, avait de l'esprit, de l'agrément, et obligeait volontiers : on raconte de lui deux traits remarquables. Il avait été lié dans sa jeunesse avec la fameuse actrice Gaussin, et n'ayant alors que des espérances, il lui avait donné sa signature en blanc, pour la remplir quand il aurait fait fortune. Il devint fermier général, et ne fut pas sans quelque inquiétude sur ce billet. M.lle Gaussin le lui renvoya ; il ne portait que ces mots : *Je promets d'aimer Gaussin toute ma vie*. Bouret lui fit présent d'une écuelle d'or remplie de doubles louis.

Dans la suite il devint amoureux d'une femme de la cour fort belle, et lui offrit de partager sa fortune avec elle, si elle voulait être sa maîtresse. Elle le refusa avec hauteur ; mais quelque temps après, ayant besoin de

dix mille francs, elle lui écrivit pour lui demander cette somme, et lui proposer en même temps de venir *souper avec elle.* Bouret lui répondit ces propres mots : *Ce que je vous demandais était sans prix : ce que vous m'offrez est trop cher.*

Un coureur de M.gr le comte d'Artois vient de faire une action qui annonce des sentimens au-dessus de sa condition. Il voyait dans son auberge de Versailles, où il vivait à table d'hôte, un officier de marine décoré de là croix de Saint-Louis, qui mangeait une chétive portion sur une table à part. Il demanda à l'aubergiste pourquoi cet homme ne mangeait pas avec les autres; on lui dit que cet officier n'avait pas de quoi payer davantage. Ce coureur (qui se nomme Blondin) touché de voir un militaire de ce rang ne pouvoir dîner aussi bien qu'un domestique, dit à l'aubergiste d'augmenter la portion de cet homme sans lui en rien dire, et qu'il paierait le surplus. L'officier s'en apperçut bientôt et voulut savoir la vérité; l'aubergiste la lui dit, en le priant de ne pas le brouiller avec Blondin, dont il ne voulait pas perdre la pratique. L'officier va trouver le coureur, le remercie de sa libéralité; mais

ne trouvant pas qu'il pût convenablement être obligé par son inférieur, il le force d'accepter une tabatière de quelque prix, comme un gage de sa reconnaissance. Blondin le presse modestement de s'expliquer sur les affaires qui l'amènent à Versailles, lui offre de faire présenter ses placets par M.gr le comte d'Artois, et le détermine enfin à lui en remettre un. Il court aussitôt chez le ministre de la marine, se fait annoncer de la part du prince, et introduit à ce nom, conte tout ce qui lui est arrivé, et ajoute en donnant le placet : *Monseigneur, je n'ai pas voulu le remettre au prince, mon maître, qui sûrement vous l'aurait recommandé. J'ai cru faire mieux de vous laisser tout le mérite d'une bonne action.* Cette tournure beaucoup plus ingénieuse et délicate qu'on ne l'attendrait d'un domestique, était faite pour réussir. Le ministre accorda à l'officier une pension de huit cents livres, qui fut payée sur-le-champ.

LETTRE LXVII.

M. Boisard qui donna, il y a quelques années, un recueil de fables, parmi lesquelles on en avait distingué de très-estimables, vient d'en publier une nouvelle édition en deux volumes, augmentée d'une seconde partie. Cet auteur a du jugement et des idées; plusieurs de ses apologues offrent des moralités fines et même hardies. Son style a de la facilité et même de l'élégance, et s'il n'est pas toujours assez soigné, du moins il ne tombe jamais dans l'affectation. Son plus grand défaut est la prolixité, et quelquefois aussi le sens de ses fables n'est pas assez clair. Mais une douzaine de pièces de son recueil, et autant de fables de la Motte, trois ou quatre de l'abbé Aubert, sont de nos jours ce qu'il y a eu de mieux en ce genre, pourvu qu'on ne pense pas à la Fontaine, qu'il faut toujours mettre à part. Nous avons eu quelques fables de M. Imbert, fort médiocres, et un grand nombre de M. Dorat richement ornées de gravures, mais qui étant d'ailleurs détestables, sont restées chez le libraire. Le genre de la fable demande du

naturel dans le style, et de la justesse dans l'esprit : c'est précisément l'opposé de Dorat, à qui ces deux qualités ont toujours manqué essentiellement, et dont l'espèce de talent n'a jamais consisté que dans une certaine facilité à traiter des bagatelles avec quelque agrément, et avec un goût le plus souvent faux.

L'abbé Maury vient de publier avec succès un recueil dans un genre fort différent ; ce sont des panégyriques et des morceaux oratoires. Cet auteur est une preuve de ce que peut le travail obstiné et la force des organes. Il a travaillé jusqu'à l'âge de 40 ans dans l'obscurité et dans la pauvreté, sans pouvoir vaincre ni l'une ni l'autre. Il était né avec de l'esprit, et se levant tous les jours à cinq heures du matin, étudiant jusqu'au soir, il avait acquis des connaissances littéraires. Cependant il ne subsistait encore que de répétitions de latin ou de géographie qu'il faisait en ville, et d'épreuves d'imprimerie qu'il corrigeait. Un *Eloge de Fénélon* qu'il envoya à l'académie en 1771, et qui obtint l'*accessit*, commença enfin à le faire connaître. L'ouvrage était d'un style pénible, lourd et incorrect ; mais il y avait des morceaux qui annonçaient un homme qui pouvait penser

et écrire. L'évêque de Lombez, qui s'appelle Fénélon, choisit l'abbé pour un de ses grands-vicaires, et lui donna un canonicat : ce fut le commencement de sa fortune et de sa réputation. Admis dans la société des principaux gens de lettres, son goût se forma par leur commerce, et l'encouragement qu'il avait reçu donna du ressort à son talent. Il prêcha le panégyrique de Saint Louis devant l'académie française, et ce fut un des meilleurs qu'on eût encore faits : il en fut récompensé par une abbaye. Bientôt il prêcha devant le roi, et enfin il fit le panégyrique de Saint Augustin devant l'assemblée du clergé. C'est ce discours qui vient de paraître, avec un traité de l'éloquence de la chaire, et quelques autres morceaux analogues. Son style manque de facilité et de grâce ; il a trop peu d'imagination dans l'expression ; mais il a de la noblesse, de la tournure, de la correction : c'est un homme d'esprit qui a appris à écrire.

Dans la partie des sciences, il paraît deux livres estimés ; l'un en trois volumes *in*-12, traduit de l'anglais de M. Priestley, rend compte des expériences modernes sur l'air fixe, une des dernières découvertes de la chymie, et depuis quelque temps le sujet de tant de discussions ; l'autre est le recueil

in-4.° des œuvres de Bernard de Palissy, naturaliste savant et ingénieux.

On remarquera dans l'histoire des crimes, celle d'un nommé Desrues, épicier banqueroutier. C'est la complication la plus singulière d'atrocité, d'hypocrisie et d'absurdité. Il connaissait un gentilhomme, nommé Lamotte, qui avait une terre à vendre en Bourgogne, d'environ deux cent mille livres. Ce gentilhomme entendait peu les affaires, et sa femme les entendait beaucoup mieux. Desrues va le trouver dans sa province, lui propose d'acheter sa terre, et l'engage à donner une procuration à sa femme pour venir à Paris terminer ce marché pardevant notaire : on convient que M.me Lamotte logera chez lui. Elle avait un fils d'environ seize ans qui étudiait au collège à Paris, et qu'elle a fait venir de temps en temps, pendant son séjour dans la maison de Desrues. Ce misérable qui avait gagné la confiance de cette femme, parvient à l'empoisonner, et l'enterre secrètement dans une cave ; il fabrique ensuite une fausse quittance d'après laquelle il se prétend propriétaire et légitime acquéreur. Il fait courir le bruit que M.me Lamotte est disparue avec l'argent ; il mène le fils à Versailles, l'empoisonne dans une tasse de café. L'enfant saisi

par les douleurs est obligé de coucher dans l'auberge, et languit pendant trois jours. Desrues, qui se donnait pour son oncle, fait toutes les démonstrations de la plus grande douleur, fond en larmes auprès de son lit, récite les prières des agonisans, et enfin, l'enterre dans une paroisse de Versailles. Ces deux coups faits, il va en Bourgogne, avec sa quittance, réclamer la terre. M. Lamotte réclame sa femme et son fils, vient à Paris. On arrête Desrues; on constate d'abord qu'il n'avait pas un écu pour payer la terre; on vient à bout de découvrir la cave où la femme avait été enterrée; on exhume à Versailles le cadavre de l'enfant. Desrues se défend avec le plus grand sang-froid, mêlant à toutes ses phrases des termes de dévotion, et ne parlant que de la providence et de la bonté divine. Enfin les preuves s'accumulent; il est condamné par le châtelet à être roué et jeté au feu; la sentence doit être incessamment confirmée par le parlement. On a remarqué qu'il allait à la messe tous les jours, et qu'il communiait tous les dimanches. Dans la prison, il a refusé de prendre un bouillon gras le vendredi. Jusqu'ici il n'a rien avoué, si ce n'est que la mère et l'enfant étaient morts naturellement; mais que, craignant

qu'on ne lui attribuât la mort de M.me Lamotte, il l'avait enterrée. Il est bien étonnant qu'un scélérat qui a combiné le crime avec tant de loisir et de réflexion, n'ait pas apperçu l'impossibilité d'usurper une terre, en faisant disparaître la femme et le fils du possesseur dans une ville telle que Paris. Jamais monstre n'a plus mal raisonné, et c'est bien le cas de répéter l'axiôme connu, que le crime n'est qu'un faux calcul *.

Les querelles pour la musique de Gluck ne perdent rien de leur animosité, et Marmontel est toujours en butte aux épigrammes, et moi aux libelles. En voici encore une grossière, mais bien platement grossière, quoiqu'elle soit de l'abbé Arnaud.

Que la C... soit l'amie
D'un maraud connu pour tel,
Que cet écrivain tel quel,
Ait même à l'académie
Un beau brevet d'immortel,
J'y consens ; mais je vous prie,
Dans la bonne compagnie
Que fait-on de Marmontel ?

L'empereur se promène ici à pied dans les rues avec deux laquais vêtus de gris ; il va partout et ne s'annonce nulle part, de manière que le plus souvent on ne sait que c'est lui

* Oui ; mais un faux calcul du cœur : c'est toujours le cœur qui gâte l'esprit.

que quand il est parti. L'*incognito* qu'il garde si exactement lui procure des scènes plaisantes, qui doivent être pour lui une espèce de jouissance fort nouvelle. Il a attendu un quart-d'heure dans l'antichambre de M. de Maurepas, où personne ne le connaissait. A Versailles, il a fait une fois ce qu'on appelle la journée du courtisan; il a été, avec la foule, au lever, au couvert, à la chapelle, s'est montré vingt fois à l'œil-de-bœuf. Quelqu'un lui a dit par distraction, *votre majesté impériale*; il a répondu en riant et à demi-voix : *Monsieur, l'empereur est à Vienne*. Au spectacle, où il est venu avec la reine, il a été applaudi avec transport, et a paru très-sensible à ces applaudissemens; il a salué plusieurs fois le public. On assure qu'il se répand en louanges sur la nation : ce qui est certain, c'est que tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, se louent extrêmement de sa bonté *. On doit lui donner, lundi 5, à Versailles, l'opéra de *Castor* et *Pollux*.

* Cela était vrai; mais ce que l'auteur ne pouvait ni ne devait dire ici, c'est que ce prince ne dissimulait pas toujours le dépit jaloux que lui inspirait l'éclat de la richesse et de la prospérité nationale, qui passaient encore l'idée qu'on lui en avait donnée. Ce fait est connu de tout le monde.

LETTRE LXVIII.

La tragédie de *Zuma* n'a pas soutenu à l'impression le succès qu'elle avait eu au théâtre. Ce n'est pas qu'on n'y ait vu les mêmes traces de talent qui ont justifié l'indulgence du public pour un ouvrage de jeunesse, et les encouragemens que de bons juges ont cru devoir lui donner; mais on s'est apperçu combien les beautés avaient besoin de l'illusion théatrale pour faire pardonner les défauts. Ceux du plan et de la conduite se font sentir à chaque scène : rien n'est motivé, rien n'est amené d'une manière naturelle et vraisemblable : c'est un assemblage de ressorts empruntés, dont aucun ne tient à l'autre. L'auteur s'excuse sur ce qu'il a fait sa pièce, il y a dix ans, n'en ayant alors que vingt-deux; mais il convient lui-même qu'il a dû corriger le style, et il ne l'a pas fait, ou du moins n'a pu le faire. La diction est pleine de fautes : on y voit de la tournure poétique; mais la propriété des termes, sans laquelle il n'y a point de style, manque à tout moment, et la langue est souvent blessée. L'auteur pousse la négligence ou l'ignorance

des règles jusqu'à faire rimer *respects* avec *bienfaits*, qui riment comme *miséricorde* et *hallebarde*. Cet ouvrage tombé dans le cabinet ne restera sûrement pas au théâtre ; mais une scène du cinquième acte suffit pour faire espérer que l'auteur pourra faire mieux une autre fois.

C'est toujours dans les traductions qu'il faut chercher aujourd'hui nos meilleurs ouvrages. On refait toutes celles qui ont été manquées dans le siècle dernier, où les traductions n'occupaient guères que les auteurs médiocres. Un militaire qui jusqu'ici garde l'anonyme, vient de traduire l'excellent ouvrage de Xénophon sur *la retraite des dix mille*, d'une manière bien supérieure à d'Ablancourt. M. Dassier, de l'académie des inscriptions, (ce nom semble consacré à l'érudition,) a publié aussi une nouvelle version d'un autre ouvrage de Xénophon, la *Cyropédie*. Nous en avions une de Charpentier ; celle de M. Dassier est meilleure.

M. Girardin vient de donner un ouvrage très-agréable sur la composition des paysages et des jardins. On lui reproche, avec raison, de traiter le fameux *le Nôtre* avec autant

de dureté que d'injustice. Celui qui a fait le jardin des Tuileries ne sera jamais regardé comme un artiste médiocre, et M. Morel a très-judicieusement observé que la régularité des proportions, dont on peut se passer dans un jardin particulier qui est un ouvrage de fantaisie, est nécessaire dans tout bâtiment public qui doit avoir de la majesté. Nous sommes excessifs et imitateurs en tout; et parce que les Anglais ont proscrit la ligne droite, on veut nous persuader que tout ce qui n'est pas désordre ne peut être beauté.

L'empereur a visité toutes les académies, celle des sciences, celle des inscriptions, et, en dernier lieu, l'académie française. Nous étions quinze lorsqu'il nous a fait l'honneur de venir, et il s'est fait nommer tous les académiciens par le maréchal de Duras, l'un de nos confrères. D'Alembert a lu quelques synonymes dans le goût de ceux de l'abbé Girard. Le dernier était *simplicité* et *modestie*; et en définissant la simplicité dans les grands, il avait eu l'art de rassembler plusieurs traits qui regardaient l'empereur, et dont ce prince parut sentir l'application, quoiqu'avec l'embarras de se reconnaître dans ses propres louanges. D'Alembert lut

ensuite quelques anecdotes sur Fénélon, dans lesquelles il sut aussi amener sans affectation un morceau sur la manière de voyager convenable aux princes, et qui caractérisait l'empereur. Je récitai quelques fragmens d'une imitation en vers du premier chant de la Pharsale, et Marmontel des morceaux d'une épître sur l'histoire. L'empereur témoigna sa satisfaction de tout ce qu'il entendait, et ne la témoigna qu'aux endroits qui excitaient l'applaudissement général.

Il se leva après une heure et demie de séance, et s'adressant à d'Alembert, il s'informa des détails relatifs à l'académie, de la forme des élections, du nombre et des devoirs de ses membres, s'exprimant de la manière la plus flatteuse pour la compagnie. Il traita d'Alembert en particulier avec toute sorte de distinctions, s'informant avec intérêt de sa santé, du voyage qu'il devait faire à Berlin, et des raisons qui l'en empêchaient. D'Alembert répondit que sa santé toujours faible ne lui permettait plus les longs voyages. Il ajouta : *J'aurais voulu être à Neiss quand le roi de Prusse y reçut l'empereur; mais à-présent je n'ai plus rien à regretter. J'aurais été bien fâché*, dit l'empereur, *de ne pouvoir*

pas dire du plus grand capitaine de mon siècle : je l'ai vu ; c'est un disciple qui allait voir son maître. Il finit par promettre son portrait à l'académie, qui possède déja ceux du roi de Suède et du roi de Danemarck.

Tous les pas que fait ici ce prince sont marqués par quelques traits de bienfaisance éclairée, et de cette bonté aimable qui donne aux souverains tant de pouvoir sur les esprits. Il a été très-satisfait du superbe bâtiment de Sainte-Geneviève, le plus beau monument d'architecture de ce siècle, et qui fait tant d'honneur au célèbre Soufflot. Il a admiré en particulier les belles sculptures dont Coustou a orné ce majestueux édifice. Il avait fait à cet artiste l'honneur de le visiter, ainsi qu'à M. de Buffon, et à plusieurs hommes célèbres dans des professions utiles. Quelque temps après il demanda au roi un cordon de Saint-Michel, sans dire ce qu'il en voulait faire : cet ordre est la récompense des artistes distingués. Le roi envoya chercher un cordon et le lui donna. L'empereur aussitôt va chez Coustou, lui passe le cordon autour du col et l'embrasse. On dit que Coustou qui est languissant et infirme, a pensé mourir de joie.

Une des choses qui ont paru l'intéresser

davantage, c'est l'école gratuite que l'abbé de l'Epée tient ouverte pour apprendre à parler aux sourds et muets de naissance. Ne pouvant s'adresser qu'à leurs yeux, il a composé pour eux une langue par signes qu'ils entendent avec une justesse et une promptitude singulière, et dans laquelle ils s'expliquent avec la même facilité. Il est sans cesse au milieu de ses élèves dont il nourrit la plupart, et qui le regardent à plus d'un titre comme leur père. Il consacre à ce travail tout son temps, et sa fortune qui est médiocre : il n'a pas plus de douze mille livres de rente. L'empereur a donné cinquante louis à la gouvernante de la maison, qui a soin des élèves, et a envoyé à l'abbé de Lépée une magnifique boîte d'or avec son portrait sur une médaille. Il l'a engagé à former un homme * qui pût après lui donner les mêmes leçons.

Le caractère très-singulier de ce malheu-

* Cet homme (et celui-là en est un) est notre abbé Sicard, qui a tant perfectionné la méthode de son maître, et qui a reçu dans le cours de la révolution la récompense de ses travaux et de ses vertus, telle qu'il devait l'attendre et l'avoir : il n'y a rien manqué, si ce n'est qu'il vit encore.

reux Desrues qui a été exécuté ces jours derniers, n'est pas indigne d'occuper les réflexions des philosophes moralistes. Il est mort sans rien avouer ni à la question, ni sur l'échaffaud, protestant toujours de son innocence et ne parlant que de Dieu, de la religion et de la Providence, mêlant la fermeté la plus inébranlable à la piété la plus affectueuse. Il a embrassé le bourreau et s'est arrangé lui-même sur la roue. Il n'a pas marqué dans son dernier interrogatoire à l'hôtel de ville, après la lecture de son arrêt et après la torture, un seul moment de trouble ni de faiblesse. On lui a présenté sa femme qui s'est écriée en le voyant : *Ah ! malheureux, malheureux !* il a dit en l'interrompant, *non, je suis innocent.* Il l'a exhortée à élever ses enfans dans des sentimens de religion. Le lieutenant criminel a mis tout en œuvre pour lui arracher l'aveu de ses crimes, et l'a accablé de raisonnemens auxquels il n'y avait aucune réplique. Il lui a représenté que son obstination était gratuite, que ses forfaits étaient évidemment prouvés; que s'il espérait, en niant toujours, balancer l'opinion publique, il se trompait; qu'il verrait tout le peuple

applaudir à son supplice; enfin il lui a demandé ce qu'il pouvait opposer à toutes ces preuves accumulées contre lui? Desrues a répondu: *les sentimens de religion et de crainte de Dieu, que j'ai montrés pendant toute ma vie.* Alors on lui a objecté les parjures sans nombre qu'il avoit faits pendant tout le cours de son procès, prenant à tout moment Dieu à témoin des choses dont il a depuis reconnu lui-même la fausseté. On lui a objecté, qu'en supposant même qu'il n'eût pas empoisonné M.me Lamotte et son fils, quoique le contraire fût bien prouvé, il avait manqué essentiellement à ces sentimens de religion dont il faisait parade, en les laissant tous les deux mourir sans sacremens, et écartant d'eux, à dessein, tous les secours de l'église, aussi soigneusement que les secours de la médecine. A ces objections terrassantes, il n'a répondu que par le silence. On a bien vu des criminels, espérant de sauver leur vie, nier jusqu'au dernier moment; mais quand ils voyaient la roue, lorsque sans espérance pour cette vie, ils n'avaient plus à penser qu'à un autre monde, ils disaient tout aux juges et au confesseur. D'autres, sans vouloir entendre parler d'une autre vie,

mouraient en désespérés, en se vantant de leurs crimes, et abjurant tout espoir et tout repentir, et ce dernier cas était extrêmement rare. Mais conserver cet extérieur religieux quand il ne peut plus servir à rien devant les hommes, et se parjurer de sang-froid en attestant le nom du Dieu qui punit les parjures, le nom du seul juge qui reste à celui qui est condamné sur la terre, c'est un mélange de contradictions bien difficile à expliquer. Il me paraît évident que cet homme ne croyait pas en Dieu, puisqu'il l'offensait si gratuitement, quand il n'avait plus que lui à craindre. Mais pourquoi s'obstiner encore à vouloir tromper les hommes, lorsqu'ils vous ont mis sur l'échaffaud? pourquoi cette hypocrisie inutile? Voilà une question qui peut occuper long-temps ceux qui étudient les phénomènes de la morale et les singularités du cœur humain.

LETTRE LXIX.

Céphale n'a pas eu plus de succès à la reprise qu'il n'en avait eu dans la nouveauté. Grétri a été mal conseillé de venir opposer à des tragédies aussi intéressantes qu'*Iphigénie* et *Alceste* de Gluck, une froide pastorale qui roule sur une équivoque de mots, et dans laquelle Procris croit que son mari appelle une rivale, quand il appelle le vent, *Aura*. Ce jeu de mots peut faire le sujet d'une fable dans les métamorphoses d'Ovide, mais non pas le sujet d'un drame. Celui-ci est sans comparaison le plus mauvais que Marmontel ait fait, et il en convient; mais c'est à Grétri sur-tout que ce mauvais succès a nui. Les partisans enthousiastes de Gluck, qui voudraient le voir régner seul sur la scène, ont triomphé fort mal-à-propos de la chûte de *Céphale*. Le musicien ne pouvait pas créer un sujet, un intérêt, une

* Il dit lui-même dans ses intéressans *Mémoires* que je viens de lire : (les *Essais sur la musique*) *Gluck a failli m'étouffer.*

action ; il a fait ce qu'il a pu, et la scène de la jalousie au troisième acte, la seule que le poëte lui ait fournie, cette scène dont la musique est d'une grande beauté, suffit, ce me semble, pour sauver la gloire de Grétri, puisqu'on y voit ce qu'il peut faire, quand il aura un meilleur fonds à mettre en œuvre. Malheureusement il paraît découragé, et ce n'est pas sans quelque sujet ; tout semble se réunir contre lui. Les comédiens Italiens viennent de refuser deux pièces qu'il leur a présentées, l'une appelée *Midas**, l'autre intitulée les *Statues*, *opéra-féerie* de Marmontel, sur lequel Grétri voulait travailler, et dont les comédiens n'ont pas voulu se charger, sous prétexte qu'il n'était pas fait pour leur théâtre. Cependant comme cette pièce des *Statues*, tirée des *Mille et une nuits*, offre des situations agréables et un très-beau spectacle, (j'en ai entendu la lecture) on croit que si Grétri veut la faire jouer à Fontainebleau, elle y aura du succès, et

---

* Elle a été jouée depuis avec un grand succès qui s'est toujours soutenu, ainsi que celui de presque tous les ouvrages du même compositeur, qui vivront tant qu'on aimera la bonne musique.

qu'alors ce serait à qui s'en chargerait. On travaille actuellement à l'y déterminer ; peut-être préférera-t-il de s'occuper d'*Atys*. C'est dans cet *Atys* que l'on pourra juger son talent pour la tragédie lyrique, talent dont les airs pathétiques de *Sylvain*, de *Zémire et Azor*, et sur-tout le troisième acte de *Céphale* se rapprochent assez pour qu'on ne se hâte pas de le lui refuser.

Gluck est venu d'Allemagne, triomphant, son *Armide* à la main, et prêt à marcher sur tous ses rivaux vaincus. On attend *Armide* cet été, et le *Roland* de *Piccini* sera pour l'hiver prochain. Ce sera là le moment des grands combats ; car la musique a toujours été en France une espèce de guerre, non pas civile, mais souvent très-incivile. On se souvient encore de la querelle des bouffons, qui pensa devenir une affaire d'état, et dans laquelle le ministère fit intervenir son autorité en faveur de l'opéra. La discorde n'est pas moins vive aujourd'hui : il s'agit de savoir si Gluck, que l'on convient avoir mieux fait que Lully et Rameau, a joint au talent d'un ensemble rapide et dramatique, et aux effets d'une harmonie puissante et expressive, unchant assez mélodieux,

assez pur, assez riche, et s'il a eu raison de substituer dans la plûpart de ses airs un chant rompu et plus déclamatoire que musical, aux belles formes de la musique des Italiens, dont toutes les phrases de chant se gravent si aisément dans l'oreille et dans la mémoire. Il est à présumer que Piccini aura éminemment ce mérite dans son Roland; mais on peut craindre aussi qu'il ne soutienne pas d'abord aussi bien que Gluck cette unité dramatique qui va toujours à l'effet de l'ensemble, et dont on s'occupe peu en Italie.

Quoi qu'il en soit, Marmontel qui tient pour la musique italienne, vient d'examiner cette question dans une lettre *sur les révolutions de la musique en France*, qui a paru bien raisonnée et bien écrite, et dont l'objet est de prouver que, quoiqu'on doive de justes éloges aux progrès dont l'opéra français est redevable à Gluck, il faut admettre sur notre théâtre lyrique le chant italien, le seul qui soit vraiment musical; comme il faut que les Italiens admettent sur leur scène notre système de spectacle, le seul qui soit vraiment dramatique; et c'est l'avis que je soutiens avec lui.

On n'a répondu encore à la lettre de

Marmontel que par des sarcasmes qui ne prouvent que la difficulté de répondre sérieusement. Elles sont insérées journellement dans une feuille qu'on appelle *Journal de Paris*, très-favorable à ces sortes de petits écrits polémiques, parce qu'elle paraît tous les jours, et qu'un coup n'attend pas l'autre. S** qui m'avait déja répondu, et assez aigrement, sous le nom de l'*Anonyme de Vaugirard*, est aussi celui qui a escarmouché contre Marmontel ; mais plus il a d'esprit et de goût, moins je lui pardonne d'éviter sur-tout la question, et de n'en faire qu'une querelle.

La petite pièce des *trois Fermiers* que Monvel, acteur du théâtre français, a donnée aux Italiens, est d'un intérêt doux, fondé sur l'expression des sentimens honnêtes et vertueux. Il y a dans tout cela beaucoup de *vertu*, et peut-être trop. L'auteur a peu d'invention et nul style, et la faiblesse de ses productions a grand besoin d'être soutenue par la musique : celle de Desaides dans les *trois Fermiers* est facile et chantante.

On attend toujours aux français l'*Egoïsme* de Cailhava ; mais les comédiens ne se pressent pas, et les pièces nouvelles n'arrivent

que fort lentement. Il est pourtant question d'un événement qui les inquiète beaucoup : on assure que le projet d'une seconde troupe, desirée depuis si long-temps, a passé enfin au conseil et a été signé par le roi. Cette troupe jouerait au Temple, sous la protection du comte d'Artois qui en est Grand-prieur depuis la mort du prince de Conty, et serait gouvernée par les gentilshommes de la chambre de ce prince. Mais ceux de la chambre du roi qui par là verraient partager l'autorité qu'ils ont sur tous les spectacles de la cour et de la ville, ont présenté un mémoire au roi contre ce projet. Il sera difficile de l'emporter sur l'activité des gentilshommes de la chambre et sur les intrigues des comédiens, dont j'ai dit, il y a long-temps, et je crois avec vérité, que c'était le corps le plus puissant du royaume. *

Parmi les femmes qui ont l'esprit cultivé et des talens agréables, on distingue M.me la comtesse d'H*** qui fait quelquefois de jolis vers, et qui a eu la modestie de ne les imprimer jamais. Elle a pourtant cédé à mes

* Le projet n'eut pas lieu, et ce ne fut pas un mal.

instances, et m'a confié plusieurs petites pièces pour en faire l'usage que je voudrais. En voici quelques-unes qui sont ingénieuses et de bon goût.

A ses enfans qui venaient de lui chanter des couplets.

Mon cœur qui jouit dans les autres
Des biens que l'âge enlève à mes desirs,
N'a rien perdu de ses plaisirs,
Puisqu'il est le témoin des vôtres.

A la Société qui avait aussi chanté pour elle des couplets.

Que mon destin doit faire envie !
Que j'en goûte bien la douceur !
Que je sois mère, amie ou sœur,
De tous également chérie,
Je n'aime que pour mon bonheur.
Quel autre bien ai-je à prétendre ?
Que puis-je demander aux cieux ?
Ils m'ont fait le cœur le plus tendre ;
Ils l'ont rendu le plus heureux.

COUPLET.

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,
D'un instant encore
Voulait profiter.
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir !

VERS de la même à M.lle Prévost, *en lui envoyant un chat.*

BELLE Églé, vous aimez les chats.
On les accuse d'être ingrats;
Avec beaucoup d'esprit, ils ont l'humeur légère,
Le cœur volage et peu sincère.
Mais des gens avec qui l'on vit
L'on prend beaucoup, à ce qu'on dit.
Aimable Eglé, s'il peut vous plaire,
Ce chat auprès de vous gardera son esprit,
Et changera son caractère.

Marmontel fit dernièrement pour M.me de Cambis un couplet qui peut passer pour un fort heureux impromptu de table. Elle ne buvait pas de vin, et voici à ce propos les paroles qu'il lui chanta sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

PUISQUE du dieu de la tendresse
Vous ne connaissez pas l'ivresse,
Et que l'amour soupire en vain,
Livrez, aimable enchanteresse,
Votre raison au dieu du vin :
Il faut avoir une faiblesse.

Je les parodiai ainsi sur-le-champ.

CÉDEZ au dieu de la tendresse;
Il n'est point de plus douce ivresse.
L'amour soupire-t-il en vain?
Cédez, aimable enchanteresse.
Ah! c'est trop peu d'aimer le vin;
N'auriez-vous donc qu'une faiblesse?

LETTRE LXX.

L'*Egoïsme* n'a pas été loin ; après quatre ou cinq représentations, il a été à peu près abandonné. La saison d'été n'est pas si propre aux résurrections théatrales que celle de l'hiver, et M. Cailhava n'a pas les mêmes moyens que M. Dorat. Il faudrait actuellement appliquer aux auteurs qui ne sont pas en fonds pour soudoyer le parterre, ce mot d'un fermier général à un pauvre diable d'écrivain, qui combattait son avis : *ça veut raisonner, et ça n'a pas dix écus dans sa poche.* On pourrait dire de même, *ça veut réussir, et ça n'a pas de quoi payer.*.

M. le maréchal de Duras nous dit dernièrement à l'académie qu'il allait faire un réglement nouveau pour la part des auteurs dans les représentations de leurs pièces, et pour la réception des ouvrages. Ils ne seront plus jugés que par un comité de neuf comédiens des plus éclairés, présidé par un intendant des menus qui n'aura pas de voix, mais qui sera là pour le bon ordre. Cet arrangement doit (dit-on)

exclure une foule de mauvaises pièces que tous les comédiens subalternes qui font nombre, viennent à bout de faire recevoir à la pluralité des voix. A l'égard du produit, les auteurs auront cent louis par cinq représentations, dix en vaudront deux cents, quinze trois cents, ainsi du reste. C'est beaucoup plus que l'on n'avait; mais tout cela n'est encore qu'un projet, et les comédiens ont leur avis.

On parle toujours d'une nouvelle troupe au Temple; mais il n'y a encore rien de décidé.

Une des choses qui ont déterminé M. le maréchal de Duras à faire un nouveau réglement en faveur des auteurs, c'est la querelle de Beaumarchais avec les comédiens; car cet homme semble fait pour produire des révolutions, et il semble de sa destinée que ses affaires deviennent celles du public. Les comédiens lui ont envoyé le compte de l'argent qui lui revenait du *Barbier de Séville*. Beaumarchais qui sait compter pour le moins aussi bien qu'eux, et qui est plus grec qu'ils ne sont français, a trouvé que le compte ne valait rien. Il leur a envoyé le sien, par lequel il demandait le double de ce

que la comédie prétendait lui devoir : grand démélé. Beaumarchais a menacé d'avoir recours à la justice ; il a menacé d'un mémoire, et c'est un terrible épouvantail qu'un mémoire de Beaumarchais. Il y a quelque temps qu'un grand seigneur disait : si Beaumarchais venait me dire, *monsieur, vous me devez 20,000 livres, et si vous me les refusez, je vais faire un mémoire contre vous, je les lui donnerais avant qu'il sortît.* Les comédiens ne sont pas si timides, il est vrai, et n'ont pas tant de peur du bruit ; ils ont dit comme Ménechme :

Faites-nous assigner, nous vous répondrons bien.

Mais les gentilshommes de la chambre qui ont craint le scandale, et qui ne veulent pas qu'on batte leur livrée, ont interposé leur médiation : on ne sait encore ce qu'elle produira.

On a remis à l'hiver prochain l'élection du successeur de Gresset, parce que d'ici aux vacances il y aura beaucoup d'académiciens absens : ce délai va ouvrir un champ plus libre aux intrigues. Un des aspirans les plus déterminés et des moins avoués du public, est M. Chabanon de l'académie des

belles-lettres. Il s'est mis dans la tête qu'il fallait absolument pour le bonheur de sa vie, qu'il fût de l'académie française. Il n'a pourtant jamais été heureux ni en prose ni en vers ; ses tragédies, tombées et oubliées; sa traduction de Pindare, celle de Théocrite, sont fort peu lues ; cependant il a un parti, et cela est tout simple. Ce sont ceux de ses confrères de l'académie des belles-lettres qui sont aussi de l'académie française, et qui voudraient l'y porter contre le vœu de presque tous les gens de lettres. Voilà l'inconvénient que sentait feu Duclos, lorsqu'il disait : *c'est un grand abus que les académies se pénètrent*. A l'égard de M. de Champfort, il attend, pour se présenter, qu'on ait joué son *Mustapha*. Sedaine se présente aussi ; mais quoiqu'il ait beaucoup de talent naturel, comme il faut savoir le français pour être de l'académie, et que ses ouvrages prouvent qu'il le sait fort mal, je ne crois pas qu'il y parvienne autrement que de vétérance. On se souvient du mot de M. d'Argenson à son parent M. Bignon, lorsqu'il lui donna la bibliothèque du Roi : *mon cousin, voilà une belle occasion pour apprendre à lire*. On pourrait dire à Sedaine, s'il était reçu à

l'académie : voilà une belle occasion pour apprendre le français.

Nous n'avons d'ailleurs aucune nouveauté qui marque ; on fait des compilations et des recueils. Le meilleur de ces recueils est une *Bibliothèque de campagne* qu'on vient de publier en vingt-quatre volumes, composée d'ouvrages d'amusement qui répondent au titre, et parmi lesquels il y en a d'agréables qui sont de l'abbé Prévost, du comte de Caylus, etc. D'ailleurs cette variété d'objets est un mérite aux yeux de ceux qui lisent pour se délasser, et c'est le grand nombre. Notre littérature ressemble actuellement à une friperie, où il n'y a que des habits retournés.

Nous allons procéder à l'examen des éloges du chancelier de l'Hôpital. Ce sujet excite une grande attention : il sera difficile et peut-être dangereux de le bien remplir, et il faut que l'orateur ait l'art de faire tout entendre, et la prudence de ne pas dire tout. Ce sujet ne peut être bien traité que par un homme d'un esprit mûr ; il est trop fort pour de jeunes têtes.

On débite en ce moment-ci quelques

anecdotes sur Gresset ; en voici une qui n'est que plaisante. Il était dans une société où l'on proposait souvent des énigmes, l'un des grands travaux du bel-esprit de province. Gresset qui en était las, apporta un jour la sienne qui n'avait que deux vers :

Je suis un ornement qu'on porte sur la tête,
Je m'appelle chapeau : devine, grosse bête.

Tout le monde se mit à rire ; mais quelqu'un qui ne riait pas, après avoir rêvé quelque temps très-sérieusement, se leva en criant, *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé ; c'est une perruque*. L'autre anecdote prouve le despotisme qu'il exerçait sur l'académie d'Amiens. L'abbé Delille, alors fort jeune, et professeur au collège de cette ville, avait desiré d'être de cette académie, et avait été élu en l'absence de Gresset. Celui-ci piqué qu'on eût fait quelque chose sans lui, vint à l'académie, trouva moyen de faire casser l'élection sous quelque prétexte d'un défaut de forme, et fit recevoir son chirurgien.

Gabrielle de Vergy a produit un effet extraordinaire ; elle a été applaudie par une partie du public et rejetée par l'autre. Les uns y ont vu le dernier degré des émotions

dramatiques; les autres l'excès d'une horreur qui passe le but de la tragédie. Les quatre premiers actes ont été écoutés assez tranquillement; mais le cinquième, celui où Fayel apporte à sa femme, dans un vase, le cœur de son amant, a causé un grand tumulte. Les uns criaient *à la Grève*, les autres *bravo*. Cinq ou six femmes sont tombées dans des convulsions affreuses, ont été emportées hors de leurs loges, et il a fallu beaucoup de temps et de secours pour les soulager. Je puis attester un fait singulier qui s'est passé sous mes yeux. Une femme qui était à côté de moi, qui n'avait pris jusques-là nul intérêt à la pièce, qui même en avait ri souvent, a éprouvé tout d'un coup une impression terrible; elle est tombée dans un état de spasme, dont elle a été long-temps à revenir. J'en conclus que ce spectacle agit plus sur les nerfs que sur l'ame. Quant à moi, j'avais déja dit, il y a long-temps, dans le Mercure, ce que je pensais du sujet et de la pièce, et je n'ai nullement changé d'avis. La pièce est sans action et sans mouvement, et le personnage principal est dans une situation irrémédiable et par conséquent monotone.

A l'égard du cinquième acte, il me paraît d'une atrocité gratuite et repoussante, faite pour soulever le cœur : c'est comme si l'on me montrait un roué. Le peuple, et bien des gens qui sont peuple, peuvent aimer ces sortes d'émotions; moi, je détourne les yeux et je m'enfuis.

On a remis à l'opéra *Ernelinde ;* le poëme est de feu Poinsinet; la musique, on pourrait dire aussi de feu Philidor; car il y a long-temps qu'il ne fait plus rien. *Blaise, le Maréchal, le Sorcier, Tom-Jones,* l'ont mis au rang de nos plus savans compositeurs, et sa musique expressive et harmonieuse, de très-beaux airs que tout le monde sait par cœur, lui assurent une réputation immortelle; mais son talent a paru au-dessous de la tragédie lyrique. La musique d'*Ernelinde* est souvent dure, sèche et bruyante; elle ne s'élève au-dessus de l'ancien chant français que dans deux ou trois morceaux tels que le chœur, *jurons sur ces glaives sanglans,* l'air *né dans un camp parmi les armes,* un duo et un monologue en récitatif obligé : Dans tout le reste il y a plus de bruit que d'idées et d'effets. Cette partie du talent qui tient à ce qu'on appelle l'esprit

proprement dit, lui a été refusé par la nature qui l'a prodigué à Grétri. Grétri est plein d'esprit dans ses compositions, comme dans la société. Philidor en a si peu, que sa bêtise a passé en proverbe, et qu'on dit parmi les artistes, *bête comme Philidor.*

Les calembours sont toujours à la mode. Le fameux M. de Bièvre, grand maître en ce genre, en a fait un sur l'élévation de M. Necker, Genevois, qui vient d'être nommé directeur général des finances, ce qui est véritablement la place de contrôleur-général sous un autre titre. *Cela ne durera pas,* a dit M. de Bièvre, *c'est un mouvement de Genève;* faisant allusion aux mouvemens des montres qui viennent de ce pays, et qui ne sont pas très-estimés. Quelqu'un a répondu dans le même genre : *ce mouvement durera; car le roi y a mis la main.* Pour sentir combien cette réponse est admirable, il faut savoir qu'il y a un horloger célèbre qui s'appelle *Julien Leroi.*

On répète à la comédie italienne *Ernestine,* opéra-comique en trois actes, tiré du petit roman de ce nom, de M.me Riccoboni. Cet opéra-comique est de M. de Laclos, officier d'artillerie, homme d'esprit, auteur

de l'*Epître à Margot*. La musique est de Saint-George, ce fameux mulâtre qui excelle dans tous les exercices du corps, dans la danse, dans l'équitation, sur-tout dans les armes : dans cette dernière science, il n'a point son égal en France. Il joue très-bien du violon, et compose de la petite musique assez agréable. Ce même M. de Laclos qui est à son régiment à Valence, vient de m'envoyer une épître sur la question que j'avais proposée dans le journal au sujet d'Orosmane : savoir s'il est plus malheureux lorsqu'il se croit trahi par sa maîtresse, que lorsqu'il reconnaît, après l'avoir poignardée, qu'elle lui a toujours été fidèle. M. de Laclos a pris la chose gaîment ; aussi ne veut-il pas que j'imprime sa pièce, quoique dans le genre si facile du persiflage, elle ne soit pas mauvaise.

QUAND Orosmane furieux,
Dans un accès de jalousie,
Se fut passé la fantaisie
De tuer l'objet de ses vœux,
Je crois bien qu'il en fut honteux ;
Car dans la bonne compagnie,
On rit d'un époux ombrageux.
Mais ce ne fut qu'un ridicule
Que se donna notre héros,
Et s'il en perdit le repos,

Ce fut un excès de scrupule.
On dit qu'il en eut tant d'ennui
Qu'il se tua : je veux le croire ;
Mais (sans critiquer sa mémoire)
Peu de gens feront comme lui :
Car on peut dire, à notre gloire,
Que nous avons tous aujourd'hui
Un courage bien méritoire
A supporter les maux d'autrui. *
Mais quand dut se trouver à plaindre
Notre héros, ce fut alors
Que malgré son rang, ses trésors
Et ses eunuques, il put craindre
D'être trahi : car entre nous,
Pour un homme fier et jaloux,
(Et tout homme l'est à l'extrême)
N'est-ce pas une vérité,
Que voir mourir l'objet qu'on aime,
Vaut mieux que d'en être quitté ?
Si vous doutez de ce système,
Interrogez tous nos sultans.
De ces messieurs Paris abonde,
On ne voit qu'eux dans le beau monde,
Tous bien *roués*, bien élégans,
Petits despotes de tendresse,
Un peu Français par la faiblesse,
Mais bien Turcs par les sentimens.
Au reste, à quoi pouvait s'attendre

* Pris mot à mot de la prose de J. J. Rousseau.

Notre sultan? Mari jaloux
D'une Française jeune et tendre,
Ignorait-il que les verroux,
Et tous les soins que l'on peut prendre,
N'ont jamais garanti l'époux,
Quand l'épouse a voulu se rendre?
Si l'on veut s'en mettre en courroux
Et tout tuer; si l'homme sage
Ne sait pas s'armer de courage,
Et braver ce léger hasard,
Maris, prenez tous un poignard;
Un peu plutôt, un peu plus tard,
Vous pourrez tous en faire usage.
Malgré tous les beaux sentimens
Si bien exprimés par Voltaire,
Malgré les vœux et les sermens,
Et tout le jargon ordinaire,
Vain protocole des amans,
L'hymen n'a point de feux constans;
Zaïre aurait été légère,
Et le sultan, dans sa colère,
Ne s'est trompé que sur le tems.

LETTRE LXXI.

Ernestine est tombée aux Italiens le plus ridiculement du monde, mais tombée pour ne plus se relever, ce qui devient rare. Paroles et musique, tout a été hué depuis le commencement jusqu'à la fin. Saint-George était connu pour faire de la musique agréable dans un concert; mais cette expérience a dû lui apprendre qu'il y avait loin d'une symphonie d'amateur à la musique d'un drame, et M. de Laclos qui a de l'esprit, assez pour faire quelques jolis petits vers, a dû comprendre qu'il y avait encore loin de tout cela à une pièce de théâtre. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que la reine qui protégeait la pièce, s'en est moquée plus que personne. Rien n'a mis le parterre de meilleure humeur qu'un certain courier qui arrivait pour faire le dénouement, et qui criait en claquant son fouet, *ohé, ohé!* Tout le parterre s'est mis à crier *ohé*; Arlequin en annonçant la pièce du lendemain a fait son lazzi d'*ohé*, et la reine en descendant l'escalier, criait aussi

ohé, et en montant en carrosse, elle dit à son cocher, *à Versailles, ohé !*

On a joué immédiatement après, *Laurette* qui ne vaut pas beaucoup mieux, du moins pour les paroles ; elles sont de deux auteurs, l'un nommé Lefèvre, qui n'est pas l'auteur de *Zuma*, l'autre un soldat du régiment du roi. La musique qui n'est pas sans mérite, et qui a un peu soutenu la pièce, est de Méreaux. L'ouvrage est tiré d'un des meilleurs contes de Marmontel, intitulé *Laurette* : il s'en faut bien que le drame approche du conte. On en continue les représentations qui n'attirent pas grand monde et qui n'iront pas loin. Au contraire, celles de *Gabrielle de Vergy* sont suivies avec la plus grande affluence. Nous commençons à aimer les horreurs : rien ne prouve mieux que la sensibilité est émoussée, que le besoin de la réveiller par des atrocités, et les arts touchent à leur décadence lorsqu'on accueille des productions monstrueuses. Ce succès afflige ceux qui s'intéressent véritablement à la gloire du théâtre. Jamais ni Corneille, ni Racine, ni Voltaire, n'auraient hasardé de mettre un cœur sanglant sur la scène. La coupe d'Atrée, dans

Crébillon, quoique beaucoup moins horrible, n'avait pas réussi. Depuis trente ans, on a essayé inutilement plusieurs fois de remettre *Atrée;* la salle a été déserte. Les esprits sont donc changés, et je ne crois pas que ce soit à notre avantage.

Un homme du parterre qui ne savait pas de qui était *Gabrielle*, comme cela arrive quelquefois dans notre parterre, qui n'est pas toujours composé de gens fort instruits, dit à son voisin: *monsieur, quel est l'auteur de cette tragédie? — Monsieur, il est mort. — Oui, mais je vous demande son nom? — Monsieur, il s'appelle Desrues.* La plaisanterie est sanglante. La santé de M.me Vestris n'a pu résister long-temps à ce terrible rôle, et il a fallu en interrompre les représentations pendant huit jours. Il ne manquerait plus à la gloire de M. Debelloy que de faire mourir une actrice. Les *Euménides* d'Eschyle firent mourir de peur des enfans et avorter des femmes; mais il s'en faut de beaucoup que les Euménides d'Eschyle vaillent les bonnes pièces de Sophocle et d'Euripide. Un jeune homme nommé *Legrand* vient d'adresser à M.me Vestris une épître, où en louant avec justice son talent et son jeu, il s'élève contre

le genre atroce et révoltant de *Gabrielle de Vergy*. La pièce est médiocre; mais elle est bien pensée, et il y a de bons vers.

Epître a M.me Vestris,

Le 14 juillet 1777.

Sentimens effrénés que dément la nature,
D'exécrables forfaits trop vivante peinture,
Osez-vous bien ici vous produire au grand jour?
Français doux et polis, quand l'honneur et l'amour
Partageant à l'envi vos paisibles années,
Dans un cercle de fleurs tracent vos destinées,
Mes chers concitoyens, ah! j'en rougis pour vous!
Quoi! vous applaudissez, vous souffrez sans courroux,
Qu'un mari forcené, dans sa fureur jalouse,
Du cœur de son amant repaisse son épouse!
Et toi, belle Vestris, tu nous peins ces horreurs!
Que dis-je, hélas! de l'art sont-ce là les couleurs?
Non, je ne vois en toi que Vergy tendre et belle,
Amante infortunée, épouse trop fidelle.
Du barbare Fayel la noire cruauté
Vient déchirer mon cœur par son atrocité.

Mais que deviens-je, ah! ciel! quand la coupe fatale,
Ce noir raffinement de fureur infernale,
Me fait voir par tes yeux!... j'en frissonne d'effroi,
Et mon cœur défaillant semble fuir loin de moi.
Qu'entends-je! quels accens! quelle sombre Euménide,
Imprimant la pâleur sur ta bouche livide,
De ton sein palpitant arrache avec effort

Un cri... quel cri ! grand dieu ! c'est celui de la mort.
Il pénètre mes sens ; mon ame désolée,
D'un cruel intérêt reste comme accablée.
Je crois voir entr'ouverts les ciseaux d'Atropos,
Et je succombe enfin sous l'excès de tes maux.
A de telles noirceurs peux-tu prêter des charmes,
Trop sensible Vestris ? Ah ! ménage nos larmes
Pour ces sujets heureux, attachans sans horreur,
Sans révolter les sens parlant à notre cœur.
Du goût des cruautés détache ma patrie,
Qu'elle laisse à l'Anglais la noire barbarie
De voir tranquillement, comme de simples jeux,
Le sang des innocens ruisseler sous ses yeux.
C'est ainsi qu'ajoutant à ta gloire immortelle,
D'une reconnaissance équitable, éternelle,
Dans tous les cœurs Français tu trouveras le prix,
Et que tes zélateurs deviendront tes amis.

Les nouveautés ne sont pas d'un grand intérêt. Les voici :

1.° Une traduction en prose et en vers, abrégée, de l'*Orlando* de l'Arioste, celui de tous les poëtes qui perd le plus dans une traduction, parce que son plus grand mérite tient au naturel et aux grâces de sa diction, qui s'évaporent facilement dans une version. Celle de M. Cavailhon ne vaut pas mieux que celle que nous avions déja du secrétaire Mirabaud.

2.° Une traduction de l'ouvrage latin de Ramazzini, *de morbis artificum, sur les maladies des artisans*, livre utile et instructif.

3.° Un roman imité du *Paysan perverti*, et qui s'appelle la *Paysanne pervertie*, sans style et sans imagination; il est d'un nommé Nougaret.

Marmontel a fait des couplets pour M.me la maréchale de Luxembourg, au nom de M.me Dudeffant qui lui faisait présenter un bouquet le jour de sa fête. Le bouquet consistait en gimbelettes d'or faites pour être parfilées. Le parfilage est aujourd'hui l'espèce d'étrenne et de bouquet la plus à la mode. Celui qui présentait les gimbelettes était un enfant élevé par M.me de Luxembourg, et que dans sa société on appelle l'*ignorant*, quoiqu'il soit plein d'esprit et de gentillesse. Il a chanté les couplets suivans sur l'air, *Vous m'entendez bien*, qui est le refrein de la chanson.

Je suis *ignorant* comme un roi,
Et c'est bien de l'honneur pour moi.
Quoiqu'à longues oreilles,
Eh bien !
Ce roi fit des merveilles,
Vous m'entendez bien.

On dit que tout ce qu'il touchait,
En or à l'instant se changeait,
Que n'a-t-on sa recette,
Eh bien !
Pour remplir la cassette...
Vous m'entendez bien.

Ma ressemblance avec Midas
M'a fait en bel or de ducats
Changer mes gimbelettes :
Eh bien !
Pour qui sont-elles faites ?
Vous m'entendez bien.

Pour mon usage, les manger
Valait mieux qu'en or les changer ;
Mais ma plus forte envie,
Eh bien !
Sera toute ma vie,
Vous m'entendez bien.

Vous qui changez votre or en pain *
Pour la veuve et pour l'orphelin,
Vous savez comme on change,
Eh bien !
Les soupirs en louange...
Vous m'entendez bien.

* Ce couplet est fort joli ; mais c'est à peu près le seul.

A votre porte à l'unisson,
C'est tous les jours même chanson.
Ah! pour notre patrone,
Eh bien!
Que n'avons-nous un trône!
Vous m'entendez bien.

LETTRE LXXII.

Le prix d'éloquence vient d'être décerné; c'est M. l'abbé Remy qui l'a remporté. Il est avocat, âgé d'environ 40 ans, avait concouru assidûment toutes les années, et avait été nommé une fois, lorsque l'on couronna l'Eloge de Fénélon. Soit qu'il se soit formé par le travail, soit que le sujet l'ait échauffé, il s'est surpassé de beaucoup dans ce dernier concours. Ce n'est pas que son style ne soit incorrect et inégal, et que sa marche ne soit vague; mais il rachète ces défauts par des morceaux bien conçus et d'assez beaux mouvemens oratoires. L'académie a donné l'*accessit* à deux discours que l'on croit être, l'un de M. l'abbé Talbert, et l'autre de M. Pechméja; car ni l'un ni l'autre ne s'est encore fait connaître. Le premier péche par la froideur et la sécheresse; l'autre par un style abstrait et métaphysique. L'académie doit faire encore mention de deux discours où elle a trouvé quelque mérite; mais il y en a un dont elle fera une mention particulière, sans lui assigner

aucun rang : il est de M. Condorcet, secrétaire de l'académie des sciences, homme d'un mérite distingué. L'ouvrage qu'il nous a envoyé était de trois heures de lecture, et par conséquent excédait des deux tiers l'étendue prescrite par l'académie, et sur-tout par la nature de ces sortes d'ouvrages. Un discours ne doit guères durer plus d'une heure, parce qu'au bout de ce temps l'attention se fatigue ; aussi l'auteur n'a-t-il pas fait un discours, mais la vie de l'Hôpital. C'est tour-à-tour une narration ou une discussion ; quelquefois il perd son sujet de vue à force de détails et de longueurs ; son style manque de nombre, et ses phrases s'embarrassent souvent en se redoublant les unes sur les autres. Voilà ses défauts ; mais son ouvrage est d'une tête pensante qui saisit des vérités utiles ; il s'élève même quelquefois, mais très-rarement, lorsqu'il s'agit de faire aimer la vertu et de flétrir le crime. En général, son discours est d'un homme fort étranger à l'art oratoire, et son ton même est souvent au-dessous d'une narration noble. Il parle d'*échalas quarrés*, de *bûches* et de *petits pâtés* dans l'éloge d'un chancelier : Bossuet en aurait été un peu étonné. Mais s'il n'écrit

pas en orateur, il pense en philosophe. Il a été mis hors de concours, et l'académie, en rendant justice au mérite de son ouvrage, l'exhortera à le faire imprimer.

Ce qui résulte de ce concours, où nous avons eu à juger des hommes d'un âge mûr et d'un talent exercé, c'est qu'il est beaucoup plus rare qu'on ne le croit, même parmi des écrivains de mérite, de savoir faire un ouvrage. On réussit dans quelques morceaux; mais assembler un tout et joindre l'expression à la pensée, cela n'est donné qu'à très-peu d'hommes, et c'est pourtant cela seul qui reste et qui est relu.

On vient de traduire de l'anglais un ouvrage d'érudition, plus agréable que ne le sont ordinairement les livres de ce genre: c'est un *Essai sur le génie d'Homère*, par M. Vood, traduit par M. Démeunier. M. Vood, avec deux de ses amis aussi passionnés que lui pour Homère, s'est amusé à faire le voyage de la Grèce, des isles de l'Archipel, des côtes de l'Asie et de l'Egypte, pour vérifier la géographie, les descriptions et la mythologie d'Homère. Le résumé de leurs observations est très-curieux, et confirme la vérité et l'exactitude du poëte

Grec. Tout amateur d'Homère doit faire grand cas de ce livre, qui n'est pas même sans agrément pour ceux qui ne sont pas savans en grec.

Les anecdotes qui peignent les hommes sont toujours précieuses, et c'est par cette raison qu'on aime à les mêler aux objets de littérature et de goût. Rousseau de Genève a rendu célèbre parmi nous le nom de M. Abauzit, vieillard Genevois, respectable par une très-longue carrière, passée toute entière dans les études de la philosophie, et dans l'exercice de toutes les vertus. M.me Necker nous racontait dernièrement un trait de lui fort remarquable. Il passait pour ne s'être jamais mis en colère : quelques personnes s'adressèrent à sa servante pour s'assurer si cela était vrai. Il y avait trente ans qu'elle était à son service ; elle protesta que pendant tout ce temps, elle ne l'avait jamais vu en colère. On lui promit une somme d'argent, si elle pouvait parvenir à le fâcher. Elle y consentit, et sachant qu'il aimait à être bien couché, elle ne fit point son lit. M. Abauzit s'en apperçut, et le lendemain matin lui en fit l'observation ; elle répondit qu'elle l'avait oublié. Il ne dit rien de plus ; le soir elle ne

fit pas le lit davantage ; même observation le lendemain ; elle y répondit par une excuse en l'air encore plus mauvaise. Enfin à la troisième fois, il lui dit : *vous n'avez pas encore fait mon lit : apparemment que vous avez pris votre parti là-dessus, et que cela vous paraît trop fatiguant. Mais après tout il n'y a pas grand mal ; car je commence à m'y faire*. Elle se jeta à ses pieds, et lui avoua tout. Ce trait figurerait très-bien dans la vie de Socrate.

La même personne nous racontait qu'un Genevois très-studieux, ayant fait de grands travaux en mathématiques, s'était affaibli l'esprit de manière qu'il ne pouvait plus comparer des idées opposées, c'est-à-dire, qu'il ne pouvait jamais considérer à la fois qu'un côté d'un objet ou d'une question, et il lui fallait ensuite beaucoup de temps pour en observer les autres faces. Aussi avait-il coutume de mettre un jour sur le papier les idées pour, et le lendemain les idées contre ; il appelait cela la *gamme* et l'*anti-gamme*. Il lui prenait de temps en temps une envie de se marier : il suivit sa méthode, et écrivit les raisons pour et contre sur deux feuilles volantes. Il arriva que le vent emporta l'une

des deux qui était l'*anti-gamme*, ensorte que revoyant ses papiers, il trouva des moyens décisifs en faveur du mariage; et comme en sa qualité de géomètre il était fort conséquent, il alla sur le champ faire la demande d'une demoiselle à marier qu'on lui accorda. Les choses étaient déja fort avancées, lorsqu'il retrouva son *anti-gamme*, dont les raisons lui parurent victorieuses. Il fut au désespoir, et voulut rompre tout; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il y parvint, et le corollaire qu'il avait mal tiré lui coûta quelque argent.

Un fait qui vient de se passer ici prouve bien qu'un homme, sans être né pour le crime, peut dans certains momens commettre des actions atroces. Un jeune homme de 20 ans, un artisan, buvait avec son frère à un cabaret qu'on appelle la Rapée, sur le bord de la Seine. Ils se prennent de querelle, et avec tant de violence que l'un des deux plonge son couteau dans le ventre de son frère, et le tue sur la place. A la vue du forfait qu'il venait de commettre, le désespoir s'empare de l'ame du meurtrier; il court dans la rue comme un forcené, en criant: *j'ai tué mon frère, priez Dieu pour lui,*

priez Dieu pour moi, et il se précipite dans la rivière. Des bateliers qui étaient proches le retirèrent malgré lui de l'eau ; il se débattait de toute sa force en criant toujours : *laissez-moi mourir, j'ai tué mon frère.* On l'a mené en prison, et l'on ne sait encore ce qui en arrivera ; mais un repentir si prompt et un désespoir si vrai ne marquent pas une ame perverse.

Une femme qui avait perdu sa mère et sa fille à peu de distance l'une de l'autre, et qui avait chez elle le portrait de la première peint par la seconde, a desiré avoir des vers pour mettre au bas de ce portrait; et voici ceux que lui a fait M.me la comtesse d'H***. Ils m'ont paru excellens.

Je vivais pour les adorer.
Près de cette image si chère,
Ouvrage de ma fille et portrait de ma mère,
Je vis encor pour les pleurer.
Monument cher à ma tendresse,
De deux objets que j'ai perdus
Vous entretenez ma tristesse ;
Mais vous me tenez lieu d'un bonheur qui n'est plus.

On vient de donner au théâtre français la première représentation de *l'Amant bourru*, de Monvel; il jouait lui-même dans sa pièce qui a eu beaucoup de succès. Il est aimé du public à cause de son zèle pour les

devoirs de son état, malgré la faiblesse de sa santé et de ses moyens, et on lui sait gré de mettre dans son jeu une sensibilité qui suppléant chez lui le défaut d'organe et de figure, semble aussi épuiser ce qui lui reste de forces. Son ouvrage est de ce genre mixte, médiocre en sentiment et en gaîté; mais qui offre de l'un et de l'autre. Le principal caractère est celui de Morinzer, homme naturellement brusque et impétueux, mais bon dans sa brusquerie, et plaisant dans ses vivacités. Il devient subitement amoureux d'une M.me de Sancerre, qui se trouve posséder le bien qu'il devait avoir, en vertu du testament d'un oncle qui l'a déshérité, testament susceptible d'être cassé. Le bien est considérable; mais comme Morinzer en a acquis beaucoup davantage dans le commerce de mer, il veut bien laisser M.me Sancerre jouir de son héritage, pourvu qu'elle l'épouse. Cette femme a un amant nommé Montalais, homme fort honnête et d'une fortune médiocre, qui se trouve encore contestée par un procès que l'on doit juger dans la journée. Elle ne balance pas à restituer à Morinzer tout le bien qu'il est en droit de redemander; mais celui-ci, piqué d'abord de n'être pas aimé, et ensuite d'avoir

un rival heureux, veut absolument plaider, et ne devoir rien qu'à la justice et aux loix. Montalais de son côté perd son procès et se trouve réduit à rien. Ils se désespèrent tous deux ; cependant ils ont démêlé la sensibilité de Morinzer à travers ses manières dures et brutales. Il les trouve en larmes, et ils n'ont pas la force de lui rien cacher. Morinzer, touché de leur franchise et de leur douleur, se détermine à abandonner toutes ses prétentions, et veut unir lui-même la maîtresse à l'amant. Ce caractère et ce dénouement sont d'un effet agréable : le style de la pièce est faible et négligé.

L'auteur a été appelé après la représentation et comblé d'applaudissemens. Le public a appelé aussi Molé qui avait joué supérieurement le principal rôle. Monvel en le voyant s'est jeté dans ses bras, et les applaudissemens ont redoublé. Monvel qui jouait Montalais, dit dans le courant de la pièce, *c'est aujourd'hui qu'on juge mon procès*; quelqu'un dit, *il est gagné*, et tout le public répéta, *il est gagné*. La reine encourageait par son exemple la bienveillance du public.

La pièce est tirée toute entière du roman de M.me Riccoboni, intitulé *Lettres de M.me de Sancerre*.

LETTRE LXXIII.

Les enthousiastes de Gluck n'ont pas encore pardonné à Marmontel son *Essai sur les révolutions de la musique* : les épigrammes, et même un peu grosses, vont toujours leur train. En voici encore une en forme de couplet, sur l'air *De tous les Capucins du monde.*

Des ordures d'un vieux poëte,
Virgile a fait perle bien nette (1).
De Marmontel, dit le lourdaut,
Bien différente est l'aventure ;
Car sur les perles de Quinaut,
Le vilain a fait son ordure.

Il faut convenir que Marmontel a opposé long-temps beaucoup de modération à ce déluge de satyres. Il a pourtant fait de son côté quelques épigrammes contre l'abbé Arnaud, et dont plusieurs sont très-gaies et très-bien tournées ; mais il avait promis au prince de Beauveau, notre confrère à l'académie, de ne les point publier et il a tenu parole ; car

(1) Allusion au mot de Virgile qui disait qu'il recueillait de l'or du fumier d'Ennius.

quoiqu'il les ait dites à quelques personnes, il n'en a point donné de copie, et en effet elles n'ont point couru. Le prince de Beauveau avait de même exigé la parole de M. Suard et de l'abbé Arnaud, que la petite guerre cesserait, et qu'il n'y aurait plus de lettres satyriques dans le *journal de Paris*. Ils l'ont promis, et les satyres ont continué, toujours anonymes, ces messieurs disant qu'ils n'étaient point responsables des attaques que livraient à Marmontel des ennemis cachés, sous le prétexte de disputer sur la musique *. Enfin il a perdu patience, et pour se dédommager d'avoir différé sa vengeance, il a voulu la rendre plus éclatante et plus durable. Il a fait un poëme sur la musique, en six chants et en vers de dix syllabes, rythme qu'il possède beaucoup mieux que les vers alexandrins, comme le prouve son *Epître aux Poëtes*, et son poëme de la *Neuvaine de Cythère*. Le plan de cet ouvrage sur la musique, dont j'ai entendu la lecture, offre

* Cela était vrai en partie; mais l'épigramme citée ci-dessus était bien de l'abbé Arnaud, et d'ailleurs le *journal de Paris* n'avait pas de plus grand relief que la satyre personnelle, la critique y étant à peu près nulle.

des beautés ingénieuses et même poétiques, mais il n'y a pas assez d'imagination, et la marche en est trop didactique, et par conséquent languissante. On voit trop que l'ouvrage a été fait à la hâte, et que la partie satyrique qui ne devait être qu'un épisode, a occupé l'auteur plus que tout le reste; aussi est-elle supérieurement traitée. Toute la querelle des Bouffons y est racontée à merveille, et chacun des personnages qui figuraient alors dans les deux factions du parterre de l'opéra y est peint des traits les plus vrais. On trouve dans d'autres endroits des idées très-judicieuses sur la composition et le chant, exprimées avec un bonheur singulier. Le moment où Polymnie, la déesse de la musique, passe à Ferney en venant en France, est un de ceux dont la couleur est poétique. Polymnie sent une odeur d'ambroisie qui lui annonce la demeure d'un dieu, et Voltaire lui conseille d'aller à l'opéra-comique, parce qu'on n'obtient rien du Français qu'en le faisant rire. Là le poëte fait passer en revue Mondonville, Duny, Philidor, Monsigny, Grétri, et l'abbé Arnaud que l'on représente comme s'attachant successivement à tous ces différens maîtres, joue un

rôle fort plaisant, et d'une vérité frappante pour tous ceux qui connaissent l'original. Il n'y a peut-être personne à qui l'on ne puisse donner un bon ridicule, et l'abbé Arnaud, quoique né avec beaucoup d'esprit, et fait pour sentir les arts, n'a pas été exempt, à beaucoup près, de cette espèce de charlatanisme si commun aux amateurs, qui sans rien faire, ont la prétention de s'égaler aux artistes en les dirigeant, et de partager leur gloire à force de la prôner.

Je vois avec un vrai chagrin que cette misérable querelle sur la musique a divisé l'académie où régnaient jusques-là l'union et la paix. Aujourd'hui elle offre deux partis en présence, au Louvre comme dans la société. D'Alembert, Marmontel, Saint-Lambert, le chevalier de Châtelux, l'abbé Morellet, tiennent ouvertement pour Piccini; mais Marmontel et moi, nous sommes les seuls qui aient écrit, lui, par intérêt pour son musicien, moi, comme obligé de rendre compte des spectacles dans le *journal de littérature*. L'abbé Arnaud et Suard sont à peu près les seuls qui tiennent pour Gluck; mais ils font du bruit pour dix, et ont à leurs ordres le *journal de Paris*, feuille qui paraît tous les jours. J'ai fort désapprouvé, je l'avoue, les invectives jour-

nalières que tous deux y faisaient insérer contre un de leurs confrères, et il n'en a pas fallu davantage pour me brouiller avec tous les deux, ce qui m'a fait d'autant plus de peine qu'ils m'avaient donné jusque-là toute sorte de marques d'amitié. Mais ils n'ont pu me pardonner d'avoir pris le parti de Marmontel avec qui je n'étais point lié; comme si dans des discussions si indifférentes en elles-mêmes, ou qui du moins devraient l'être, il fallait se faire un devoir de penser comme ses amis. Il a fallu toute l'intolérance de leur despotisme pour me forcer à m'éloigner d'eux, après avoir vécu long-temps dans leur société que j'aimais, et dont je n'avais qu'à me louer. Mais il y a apparemment un dégré d'amour-propre qui est une espèce de démence; car pour moi je sens qu'il ne me viendrait jamais dans la tête d'avoir même un instant d'humeur contre mon meilleur ami, parce qu'il penserait autrement que moi sur la musique, ou même sur la poésie, en un mot sur toutes les questions de ce genre. Je connais bien des *Gluckistes*, avec qui je n'ai jamais eu et n'aurai jamais le plus petit démêlé à ce sujet: ils gardent leur avis et moi le mien, et tout est dit.

Marmontel en était à l'arrivée de Gluck en

France, quand j'ai entendu son poëme. Il sera bientôt achevé; car il y travaille de cœur; mais un autre médiateur est venu encore désarmer les parties belligérantes. C'est le prince Louis, coadjuteur de Strasbourg: il a été chez Marmontel, et a obtenu de lui, non sans beaucoup de peine, qu'il n'imprimât pas son poëme.

M. Guibert qui n'a pas encore pardonné à l'académie de n'avoir pas couronné son *Éloge de Catinat*, vient d'imprimer furtivement un *Éloge de l'Hôpital*, anonyme, mais dans lequel il s'est mis à découvert comme s'il eût écrit son nom à la tête de l'ouvrage. Ce discours est mal composé et mal écrit; il y règne un ton d'humeur et d'amertume contre les gens de lettres, qui y sont représentés comme incapables d'écrire rien de courageux, reproche qu'ils ont d'autant moins mérité, qu'on pourrait leur en faire un tout contraire. Cette indécente sortie contre des hommes dont on n'a pu obtenir les suffrages, et parmi lesquels on voudrait obtenir une place, ne prouve qu'un amour propre piqué et mal-adroit. L'égoïsme d'ailleurs perce à tout moment; on voit sans cesse un homme qui se plaint de n'être pas

à sa place dans le militaire ni dans la littérature, et qui par-là même décrédite le mal qu'il dit de l'académie, des lettres et du gouvernement. Il annonce toute la liberté d'un homme qui imprime clandestinement, et il se trouve ensuite qu'il n'a rien dit de plus hardi que ce qu'ont imprimé ses concurrens avec permission, si on en excepte les satyres personnelles contre le ministère : de ce côté, son discours est piquant, et c'est ce qui l'a fait rechercher.

C'est cependant l'ouvrage d'un homme d'esprit : le fond historique est attachant ; la marche est rapide, sans être oratoire, et il y a quelques traits d'une ame ardente et fière, par exemple, le morceau où il reproche à la France de souffrir un commissaire Anglais à Dunkerque. La devise de ce discours est : *ce n'est point aux esclaves à louer les grands hommes*. Ne dirait-on pas que nous sommes à Goa ou à Constantinople ? M. Guibert est réfuté par le fait : car il n'y a pas une vérité utile et courageuse sur les objets qui intéressent l'humanité, qui n'ait été imprimée dans ce pays d'*esclaves*, et souvent même lue publiquement au Louvre ; et les auteurs joignaient à ce courage le

mérite d'y avoir mis la mesure. Il n'est pas nécessaire de blesser pour instruire, ni d'injurier pour être utile.

M. de Voltaire a fait les vers suivans pour M. Necker.

On vous damne comme hérétique ;
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fils du génie et du talent.
Mais ne perdez point l'espérance ;
Allez toujours à votre but,
En réformant notre finance.
On ne peut manquer son salut,
Quand on fait celui de la France.

Un jeune homme vient de traduire assez passablement le sonnet du *Matin* de Manfrédi, l'un des meilleurs que l'on ait faits en Italie.

Plus matineux que l'aube, au pied d'un sycomore,
Assis près de Philis, je palpitais d'amour,
Et ses accens chéris m'enflammant plus encore,
Au ciel pour la revoir je demandais le jour.
Tu verras, lui disais-je, au lever de l'aurore,
Les étoiles pâlir et céder tour-à-tour
Aux roses de son teint qu'embellit et colore
L'astre dont les oiseaux vont chanter le retour.
Puis tu verras, Philis, ce brillant *luminaire*
Eclipser dans les airs les astres de la nuit,
Et les douces clartés de son avant-courière.
Mais moi je verrai seul, ô toi qui m'es si chère !
Tes yeux, ces yeux charmans dont l'éclat éblouit,
Effacer à son tour le dieu de la lumière.

LETTRE LXXIV.me

Le sallon de peinture de cette année est comme tous ceux des années dernières. Les peintures de genre se soutiennent, mais la peinture épique, l'histoire, est dans une grande décadence. Il y a entre autres un *Ex voto* de Doyen, qui est pitoyable. Le sujet est un homme prêt à tomber de cheval, et qui forme un vœu à Sainte-Geneviève, pour être délivré du péril. Ordonnance, expression, coloris, tout manque à ce tableau. La figure de l'homme qui devait être empreinte d'une terreur religieuse et attirer les yeux, est absolument dans l'ombre, et Doyen, dans l'explication des tableaux qu'on vend à la porte du sallon, a eu la bêtise d'imprimer que le particulier, par modestie, avait voulu que la figure de Sainte-Geneviève fût la principale du tableau, comme si un artiste devait se soumettre à une volonté contraire aux règles de son art. La vérité est que Doyen qui s'est fait prôner dans ce pays-ci, à force de hardiesse et d'intrigue, a toujours été regardé par les connaisseurs comme un

homme de très-peu de talent, et aujourd'hui tout le monde en convient. Le seul tableau estimable qu'il ait fait, est celui de sa réception, qui représentait la mort de Virginie. Il n'a fait depuis que du barbouillage; il y a quelques détails heureux, mais pillés, dans son tableau de Sainte-Geneviève des Ardens, qui est à Saint-Roch, et par-tout il manque d'ensemble, de perspective, de naturel. Il y a, par exemple, dans ce tableau de Sainte-Geneviève des Ardens, un homme couché qui, s'il se levait, aurait dix pieds, tant il est colossal. Ses peintures du dôme des Invalides qu'il a eu l'imprudence d'exposer, il y a deux ans, au sallon, ont été généralement méprisées.

Un tableau des adieux de Polixène et d'Hécube a paru avoir quelque mérite; mais il offre de grands défauts. Ulysse y fait le rôle d'un archer; il entraîne lui-même Polixène; il devrait en donner l'ordre à des soldats. Hécube est renversée par terre: cette idée est prise d'Euripide; mais je ne la crois pas heureuse sur la toile, où il faut que les figures soient toujours actives. Une femme évanouie me fait beaucoup moins d'effet que le visage

effrayant, les traits renversés, le désespoir et les efforts d'une mère à qui l'on arrache sa fille. Le seul tableau d'histoire où on ait remarqué un mérite réel, c'est celui qui représente les honneurs rendus à la mémoire de Duguesclin, à qui les habitans d'une ville assiégée apportent leurs clefs, quoiqu'il soit mort. L'ordonnance en est belle et les figures ont de l'effet, le coloris a de la vérité. Le visage de Duguesclin sur son lit de mort est à moitié caché; il n'est que pâle et point défiguré. Son frère est dans une attitude de douleur qui ne lui permet pas de voir les députés de la ville; mais Clisson et un autre ami de Duguesclin ont une douleur plus mâle, et ont l'air de dire aux députés: voilà le héros à qui vous venez rendre hommage. Ce tableau est de Bunel.

On sait combien Vernet est fécond et admirable dans ses marines; ce qui faisait dire par une espèce de jeu de mot satyrique, que depuis long-temps il n'y avait en France de marine que celle de Vernet. Il a donné au sallon une *Tempête* et un *Calme*, qui sont d'une grande beauté, sur-tout le dernier. Les paysages, les ruines, les architectures de Robert ont un mérite à part,

et propres à cet excellent artiste. Ces deux peintres de genre font un grand honneur à l'école Française. On distingue aussi quelques tableaux galans et agréables de Lagrenée et de M.lle Valayer. Les portraits de Duplessis sont d'une énergie frappante; les têtes de cet homme-là sortent de la toile et vont parler. Son dessin est parfait, et sa touche sévère et vigoureuse. La sculpture se soutient avec éclat. Le buste de Gluck, celui de M. Turgot sont généralement admirés. La Diane d'Algrain, qui n'est pas au sallon, mais que tout Paris va voir dans son attelier, et qui est faite pour la maison de M.me du Barri à Lucienne, est un morceau achevé pour la grâce et la perfection des formes; c'est le pendant de la Vénus de Coustou.

On a donné aux Italiens une mauvaise parodie de Gabrielle de Vergy, qui a pour titre *Gabrielle de Passy*; elle est de M.rs Imbert et Dussieux.

Marmontel continue toujours son poëme; il en est à la fin du sixième chant; il a bien voulu m'en confier quelques morceaux qui m'ont paru les meilleurs dans ce qui n'est pas satyrique. En voici un qui regarde M. de Voltaire.

Déja son vol mollement abaissé,
Rase les flots du beau lac de Genève ;
De son rivage un doux parfum s'élève.
« Ah ! sur ces bords quelque Muse a passé.
« On y respire un air de poésie,
» Ou quelque dieu dans sa course a laissé
» Sur l'horizon cette odeur d'ambroisie. »
Au bord du lac, dans un lieu révéré,
Près de l'abyme où le Rhône s'épanche,
Elle apperçoit un temple, un bois sacré,
Et dans ce bois un prêtre à barbe blanche,
La lyre en main, le front ceint de lauriers,
Chantant l'amour, les belles, les guerriers.
« Ah ! c'est Voltaire et je suis aux Délices,
» S'écria-t-elle ; oracle des Français,
» Il peut de loin seconder mes succès,
» Et mon voyage a d'heureuses prémices.
» Allons le voir. » Le vieillard gracieux
Vient l'accueillir. « Soyez la bien venue,
» Jeune beauté. Je suis déja bien vieux ;
» Vous venez voir une tête chénue ;
» C'est un peu tard : mais la grâce ingénue
» Plaira toujours à mes débiles yeux.
» D'où venez-vous ? descendez-vous des cieux ?
» Car à votre air, adorable inconnue,
» On vous croirait quelque fille des dieux. —
» Et je le suis : mon nom est Polymnie. —
» Vous, Polymnie ! — Et des sœurs d'Apollon,
» J'étais la seule, ô célèbre génie !
» Qui ne connût Voltaire que de nom.
» Oui, tous les jours, dans le sacré vallon,

» Je les entends se disputer les charmes
» De ces écrits dont on n'est jamais las.
» En les lisant, l'une verse des larmes,
» L'autre sourit, l'autre rit aux éclats.
» Homme étonnant, enfin je vous contemple,
» Est-ce bien vous? Suis-je bien dans ce temple,
» Où d'Apollon le grand-prêtre inspiré,
» Et loin des rois sagement retiré,
» De tout un siècle est la gloire et l'exemple?
» Quelle carrière, et combien de sentiers!
» Qui réunit jamais tant de merveilles!
» Pour égaler le seul fruit de vos veilles,
» Il faut un monde et des siècles entiers.
» Fille du ciel, répond le solitaire,
» Vous me parlez d'un songe assez flatteur.
» Il est passé: le laboureur Voltaire
» N'aspire plus qu'au nom de bienfaiteur.
» D'un nouveau peuple il veut être le père,
» Et de ses soins si l'ouvrage prospère,
» Comme Amphion il sera fondateur, etc. »

Guerre des Bouffons.

Dans ce moment la guerre s'alluma.
La cour d'abord redouta l'incendie;
Mais en riant d'Argenson le calma,
Et protégea la Bouffonne * applaudie.
Aux deux partis il accorde un champ clos;

* La Tonelli.

C'est le parterre ; et du *coin de la reine*
Au *coin du roi* s'étend la noble arène.

Muse, dis-moi, quels sont là tes héros ?
Les deux Atlas de l'Encyclopédie
Ont embrassé ta querelle hardie.
L'un *, philosophe ingénieux, profond,
Comme Pascal ayant sondé le fond
De la nature, et surpris ses mystères,
Comme Pascal peignant les caractères,
En traits piquans non moins que lui fécond,
Plus gai que lui dans ses touches légères,
Aimait à rire à l'opéra bouffon,
Avec Canais, Chastellux et Buffon.

L'autre ** au front calme, à la tête brûlante,
Portant au loin sa vue étincelante,
Et d'un œil d'aigle observant tous les arts,
Tendre, éloquent, sublime en ses écarts,
Venait le soir, avec d'Holbach le sage,
D'un chant léger applaudir le passage.

Là Saint-Lambert, esprit juste et perçant,
Voit pour ta gloire un empire naissant.
Laissez, dit-il, les grâces naturelles
Parler aux cœurs ; ils seront tous pour elles.
Helvétius, prosélyte soumis,
Croyait aimer ce qu'aimaient ses amis.
L'ardent Rousseau qui commençait à poindre,
Et qui du monde était moins ennuyé,

* D'Alembert. ** Diderot.

Aux gens de goût fier alors de se joindre,
Avait son poste à l'orchestre appuyé :
De tes vengeurs ce ne fut pas le moindre.
Morellet jeune, et déja plein de cœur,
Sourit de voir que le péril approche ;
Il est venu, son Rabelais en poche,
Et sur la foule il jette un œil moqueur.
Roux et d'Arcet, pour défendre ta gloire,
Etaient sortis de leur laboratoire.
D'un tas de loix * Bouchaud *vient foudroyer*
Cette gothique et barbare coutume
Qui condamnait le monde à s'ennuyer ;
Et de ses mains déployant le volume,
Il fit trembler la salle et le foyer.

Tu vois Latour qu'un même zèle enflâme,
De tes héros peindre l'esprit et l'ame :
Heureux, dit-il, si mon frère pastel,
Comme leur nom pouvait être immortel !
Mais ton Achille, ou plutôt ton Ulysse,
C'est l'ami Grimm, Muse, il faut l'avouer,
Et de tous ceux que je viens de louer,
Nul n'égala ton *prophète* ** en malice.

Sous ces grands chefs s'assemblait la milice.
J'étais du nombre et je parle en soldat,

---

* Mauvais vers. On dirait qu'il vient *foudroyer d'un tas de loix*, et l'auteur veut dire qu'il sort de la poussière de cent volumes de loix pour foudroyer, etc. De plus, on ne sort pas *d'un tas de loix*. Il fallait là deux vers au lieu d'un.

** Allusion au *petit Prophète* de Grimm.

Soldat obscur, mais présent au combat.
Sous Grimoald * l'autre parti se range,
Vieil amateur, bonhomme épais et lourd,
Que l'opéra semble avoir rendu sourd.
Ce Grimoald n'a jamais pris le change
Sur la valeur d'un ouvrage nouveau.
Chez lui Rebel ** va consulter l'oracle :
C'est le Calchas du lyrique spectacle ;
Depuis trente ans c'est l'oracle du beau ;
D'abord Lulliste, et détestant Rameau,
Puis de Rameau zélateur emphatique,
Et des Bouffons ennemi fanatique,
Tout l'opéra roule dans son cerveau, etc.

---

* Bombarde.

** Alors directeur de l'opéra.

LETTRE LXXV.

Armide n'a eu qu'un succès médiocre aux premières représentations; mais il n'en faudrait rien conclure pour la suite. Nous avons vu *Alceste* abandonnée pendant cinq ou six représentations, et suivie après avec affluence. Un spectacle tel que l'opéra français n'est bien saisi dans tout son ensemble et goûté dans toutes ses parties, qu'après qu'il a été vu plusieurs fois. Il n'en est pas comme de l'opéra d'Italie, dont quelques airs font la fortune, et qu'on n'écoute pas dans tout le reste. Les Italiens ne cherchent que de la musique et du chant : nous autres, nous voulons un drame lié dans toutes ses parties; nous sommes très-sensibles aux détails de l'exécution, au fini des ballets, à l'intérêt des drames. Au bout d'un certain temps, tout cela est senti plus favorablement que le premier jour. L'opéra est dans ce pays un spectacle si séduisant, on est si facilement charmé de la belle voix de Laguerre, des grâces de Guimard, de la beauté de Vestris, des attitudes voluptueuses de nos chœurs,

que la plupart des spectateurs se passeraient de bonne musique. Le premier jour, les connaisseurs jugent, et tout le monde veut l'être; ensuite les amateurs jouissent; c'est la foule.

Je suis donc persuadé qu'*Armide* aura le même succès que les autres opéras de Gluck, parce qu'à tout prendre, ces opéras et Armide valent beaucoup mieux que tout ce que nous avons eu auparavant. Mais je n'en suis pas moins convaincu qu'*Armide*, considérée comme composition musicale, n'est pas un bon ouvrage, et qu'on s'en appercevra, quand la bonne musique d'Italie, la musique de Piccini aura été entendue sur notre théâtre. *Italiam, italiam*, c'est là qu'il faut revenir en musique.

Un chœur du premier acte d'*Armide*, un autre chœur de *La Haine* au troisième acte, ont été fort applaudis; on y a reconnu le grand harmoniste. Le seul morceau de chant qui soit dans la pièce, c'est un duo entre Armide et Renaud, dans la première scène du cinquième acte, et toute la scène est bien chantée, et digne de ce morceau qui est charmant. Il y a au quatrième acte quelques airs de danse agréables,

mais communs; tout le reste à-peu-près est froid, criard, monotone. Le rôle d'Armide sur-tout est une criaillerie infernale, qui feroit croire qu'Armide n'est qu'une sorcière, et non pas une enchanteresse. Le fameux monologue d'Armide levant le poignard sur Renaud endormi,

Enfin il est en ma puissance, etc.

est au-dessous d'une déclamation médiocre, et n'a produit nul effet. Une bêtise du décorateur a contribué à refroidir le spectacle au quatrième acte. Les deux chevaliers Danois qui viennent chercher Renaud dans les jardins d'Armide, sont armés d'une baguette avec laquelle ils peuvent dissiper tous les enchantemens. Des démons déguisés en bergères tentent de les arrêter par leurs séductions. Les deux chevaliers prennent le parti de secouer leurs baguettes, ce qui doit infailliblement faire disparaître les démons femelles. On a imaginé de faire paraître tout-à-coup des nuages qui sortent de terre, et dans ces nuages une porte quarrée par laquelle les bergères magiques sortaient en tenant leur panier. Cette porte dans un nuage a beaucoup fait rire : ce ridicule a été corrigé à la seconde représentation.

Armide est un fort beau poëme, mais on pourrait croire qu'il n'est pas très-favorable à la musique, depuis qu'il est reconnu que la musique dramatique, la mélodie d'expression ne peut se développer que dans des airs qui caractérisent la situation, les sentimens, les passions des principaux personnages. Nos anciens opéras n'offraient tous que du récitatif et des chœurs; aussi étaient-ils devenus ennuyeux; car le récitatif qui n'est autre chose qu'une déclamation notée, est communément au-dessous d'une déclamation naturelle, et les chœurs, jusqu'à Rameau et Gluck, n'étaient que du bruit. Gluck a donné plus d'expression au récitatif, et sur-tout à ses chœurs qui sont d'une grande beauté; mais le chant n'a jamais été sa partie brillante; il n'y en a guères que dans son *Orphée;* on en trouve moins dans *Iphigénie* et dans *Alceste*, et enfin pour nous accoutumer à nous en passer tout-à-fait, il a travaillé sur un ancien opéra, sur *Armide* où il n'y a pas un seul air. Il est clair que le succès de sa *Mélopée*, soutenue de ses chœurs et de son orchestre, lui a inspiré le projet de bannir le chant du théâtre lyrique. Ses partisans disent tout haut, impriment par-tout que les airs sont incompa-

tibles avec le dialogue d'une scène, avec l'ensemble d'une action. Ce plan paraît assez bien concerté de la part de Gluck et de ses sectateurs; car s'il parvenait à bannir les airs et la mélodie, il ne serait plus exposé à être mis en comparaison dans cette partie, avec les musiciens d'Italie. Il resterait seul maître de notre théâtre, et créateur d'un genre dans lequel il n'aurait ni rivaux, ni modèle. J'espère qu'il n'en viendra pas à bout, et que le *Roland* de Piccini nous vengera, si ce musicien a fait attention à son récitatif. Car celui des Italiens est souvent trop simple, trop nud, trop insignifiant pour des spectateurs qui suivent une action.

Marmontel continue toujours son poëme. Voici comme il caractérise en fort bons vers les opéras de Gluck et leurs succès; mais n'oublions pas que l'exagération poétique et satyrique n'est pas l'exacte vérité.

Il arriva le Jongleur de Bohême,
Il arriva précédé de son nom.
Sur les débris d'un superbe poëme,
Il fit beugler Achille, Agamemnon,
Il fit hurler la reine Clytemnestre,
Il fit ronfler l'infatigable orchestre.
Du *coin du roi* les antiques dormeurs
Se sont émus à ses longues clameurs,
Et le parterre éveillé d'un long somme,
Dans un grand bruit crut voir l'art d'un grand homme.

Les *Soubrettes*, comédie en cinq actes de Laujon, sont absolument tombées à la première représentation. Je n'y étais pas; j'ignore s'il les imprimera. L'acte d'*Eglé* et l'*Amoureux de quinze ans* sont des bagatelles agréables, bonnes pour l'opéra et la comédie italienne; mais une comédie en cinq actes est bien au-dessus des forces de Laujon, bel-esprit de société, chansonnier de table, composant de petites fêtes pour de grands princes, et faisant de petits vers dans les grandes occasions. Il songeait à l'académie; mais je crois qu'il en est revenu.

Voici des vers sur le sallon que l'on attribue au marquis de Villette. Il y a plus d'antithèses que d'esprit, plus de tournure que de sens, et des expressions de bien mauvais goût; mais quelques traits par-ci, par-là, et une marche assez légère.

Il est au Louvre un galetas,
Où dans un calme solitaire,
Les chauvesouris et les rats
Viennent tenir leur cour plénière.
C'est là qu'Apollon sur leurs pas,
Des beaux arts ouvrant la carrière,
Tous les deux ans tient ses Etats,
Et vient placer son sanctuaire.
C'est là, par un luxe nouveau,

Que l'art travestit la nature ;
Le ridicule est peint en beau ,
Les bonnes mœurs sont en peinture ,
Et les bourgeois en grand tableau ,
Près d'Henri quatre en miniature.
Chaque figure à contre-sens ,
Montre une autre ame que la sienne ;
Saint Jérôme y ressemble au tems ,
Et Jupiter au vieux Silène.
C'est là qu'un commis ignoré ,
Narcisse épais et subalterne ,
Croit dans un beau cadre doré
Nous montrer l'homme qui gouverne.
C'est là qu'on voit des *Ex-voto* ,
Des amours qui font des grimaces ,
Des caillettes incognito ,
Des laidrons qu'on nomme les Grâces ,
Des perruques par numéro ,
Des *chienlits* sous des cuirasses ;
Des inutiles de haut rang ,
Des importans de bas mérite ,
Plus d'un Midas en marbre blanc
Près d'un grand homme en terre cuite ;
Jeunes *morveux* , bien vernissés ,
Vieux barbons à mine enfumée ;
Voilà les tableaux entassés
Sous l'angar de la Renommée ;
Et selon l'ordre et le bon sens ,
Tout s'y trouve placé de sorte ,
Qu'on voit l'abbé Terrai dedans ,
Et que Sully reste à la porte.

LETTRE LXXVI.

Rien ne prouve mieux le pouvoir de la bonne musique que le succès de l'*Olimpiade*, jouée aux Italiens, après avoir été refusée à l'opéra. La cabale de Gluck savait bien ce qu'elle faisait en excluant l'*Olimpiade* du théâtre lyrique; elle sentait bien que ce serait un dangereux objet de comparaison pour la *Mélopée* de Gluck. En même temps, ils n'ont pas été fâchés de laisser exécuter un grand opéra par les comédiens italiens, peu accoutumés au genre héroïque, et ayant peu de sujets pour les chœurs. On ne doutait point à l'opéra que l'*Olimpiade* ainsi défigurée, et se trouvant comme en pays étranger, ne tombât tout à plat, et quelle victoire pour eux! L'*Olympiade*, un des chefs-d'œuvre de la musique italienne, tombée à Paris, eût été un triste présage pour le *Roland* de Piccini. Ils n'auraient pas manqué d'en conclure ce qu'ils ont avancé si gratuitement et si ridiculement, que cette musique n'est point faite pour le théâtre, qu'*elle n'est bonne que pour les concerts*,

et qu'il n'y a de dramatique que la musique de Gluck, renouvellée des Grecs. L'événement les a fait tomber de haut. Jamais succès n'a été si brillant. La pièce est mal faite, la fable sans vraisemblance; mais cette musique a tant de charmes pour l'oreille, tant d'expression pour l'ame, que personne n'y a résisté. On avait, il est vrai, retranché le récitatif, et les scènes étaient parlées; mais dès qu'on chantait, c'était une ivresse continuelle et générale, des bravo, des cris de plaisir qui ne finissaient point. La pièce ouvre par un chœur qui est divin; les airs, les duo, le récitatif obligé, tout a été applaudi avec transport. Mais qu'est-il arrivé? après quatre représentations où tout Paris étoit accouru, ordre aux Italiens de ne plus jouer l'*Olimpiade*, par respect pour le privilège exclusif de l'opéra, qui seul a le droit de jouer des *pièces à grands chœurs*. Cependant l'opéra avait répété l'*Olimpiade*, et n'ignorait pas qu'il y avait de *grands chœurs*. Il ne s'était point servi de son privilège pour empêcher que les Italiens ne la jouassent; il n'a voulu s'en souvenir qu'après trois ou quatre représentations. C'est alors qu'il a dit au public: « Nous voulions bien

laisser jouer l'*Olimpiade*, mais à condition qu'elle tomberait : puisqu'elle a réussi, c'est à vous que nous nous en prenons. Nous vous défendons d'avoir du plaisir ailleurs qu'à l'opéra; et pour vous punir d'avoir applaudi l'*Olimpiade*, vous ne la verrez plus.

Telle est la manière de raisonner, autorisée par les grands privilèges de l'académie royale de musique, et il est dit que la musique sera toujours parmi nous une affaire de gouvernement. Il semblerait que ce ne dût être qu'une affaire de plaisir, comme par-tout ailleurs; mais il faut absolument que les Français se donnent ce petit ridicule de plus aux yeux de l'Europe, pour complaire à la respectable académie royale de musique.

On peut bien se douter de l'effet qu'a produit cette défense dans le public; mais qu'est-ce que le public ici? C'est assurément de tous les particuliers celui qui a le moins de crédit.

Au surplus, l'opéra va être confié à des administrateurs plus tolérans; le privilège en est accordé à M. Devismes, le beau-frère de M. de Laborde le musicien. Son plan, à ce qu'il m'a dit, est de *contenter tous les*

goûts, malgré la fable de Lafontaine qui nous avertit de ne pas y prétendre. Il donnera le dimanche l'ancien opéra français; le mardi, les opéras bouffons d'Italie, joués par des acteurs que l'on fera venir de delà les monts; le jeudi, un concert où tous les virtuoses de Paris et de l'Europe seront invités; le vendredi, le grand opéra moderne. J'ai trouvé le plan fort bon, à l'exception de l'ancien opéra français qui n'est plus guères de mise, et qui sûrement sera abandonné. Gluck qui a tenu le milieu entre ce genre d'opéra et le genre italien, a du moins quelques morceaux de chant, de beaux chœurs, du récitatif obligé, et plus d'expression dans le récitatif ordinaire qu'il a fortifié par ses accompagnemens. Il a apporté l'harmonie à l'opéra, parce qu'il en sait faire; mais il en voudrait bannir la mélodie, parce qu'il en a peu : cela n'est pas bien.

Marmontel vient de se marier avec la nièce de son ami l'abbé Morellet, et pour fête de nôce on nous a donné une répétition de *Roland*, chanté par Legros et par Richer. Le succès de cet ouvrage qui me paraît infaillible, doit terminer la querelle, et quand on aura entendu *Roland*,

ceux qui ont dit que des airs ne pouvaient pas être dramatiques, et que le chant ne pouvait pas s'accorder avec la scène, seront un peu embarrassés de ces étranges assertions.

M.me Geoffrin est morte enfin : il y avait un an qu'elle languissait; cependant elle n'a jamais perdu sa raison, qui même de temps en temps avait des lueurs frappantes. Deux jours avant sa mort, souffrant excessivement, elle entendit une conversation qui se tenait auprès de son lit, sur les moyens qu'avait le gouvernement de *rendre les hommes heureux*. Chacun en proposait de différens : elle sortit d'un long silence pour dire : *ajoutez à cela le soin de procurer des plaisirs, dont on ne s'occupe pas assez*. Cette parole prononcée dans une agonie douloureuse, marque une sérénité d'ame que les souffrances du corps ne peuvent altérer.

Elle a renouvellé l'exemple des anciens, aujourd'hui trop peu suivi, d'avoir égard dans ses dernières dispositions, non-seulement à la parenté, mais encore à l'amitié. Elle a légué à M. d'Alembert 2000 livres de rente, 100 pistoles à M. Thomas, outre une somme de deux mille écus, et 1200 livres à l'abbé

Morellet, des pensions à tous ses domestiques. Elle a voulu être enterrée sans aucune pompe, à sept heures du matin, et la simplicité de son caractère et de ses mœurs a présidé encore à ses dernières volontés.

Il est arrivé de Londres quelques exemplaires d'une brochure assez curieuse par le ridicule; elle est intitulée, *Discours sur Shakespear et sur M. de Voltaire*. C'est l'ouvrage d'une espèce de fou, nommé *Baretti*, retiré à Londres depuis fort long-temps, et presque naturalisé Anglais. Sa brochure, écrite à faire pouffer de rire, a pour objet de relever la prééminence de Shakespear au-dessus de tout ce qui existe. L'auteur dit dans un endroit qu'il donnerait un doigt de sa main pour avoir fait *Cinna*, mais qu'il en donnerait deux pour avoir fait le seul rôle de *Caliban* dans la *Tempête* de Shakespear. Or ce Caliban est une fantaisie grotesque, digne des tréteaux de la foire. Il prétend d'ailleurs que personne ne peut ni bien traduire, ni bien entendre Shakespear, à moins de venir s'établir à Londres, et d'aller tous les jours à la comédie. Or comme peu de gens sont à portée de faire cette épreuve, c'est un moyen sûr d'empêcher que personne

ait le droit de juger Shakespear. Ces sophismes de trois ou quatre énergumènes qui s'efforcent de mettre leur Shakespear au-dessus des Sophocle et des Euripide, des Corneille et des Racine, sont au nombre des extravagances remarquables dans l'histoire de l'esprit humain.

Voici d'assez jolis vers du président d'Alco, en réponse à un de ses amis. Ce président est un jeune poëte de province, qui a de l'esprit et de la facilité, et qui a mis quelquefois dans nos journaux des vers assez agréables, quoique tout n'y fût pas de bon goût. On n'a point encore imprimé ceux-ci, parce que la fin n'est pas obligeante pour M. de Voltaire.

Gentil élève de Voltaire,
Et son cher fils en Apollon,
Goûtez avec moins de renom
Plus de repos que votre père.
Tibulle, cet auteur charmant,
Fuyant l'affiche du génie,
Toujours moins poëte qu'amant,
Se fit aimer également
Des envieux et de Délie.
Le myrthe, au sommet d'Hélicon,
Couronne d'un rameau tranquille

Les successeurs d'Anacréon,
De Desmahis, de Génonville;
Mais l'envie aux cent aiguillons,
S'attache au laurier de Virgile;
Il meurt sous la dent des frelons.
Plaire est l'étude de votre âge.
Ne vous faites point admirer;
C'est un dangereux avantage;
L'amour seul doit vous inspirer;
Être heureux, voilà votre ouvrage.
Hélas! l'honneur d'être imprimé
Touche peu le cœur d'une belle.
Voltaire a chanté Gabrielle;
Mais c'est vous qu'elle aurait aimé. *

---

* Très-faible imitation de ces vers charmans de Voltaire:

Je chantais la Duclos, Damis en fut aimé:
C'était bien la peine d'écrire.

La plupart de nos poésies du jour, légères ou non légères, sont remplies de ces plates singeries d'un excellent original.

LETTRE LXXVII.

La querelle de la musique ne cesse de partager la littérature et la société, et d'occuper les esprits. Les journaux et les cafés sont des arènes toujours ouvertes, où les champions de l'un et l'autre parti rompent des lances. Ce sera bien pis quand le *Roland* de Piccini paraîtra. C'est alors que les Glukistes jetteront les grands cris; mais je crois toujours que lorsqu'on aura entendu cette musique, il sera difficile d'en dire du mal. Deux ou trois opéras comme le *Roland*, doivent former l'oreille du parterre qui est encore un peu dure, et dont le tympan est accoutumé au grand bruit. Il y a quelque temps que l'ambassadeur de Naples, grand prôneur de Piccini, comme de raison, me disait avec son accent italien : *les oreilles des Italiens ne sont qu'un simple cartilage; mais celles des Français sont doublées de maroquin*. On croit que nous aurons *Roland* au retour de Fontainebleau.

Le répertoire de la cour pour le voyage de cette année n'offre rien de curieux. Il y a peu

de nouveautés, et encore sont-ce des opéras comiques. On devait rejouer le *Mustapha* de M. de Champfort; mais Lekain est malade, et même pour long-temps, dit-on. Si nous perdions cet acteur, l'art de la bonne déclamation serait à-peu-près perdu pour la scène française, où il n'y a plus de grand talent tragique, et où l'on ne connaît plus guères que le bredouillage et les convulsions.

De tous temps les Bénédictins sont renommés par de laborieuses entreprises. La plus récente, celle de dom Caffiaux, qui vient de publier un premier volume du *Trésor Généalogique de France*, n'est pas la moins utile. Rien n'est plus instructif pour quiconque veut connaître les grandes maisons, et ce n'est rien moins qu'une partie indifférente dans notre histoire. Céla suppose d'ailleurs beaucoup de recherches curieuses.

On a donné aux Italiens une mauvaise parodie d'*Ernelinde*, qui n'a eu aucun succès : le temps des parodies est passé.

M. Cailhava a imprimé son *Egoïsme* avec une préface qui démontre que sa comédie est fort bonne, et absolument dans le goût de Molière : malheureusement la pièce démontre

le contraire. Je connais peu de choses plus insipides, où il y ait moins d'esprit et de sens. On doit jouer cet hiver l'*Homme personnel* de M. Barthe, qui est le même sujet : il faut espérer qu'il sera mieux traité.

Je reçois dans le moment une petite chanson contre *Armide* et contre un homme de lettres, qui, sous le nom de l'*Anonyme de Vaugirard*, m'avait tancé très-magistralement, à propos de la critique que j'en avais faite. La chanson s'adresse à cet anonyme, et vaut bien les facéties des Glukistes.

Je fais, monsieur, beaucoup de cas
De cette science infinie,
Que, malgré votre modestie,
Vous étalez avec fracas,
Sur le genre de l'harmonie
Qui convient à nos opéras.
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Armé d'une plume hardie,
Quand vous traitez du haut en bas
Le vengeur de la mélodie,
Vous avez l'air d'un fier à bras,
Et je trouve que vos débats
Passent, ma foi, la raillerie.
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Votre style est plein d'embarras. *
De vos peintres la litanie,
Sur leurs talens votre fatras,
Sont une vaine rapsodie,
Un orgueilleux galimathias,
Une franche pédanterie;
Et tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Le fameux Gluck qui dans vos bras
Humblement se jette, et vous prie,
Avec des tours si délicats,
De faire valoir son génie,
Mérite sans doute le pas
Sur les Amphions d'Ausonie;
Mais tout cela n'empêche pas
Que son *Armide* ne m'ennuie.

---

* *De l'embarras* dans les raisons, oui; mais dans *le style*, non.

LETTRE LXXVIII.

La censure de la Sorbonne sur le discours de l'abbé Remy a paru ; mais elle y a mis plus de ménagement qu'on ne l'aurait attendu. Il paraît que toute son animadversion tombe sur les docteurs qui ont approuvé le discours. L'auteur n'est pas même nommé ; il n'y a d'ailleurs aucune qualification injurieuse, ni contre lui, ni contre l'académie. Au contraire, on avertit les docteurs d'être très-circonspects sur les approbations qu'ils donnent aux pièces de concours, parce qu'ils sont, auprès des distributeurs des couronnes, les garans des ouvrages qu'on leur présente. La censure ne porte que sur des expressions inexactes, et il ne paraît pas que l'abbé Remy puisse faire une querelle raisonnable à la faculté de théologie, qui ne le désignant en aucune manière, a bien le droit de blâmer des membres de son corps d'avoir signé des propositions qui ne sont pas conformes à ses principes : chacun est maître chez soi. Aussi les deux docteurs se sont-ils rétractés, et on a imprimé leur désaveu à la suite de la censure.

M. Imbert vient de publier un volume composé de quatre contes en prose, dans lesquels il cherche à attraper la manière de M. de Voltaire dans *Memnon*, *Babouc*, *Scarmentado*, etc. Mais quoique M. Imbert ait de l'esprit, il faut un goût beaucoup plus sûr et une imagination bien plus vive que la sienne, pour saisir cette variété de tons, ce mélange de gaîté et de philosophie, ces rapprochemens heureux et singuliers qui forment le style de M. de Voltaire. Celui de M. Imbert tombe souvent dans le jargon; il paraît d'ailleurs prolixe autant que M. de Voltaire est rapide; et cela vient de ce que l'un est toujours piquant par la pensée, au lieu que l'autre met souvent tout son sel dans les mots, et dans un ton frivole qui dégénère en turlupinades. De ces quatre contes, il y en a deux dont le fond est très-commun; mais les deux autres sont plaisamment imaginés. Il y a dans tous des détails ingénieux; mais ce qu'on y desire le plus, c'est le fond de morale qui doit se mêler à la fiction, et qui en fait le prix.

M.me Geoffrin aimait assez ses amis, et les avait assez bien traités pour mériter qu'ils rendissent quelque hommage à sa mémoire.

M.me Geoffrin. Il passait toutes les soirées chez la première, tant qu'elle a vécu. Après sa mort, il allait passer les matinées chez M.me Geoffrin qui le consolait : *Aujourd'hui il n'y a plus pour moi ni soir ni matin.* Ce mot est heureux ; mais le reste de la lettre est fort peu de chose. On pourrait résumer sur ces trois écrits, que dans le premier il y a plus d'eloquence, dans le second plus de faits, dans le troisième plus de douleur. L'un a pensé, l'autre a raconté, l'autre a pleuré.

M. de Septchaines vient de faire paraître le second et le troisième volume de la traduction de l'ouvrage de M. Gibbon, sur la décadence de l'empire romain, ouvrage qui n'offre pas à beaucoup près les connaissances et la profondeur d'idées, l'étendue de vues que l'on remarque dans le discours préliminaire de l'histoire de Charles-Quint par Robertson. M. Gibbon ne possède pas comme lui l'art de fondre ensemble les faits et les idées, et d'en faire un tissu dont le lecteur puisse suivre tous les fils. On desirerait plus de liaison, plus d'ensemble ; mais en général il écrit d'un style orné, et peut-être même trop oratoire.

On nous a donné une traduction d'un roman

allemand de M. Goëthe, intitulé *les passions du jeune Werther*. L'ouvrage est précédé d'un discours préliminaire sur la littérature allemande, que l'on exalte prodigieusement, et que l'on nous reproche de ne pas connaître assez et de juger trop sévèrement. Cependant ce sont les Français qui ont fait la fortune du poëme d'*Abel* et des idylles de Gessner, ouvrages peut-être plus généralement lus dans la traduction que dans l'original, parce que notre langue est beaucoup plus répandue que la langue allemande. On a donné parmi nous beaucoup d'éloges au génie de Klopstock, à l'esprit et au goût de M. Viéland, aux fables de Gellert et de Lessing. Il est vrai que nous avons reproché aux Allemands une prolixité de style, une surabondance de détails minutieux qui produit la monotonie et prouve le défaut d'invention. Ces défauts se retrouvent dans le roman de M. Goëthe, qu'on nous représente cependant comme le plus grand génie de l'Allemagne, après M. Klopstock. Ce roman ne contient que la mort d'un jeune homme fort amoureux d'une femme qui doit épouser un autre homme : elle l'épouse en effet, et le jeune homme se brûle la cervelle. On assure que

les faits sont véritables : cela est très-possible; mais il n'y a pas là de quoi faire un volume; aussi ce roman est-il beaucoup trop chargé de moralités et de descriptions; mais il y a dans les derniers momens de Werther des morceaux qui ont de la vérité et de l'effet. Les Allémands croient qu'il suffit de peindre au hasard tout ce qu'on rencontre; non, il faut choisir son objet et faire un tableau. La mort du jeune homme fait beaucoup d'impression : en général, tout suicide qui a pour motif une grande passion, a droit de nous intéresser ; encore y a-t-il ici de trop petites circonstances.

P. S. Ce titre, *Passions du jeune Werther*, m'avait toujours paru singulier dans un roman où il ne s'agit que d'une seule passion, et la plus exclusive qu'il soit possible. Un Allemand fort lettré, établi à Paris et sachant très-bien notre langue, m'a assuré que ce titre français est un contre-sens, et que le texte allemand dit *les souffrances* et non pas *les passions*. Soit; mais c'est une autre bizarrerie, qu'un traducteur qui paraît d'ailleurs avoir fort bien rendu son original, et dont la version n'offre aucune inconséquence, ait pu commencer par une faute essentielle qui rend le titre absurde.

LETTRE LXXX.

Les représentations de *Mustapha* sont très-peu suivies et très-peu applaudies. Les samedis, le grand jour de nos spectacles pendant l'hiver, se soutiennent assez par l'avantage de la saison et l'ascendant de la mode; mais les lundis et les mercredis où l'on ne pourrait aller au spectacle que pour la pièce, il n'y a personne. Rien ne prouve mieux que toute la protection et toute la faveur possible ne peuvent pas faire réussir un ouvrage dont le fond est mauvais. On se fait louer tant qu'on veut; mais la difficulté est de se faire lire dans le cabinet, et d'attirer du monde au spectacle.

La tragédie de M. de Voltaire, intitulée *Alexis Commène*, a été lue aux comédiens, et reçue avec tout le respect que l'on doit à l'âge et au génie d'un grand homme. Cette pièce sera jouée après *Mustapha*; mais dans l'intervalle on jouera une petite comédie en un acte, intitulée l'*Aveugle par crédulité*, dont l'auteur est mort il y a quelques années; car la mode commence à venir de ne pouvoir être joué qu'après sa mort.

Parmi les livres estimables que l'on réimprime, il faut compter les œuvres de M. de Saint-Foix, dont on vient de faire une très-belle édition en six volumes *in*-8.º Quoique cet écrivain ait été beaucoup trop loué, c'était un homme de mérite, et il a laissé des ouvrages qui resteront. L'*Oracle* et *les Grâces* se recommandent par la délicatesse des idées, et par des tableaux rians et voluptueux, quoique ce genre de féerie et de mythologie soit très-inférieur, non seulement au comique de caractère, mais aux moindres petites pièces où il y a de la gaîté et de l'intrigue. L'ouvrage le plus lu de M. de Saint-Foix, est sans contredit son livre des *Essais sur Paris* : quoiqu'il ne suppose pas un grand talent, il est d'un esprit sage, et ce recueil de faits et d'anecdotes racontés quelquefois d'une manière piquante, semés, quoique sobrement, de réflexions et d'idées, offre une lecture amusante et instructive. C'est d'ailleurs un de ces livres qu'on peut prendre et quitter quand on veut, et ce ne ne sont pas ceux auxquels on revient le moins souvent.

LETTRE LXXXI.

L'ABBÉ Millot est venu prendre séance à l'académie le 19 de ce mois. Il est difficile, il faut l'avouer, de faire un discours plus plat; aussi l'a-t-on entendu d'un bout à l'autre sans donner la plus légère marque de satisfaction. En récompense, la réponse de d'Alembert qui faisait les fonctions de directeur en l'absence des officiers de trimestre, fut singulièrement applaudie, et le méritait. C'est un des meilleurs morceaux qui soient sortis de la plume de cet écrivain, l'un des meilleurs esprits de notre siècle. On ne pouvait relever avec plus d'adresse et d'intérêt la médiocrité du récipiendaire, et faire plus valoir l'utilité de ses ouvrages, qu'il ne pouvait guères louer autrement. L'article des Mémoires de Noailles lui a fourni l'occasion d'apprécier Louis XIV dont le règne, trop exalté par l'idolatrie de son siècle, trop dénigré par la philosophie du nôtre, avait besoin d'être pesé par une main sûre et impartiale, et a trouvé dans celle de M. d'Alembert l'équilibre de la

justice et de la vérité. Les talens de Gresset ont été ensuite caractérisés avec goût : le discours se relevait de temps en temps par la grâce des tournures, et même par l'intérêt des mouvemens.

On n'a pas été si content de l'*Eloge de Fléchier*, dont il fit ensuite la lecture. On y remarqua beaucoup de longueurs et de lieux communs, un parallèle très-déplacé entre Fléchier et Racine, et un autre entre Corneille et Bossuet, espèce de hors-d'œuvres appelés de loin, et qui ne rachetaient point par l'exécution le défaut d'être mal amenés. La comparaison entre Corneille et Bossuet était la moins défectueuse, parce que ces deux hommes d'un génie élevé offraient quelques traits de rapprochement assez bien saisis. Mais on a généralement désapprouvé qu'on eût pu établir aucun parallèle entre un orateur du second ordre, tel que Fléchier, et un aussi grand poëte que Racine. M. d'Alembert a mieux réussi à peindre Fléchier comme évêque, et il a rappelé des traits touchans de bonté et de vertu dont l'effet est toujours sûr.

Marmontel lut un discours en vers sur l'histoire, dans lequel on applaudit de beaux

vers et quelques morceaux bien tournés, mais dont la marche en général est un peu lourde, les transitions forcées, la diction trop souvent prosaïque et vague : ces défauts au surplus sont beaucoup plus sensibles à l'impression qu'au débit. Le manuscrit doit m'être confié, et j'en transcrirai les meilleurs morceaux dans le premier envoi.

La nouvelle année a donné lieu, comme de coutume, à quelques petites pièces de société. Il est assez d'usage que les dames se donnent pour étrennes des bagatelles en tissus d'or qui leur servent à parfiler. M.me Dudeffant avait donné un Capucin de cette espèce à M.me la maréchale de Luxembourg; M. de Saint-Lambert y a joint les couplets suivans, sur l'air *de tous les Capucins du monde*, qu'on ne pouvait choisir plus à propos.

Je quitte pour vous la sandale,
Le cordon, le capuchon sale,
La toilette des Capucins.
Je m'ennuyais dans mon repaire :
Nous apprenons l'art d'être saints :
Je viens apprendre l'art de plaire.

Banquet divin, gloire infinie,
Une auréole, une autre vie,

Voilà les biens qu'on m'a promis ;
Sur d'autres mon espoir se fonde.
Près de vous est le Paradis,
Je veux en jouir dans ce monde.

Du ciel vous eûtes en partage
Un esprit doux, brillant et sage,
Un cœur sensible et généreux.
C'était peu pour vous d'être aimable :
Si vous charmez les gens heureux,
Vous consolez le misérable.

Ces deux derniers vers sont excellens.

M.me de Luxembourg, de son côté, a envoyé pour étrennes à M.me Dudeffant le portrait de Tonton, petit chien qu'elle aime beaucoup, et un exemplaire des œuvres de Voltaire. Elle y a joint les deux couplets suivans qu'elle m'avait demandés, sur l'air, *Réveillez-vous, belle endormie ;* car je ne fais point scrupule des complaisances de société.

Il faut, dit-on, pour satisfaire
Votre cœur et votre raison,
Et vous chanter comme Voltaire,
Et vous aimer comme Tonton.

Le premier n'est pas peu d'affaire ;
Mais j'ai ma revanche au second,
Et si je le cède à Voltaire,
Je l'emporterai sur Tonton.

On sait combien il est de mode, depuis quelques années, de jouer la comédie en société. Les femmes de la première distinction ont même osé risquer des productions de leur esprit sur ces petits théâtres, espèce de lice moins publique et moins périlleuse que la scène française. M.me de Montesson et M.me de Genlis ont travaillé toutes deux dans ce genre avec tout le succès qu'on peut y avoir. M.me de Genlis sur-tout qui peut-être est la femme de Paris qui a le plus d'esprit, non contente de se produire sur une scène particulière, a imprimé un volume de pièces écrites avec beaucoup de délicatesse et d'agrément, et dont l'une, intitulée *la Mère rivale*, est même assez intéressante et assez bien faite pour réussir sur le théâtre français, si l'auteur voulait courir les risques de la représentation. La plûpart des pièces que cette dame joue chez elle, sont des moralités mises en action, et qui ont pour but l'éducation de ses deux filles, dont la plus âgée n'a que dix ans. Elles ne manquent jamais de jouer dans les pièces de leur mère, et de trouver dans leur rôle l'image des défauts qu'elles doivent éviter et des bonnes qualités qu'elles doivent

acquérir. C'est un spectacle d'autant plus intéressant, que dans ces sortes de proverbes moraux, quoique composés pour des enfans, il y a assez de grâces et d'esprit pour amuser des hommes faits. M. le chevalier de Chatellux a adressé à ce sujet des couplets ingénieux à M.me de Genlis, aussi aimable comme actrice que comme auteur.

Lise, à vos spectacles charmans
Qui peut refuser son suffrage ?
Drame, acteurs, tout est votre ouvrage,
Et l'on n'y voit que vos enfans.

De vous-même heureuse rivale,
Et féconde dans le printems,
Vous voulez que l'enfance égale
Et vos appas et vos talens.

Pourtant en voyant ces prodiges,
Dont nos Garriks seraient jaloux,
On sent que leurs plus doux prestiges
Sont encore *émanés* de vous.

Ainsi dans vos jeux, le plus sage,
Sans le savoir, peut s'engager ;
En n'admirant que votre image,
Il croit vous aimer sans danger.

Eh ! peut-on voir dans la prairie
L'onde errer sur de verds gazons,
Sans chercher la Nymphe chérie
Qui les enrichit de ses dons ?

Ah ! suivons plutôt dans leur course,
Suivons ces aimables ruisseaux.
Qui voit en paix couler leurs eaux,
Pourrait s'enivrer à la source.

On a fait une épigramme ces jours derniers contre Cadet l'apothicaire, l'un des auteurs du journal de Paris, et regardé comme un de nos bons chymistes. On a jugé à propos, je ne sais pourquoi, de m'y faire parler, quoiqu'assurément je n'y aie aucune part. C'est d'ailleurs de la grosse gaîté, et depuis la bonne plaisanterie de Molière qui prétend qu'un apothicaire n'est pas fait *pour parler à des visages*, il me semble qu'il n'y a rien eu d'aussi bon à dire sur le même sujet. De plus, dans un siècle de philosophie, on devrait se souvenir qu'un bon apothicaire est un savant très-estimable. Aujourd'hui même la plûpart sont riches, ce qui est encore un genre de considération plus sûre et plus générale.

LETTRE LXXXII.

Le concours aussi singulier qu'imprévu de deux événemens très-différens, et tous deux bien importans dans la littérature, a répandu ici en même temps la tristesse et la joie. M. de Voltaire arrivait à Paris, précisément le jour même où l'on enterrait Lekain.

Le grand acteur, celui qui a porté le plus loin le sentiment et l'expression de la tragédie, est mort dans sa 49me année, et a été enlevé tout-à-coup à sa gloire, à nos plaisirs et à nos espérances. Depuis long-temps sa santé était affaiblie par un dépôt d'humeurs qui avait formé un abcès dans ses reins, et qui lui causait de temps en temps des maladies longues et douloureuses. On en attribuait le principe à ce mal trop commun parmi nous, et qui est la suite des plaisirs. Quoi qu'il en soit, ces mêmes plaisirs ont occasionné sa mort. A la suite d'une représentation de *Vendôme,* la dernière où il ait paru, et dans laquelle il sembla se surpasser lui-même, il passa la nuit avec une femme qu'il aimait passionnément, et qu'il se proposait même

d'épouser. Cette double fatigue lui causa une fièvre qui fut suivie d'une inflammation d'entrailles, et bientôt de la gangrène, sans que tout l'art de Tronchin pût y porter remède. Il mourut le dimanche 8 de février, sur les deux heures. Le soir même le parterre demanda de ses nouvelles à l'acteur qui annonçait, et qui ne répondit que par ces mots : *il est mort*. Ces mots furent répétés par toute la salle avec un cri de douleur, auquel succéda un silence de consternation. Cette perte a mis le théâtre et la littérature en deuil : je la crois irréparable.

L'arrivée de M. de Voltaire a tempéré la tristesse de ce malheureux événement. Il est arrivé avec M.me Denis et M. et M.me de Villette. Il avait, comme tout le monde l'a su, marié M. de Villette cet hiver avec la fille d'un gentilhomme, qui était belle, honnête et pauvre. Cette bonne action a un peu réhabilité le mari dans l'esprit des honnêtes gens, en faisant la fortune de la femme. M. de Voltaire est venu loger chez lui, et se propose de faire jouer sa tragédie d'*Alexis*, qu'il a corrigée, autant qu'il a pu, sur les avis de ses amis. Il n'est plus guères question d'examiner la pièce : jouée devant M. de

Voltaire, elle sera toujours bonne. Sa présence et son nom inspirent ici le plus vif enthousiasme. Le lendemain de son arrivée, la cour et la ville, la beauté, les grandeurs, les talens, tout a été lui rendre des hommages qu'il a reçus en robe de chambre et en bonnet de nuit. Je ne l'avais point vu depuis dix ans, et je ne l'ai trouvé ni changé ni vieilli. Lui-même nous a lu le cinquième acte de sa tragédie; il est encore tout plein de vie; son esprit, sa mémoire n'ont rien perdu. L'académie lui a envoyé une députation composée de trois de ses membres, M. le prince de Beauveau, M.rs de Saint-Lambert et Marmontel, pour le féliciter sur son retour. Il est question de donner pour lui une séance publique extraordinaire, ce qui est jusqu'ici sans exemple; mais il est bien fait pour être une exception en tout. Un jour bien remarquable sera celui où il ira à la comédie française. On ne sait pas encore quelle espèce de triomphe on lui décernera; pour moi, je voudrais qu'il fût couronné sur le théâtre. Peut-on accumuler trop d'honneurs et de jouissances sur les derniers jours d'un grand homme qui a tant de fois charmé la nation?

La tragédie de *Mustapha* qui a toujours

été en déclinant sur la scène, et que le public a abandonnée, ne s'est pas relevée à la lecture, malgré les éloges dont quelques amis de l'auteur ont rempli les journaux. Ces amis indiscrets ont poussé le délire jusqu'à nommer ensemble *Zaïre* et *Mustapha*, Voltaire et M. de Champfort. La lecture de la pièce a démenti ces ridicules adulations. En la comparant avec une pièce de Bélin, faite il y a 70 ans, sur le même sujet, on a vu qu'il en avait copié les premiers actes de scène en scène, et que quand il quitte Bélin, il reste fort au-dessous de lui pour l'intrigue théatrale et la connaissance de l'art. Il est vrai qu'il lui est fort supérieur dans l'art d'écrire; mais le style même, en genéral pur et quelquefois élégant, ne s'élève que dans deux ou trois endroits, et dans tout le reste manque de chaleur et d'énergie. Il est proportionné aux conceptions de l'auteur qui sont petites et froides. Sa diction correcte et soignée est le plus souvent au-dessous de la tragédie, comme ses moyens et ses combinaisons. *Mustapha* sera oublié à jamais dans la foule des pièces qui n'ont servi qu'à prouver qu'avec de l'esprit et même quelque talent pour écrire, on est encore bien loin de savoir faire une tragédie.

On a joué une petite comédie en un acte, intitulée *l'Aveugle par crédulité*. L'auteur est un commis nommé M. de Fournel, mort l'année dernière ; la pièce est une farce sans vraisemblance, dans laquelle il y a quelque gaîté, et cette gaîté l'a fait tolérer à la représentation. C'est un vieux tuteur amoureux et jaloux de sa pupille. Cette jeune personne a donné un rendez-vous à son amant dans l'appartement même du vieillard, pendant qu'il fait sa méridienne, et après avoir eu la précaution de fermer les portes et les fenêtres, de manière que le jour n'entre pas dans l'appartement. Cependant le bonhomme se réveille étonné de cette obscurité profonde, et Frontin, un fripon de valet, gagné par les deux amans, lui persuade qu'il est devenu aveugle. Il lui indique en même temps un oculiste italien qui pourra le guérir, et lui-même un moment après fait ce personnage grotesque. Cependant la fourberie se déclare, et le vieillard pardonne au valet et aux deux amans.

On va jouer incessamment l'*Homme personnel*, comédie en cinq actes, de M. Barthe, et ensuite *Irène*, tragédie de M. de Voltaire. Toute la comédie a été voir ce grand homme

à son arrivée à Paris, et Bellecourt portant la parole, lui a dit : *monsieur, vous voyez les restes de la comédie.* Ces paroles sont un bel éloge de Lekain. *Messieurs,* leur a dit M. de Voltaire, *je ne veux plus vivre que pour vous et par vous.*

Parmi les nouveautés de différens genres, on peut distinguer l'*Origine des grâces*, espèce de poëme en prose par M.lle Dionis, écrit avec pureté et délicatesse, et accompagné de quelques pastorales dans le goût de Gessner; un ouvrage en six volumes, qui s'appelle *l'Origine des loix, des arts et des métiers*, compilation instructive; mais surtout des poésies érotiques de M. le chevalier de Parny, pleines de naturel, de grâce et d'élégance, et les meilleures qu'on ait faites depuis Chaulieu.

Voici une chanson de Marmontel qui court depuis quelque temps, et qui a été mise en musique par Albanèse.

Lise voyait deux pigeons se baiser,
Son cœur ému ne pouvait s'appaiser ;
Le couple heureux s'envola vers la plaine ;
L'instant d'après parut le beau Myrtil.
Ce fut trop tard, Lise était incertaine ;
Myrtil n'osa lui parler de sa peine :
Un peu plutôt que ne paraissait-il ?

Un autre jour, assez loin du hameau,
Lise dormait à l'ombre d'un ormeau.
Un songe heureux la séduit et l'enchante :
A ses genoux elle croit voir Myrtil.
Tout en rêvant elle l'entend qui chante ;
Elle s'éveille, et se lève tremblante :
Un peu plutôt que ne l'éveillait-il ?

Un autre jour sur un sable léger
Elle traçait le nom de son berger.
Il la surprit : alors plus de mystère,
Elle avoua sa défaite à Myrtil.
Il triomphait de sa rigueur sévère.
Lise à l'instant voit arriver sa mère :
Un peu plutôt que ne triomphait-il ?

Loin du hameau Myrtil s'en est allé ;
Trois mois après il se voit rappelé.
On les unit, et ce fut le plus sage.
Qui fut content ? Ce fut Lise et Myrtil.
Mais de l'amour quand vint le premier gage,
On se disait tout bas dans le village :
Un peu plutôt que ne l'épousait-il ?

Myrtil s'en fut dans les pays lointains ;
Ah ! combien Lise accusa les destins !
Enfin Lucas consola la bergère
Deux ans après revint le beau Myrtil.
Le lendemain, elle le rendit père.
Il calculait, il jurait ; mais qu'y faire ?
Neuf mois plutôt que ne revenait-il ?

LETTRE LXXXIII.

L'*Homme personnel*, comédie en cinq actes, de M. Barthe, a été fort mal reçu à la première représentation. L'intrigue est froide et obscure, la marche de la pièce embarrassée ; il y a un rôle de valet qui a servi long-temps l'*Homme personnel*, et qui demande sans cesse un bureau de tabac, comme le précepteur demandait *sa pension* dans *l'Egoïste* de Cailhava, et encore plus mal-à-propos. Ce rôle de valet a paru plein de détails de mauvais goût ; celui de l'oncle de l'*Homme personnel*, dont l'auteur a fait le meilleur des hommes et le plus bienfaisant, pour le faire contraster avec son neveu, est rempli de déclamations déplacées et de lieux communs très-médiocres. Le dénouement est mal amené, et ne produit aucun effet. Tant de défauts sont peu compensés par quelques détails ingénieux répandus dans le principal rôle, et quelques jolis vers. En général, il y a dans la manière dont cette pièce est écrite et composée, plus de finesse que de gaîté, et plus d'esprit que de talent. On en a donné quelques représentations avec des

retranchemens considérables ; mais c'est une pièce condamnée et qu'on ne reverra pas. Les ouvrages dans lesquels il n'y a qu'à retrancher sont faciles à corriger, mais le défaut d'intrigue et le vide d'action sont des maladies mortelles. Quoi de plus froid que le nœud de cette pièce ! c'est l'homme personnel qui, pour fuir tout engagement, veut marier sa maîtresse à un de ses amis. De deux choses l'une, ou il aime, ou il n'aime pas : s'il aime, cela est impossible et contradictoire : s'il n'aime pas, rien n'est plus simple : il ne fait que ce que ferait tout autre, et il n'y a dans tout cela rien de comique, rien de caractérisé.

On conçoit aisément que ce qui occupe le plus Paris en ce moment, c'est M. de Voltaire. La feuille de tous les jours que l'on appelle le *journal de Paris*, tient un registre exact de tous les mots remarquables qui lui échappent, et qui sont aussitôt répétés partout. Rien dans ce genre n'a paru plus digne d'être rapporté que son entrevue avec le célèbre Francklin, le patriarche de l'Amérique et le fondateur de sa liberté. M. de Voltaire lui parla en anglais ; sa nièce, M.me Denis, qui était présente avec quelques

autres personnes, lui observa qu'on serait bien aise de l'entendre, et le pria de parler français. *Je vous demande pardon*, dit-il, *j'ai cédé un moment à la vanité de parler la même langue que M. Francklin.* Les deux vieillards s'embrassèrent en pleurant. Francklin présenta son fils à M. de Voltaire, et lui demanda pour lui *sa bénédiction*. Le jeune homme a environ quinze ans; M. de Voltaire étendit ses mains sur lui, et lui dit : *mon enfant, Dieu et la liberté; souvenez-vous de ces deux mots.*

Nous ne sommes pas sans inquiétude sur sa vie depuis son dernier accident. Après une répétition d'*Irène* qui l'avait beaucoup fatigué, il vomit tout-à-coup le sang avec abondance. Tronchin fut mandé promptement et le fit saigner; le vomissement s'arrêta, mais depuis il a toujours craché du sang de temps en temps. Cet accident n'est autre chose qu'un petit vaisseau cassé dans la poitrine, et il ne serait pas très-dangereux par lui-même, si M. de Voltaire pouvait se prescrire le régime et le repos; mais il veut toujours parler et agir. Cependant il est sans fièvre; tranquille et gai; mais ce qui a fait le plus de sensation dans ce pays-ci, c'est

qu'il a envoyé chercher un prêtre, s'est confessé, et a écrit de sa main une déclaration par laquelle il reconnaît qu'il veut vivre et mourir dans la religion où il est né, et que si ses ouvrages ont scandalisé l'église, il en demande pardon. Cet acte a été signé de son neveu M. l'abbé Mignot et du marquis de Villevieille, un de ses amis intimes. Il a dit à quelqu'un qui semblait surpris de cette conduite : *quand on meurt à Surate, il faut tenir la queue d'une vache dans sa main.* Je vois au moins dans tout cela deux choses qui me font plaisir, la confiance où il est de vivre encore, et l'intention de vivre à Paris. Le jour même qu'il s'était confessé, j'allai chez lui de la part de l'académie, m'informer de sa santé, et lui dire qu'on avait arrêté et mis sur les registres, que tant que sa maladie durerait, on enverrait à toutes les séances savoir de ses nouvelles. *Hélas !* me dit-il, *je n'ai pas cru pouvoir mieux reconnaître les bontés de l'Académie qu'en remplissant tous mes devoirs de chrétien, afin d'être enterré en terre sainte, et d'avoir un service aux Cordeliers.* * Il

* Il se trompait ; il ne l'eut pas.

faut savoir qu'il est d'usage de faire un service aux Cordeliers pour tous les académiciens qui meurent.

Il ne faut pas croire que dans ce pays-ci, il y ait aucune gloire sans contradiction; les épigrammes se mêlent toujours aux louanges. M. de Voltaire a trop d'ennemis pour cesser d'être en butte à leurs traits dans aucun moment de sa vie, et le plus beau est toujours le plus attaqué. Voici des vers qui ont couru contre M. de Villette et contre lui, et qui ont été avidement recueillis. Je ne me fais point de scrupule de les transcrire, parce qu'ils sont plus malins que méchans, et que d'ailleurs ces sortes d'attaques, en amusant la curiosité, sont à-peu-près sans conséquence.

AU PUBLIC.

Avis important.

Le sieur Villette, dit Marquis,
Successeur des Jodelles,
Facteur de vers, de prose et d'autres bagatelles,
Au Public donne avis,
Qu'il possède dans sa boutique
Un animal plaisant, unique,
Arrivé récemment

De Genève en droiture,
Vrai phénomène de nature,
Cadavre, squelette ambulant.
Il a l'œil très-vif, la voix forte;
Il vous mord, vous caresse, il est doux, il s'emporte;
Tantôt il parle comme un dieu,
Tantôt il parle comme un diable:
Son regard est malin, son esprit est tout feu.
Cet être inconcevable
Fait l'aveugle, le sourd, et quelquefois le mort.
Sa machine se monte et démonte à ressort,
Et la tête lui tourne au seul nom de *grand homme*.
Du mont Crapak tel est l'original en somme.
On le verra tous les matins
Au bout du quai des Théatins.
Par un salut profond, beaucoup de modestie,
Les grands seigneurs patront leur curiosité.
Porte ouverte à l'académie,
A tous acteurs de comédie
Qui flatteront sa vanité,
Et voudront adorer l'idole.
Les gens mitrés, portant étole,
Verront de loin, moyennant une obole,
Pour éviter ses griffes et ses dents.
Tout poëte entrera pour quelques grains d'encens.

Voici des stances agréables et faciles que m'a adressées dans le journal de Paris, M. François de Neuf-château, à qui j'avais reproché de se servir un peu trop de sa

mémoire, et d'emprunter trop souvent des vers à nos auteurs les plus connus. Lui-même ne les tourne pas trop mal; mais il manque d'idées et d'ensemble. Il répondit d'abord à ma critique par une lettre où il y avait un peu d'humeur. Ma réponse fut également honnête et convaincante, et il crut devoir réparer sa première vivacité par les stances suivantes, qui lui ont fort bien réussi.

Je m'applaudis de ma colère;
Votre réponse en est le fruit.
Elle m'honore, elle m'instruit;
Doublement elle doit me plaire.

Hier, dans mon premier accès,
J'ai pu trop vîte vous maudire.
Tout plaideur qui perd son procès,
De la justice ose médire.

Sur votre extrait si j'ai pris feu,
Ce feu s'évapore en fumée;
Mais la poule la mieux plumée
A le droit de crier un peu.

Ma pauvre Muse mal vêtue,
Se voit par vous déshabiller.
En public vous la mettez nue;
Sa pudeur a dû batailler.

Mais dès que sa plainte vous touche,
D'un mot vous calmez son courroux.
Elle n'ouvre aujourd'hui la bouche,
Qu'afin de se louer de vous.

Que ses atours vrais ou postiches
Relèvent ou non ses appas;
Eh ! mon dieu, ne nous battons pas
Pour rattraper des hémistiches.

Vous parlez de propriété;
C'est un grand mot; mais je m'oppose
A ce qu'un grand mot soit cité,
Quand il s'agit de peu de chose.

Les Voltaires, les Saint-Lamberts
Posséderont-ils moins leur gloire,
Quand ma receleuse mémoire
Leur aura pris trois demi-vers ?

Si ce larcin considérable
Scandalise au sacré vallon,
Aux pieds de ces fils d'Apollon,
J'en veux faire amende honorable.

Mais vous-même, aux pieds de Régnier,
Vous viendrez, mon cher Aristarque,
Comme voleur de plus de marque,
Vous mettre à genoux le premier.

Donnez-moi l'exemple, de grâce;
Soyez au Pinde mon patron.
Si je peux vous suivre à la trace,
Je me croirai le bon larron.

Sur ce talent chacun se fonde ;
Chacun vit d'emprunt aujourd'hui.
Il n'est point de fortune au monde,
Sans quelque peu de bien d'autrui. *

---

* Ces vers sont sans comparaison les plus jolis que l'auteur ait faits en sa vie. Il y a de l'esprit et de la grâce, et les tournures ne sont pas pillées par-tout, ce qu'on ne peut dire des bagatelles rimées que l'auteur a publiées de temps à autre, et encore moins de celles qui voulaient être sérieuses, poétiques, *philosophiques*, *patriotiques*, etc., et ils ne sont rien de tout cela.

LETTRE LXXXIV.

M. de Voltaire est toujours dans un état inquiétant. Son crachement de sang continue, et ne lui a pas encore permis de quitter sa chambre. Il est d'une extrême faiblesse, et n'a pu même assister à la première représentation de sa tragédie d'*Irène*. L'affluence a été telle que personne ne se souvenait d'en avoir vu de semblable. Le public a très-bien fait son devoir; il a applaudi toutes les traces de talent qui s'offraient dans cet ouvrage, où l'on voit une belle nature affaiblie, et a gardé dans tout le reste un silence de respect, à quelques murmures près qui ont été assez légers. La cabale des Gilbert, des Clément, des Fréron était contenue par la foule des honnêtes gens qui remplissaient le parterre, devenu ce jour-là le rendez-vous de la bonne compagnie, qui s'était fait un devoir de défendre la vieillesse d'un grand homme contre les outrages de l'envie. On ne peut nier que cette tragédie d'*Irène*, quoique le fond en soit très-défectueux et n'ait pu produire d'intérêt, ne soit encore étonnante par des beautés qui semblent démentir l'âge de l'au-

teur. Il y a des traits de sensibilité et de beaux vers qui rappellent son bon temps ; par exemple, lorsque Léonce, père d'Irène, veut la déterminer à s'enfermer dans un cloître après la mort de son époux Nicéphore, à renoncer à Alexis qu'elle aime ; lorsqu'il lui dit :

Qu'Alexis pour jamais soit oublié de nous :

Irène lui répond :

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous?

Ce vers est heureux ; on en a applaudi d'autres qui ont paru d'une tournure ferme et tragique, sur les révolutions de la cour de Bysance.

Dans ce palais sanglant, séjour des homicides,
Les révolutions furent toujours rapides.
Souvent il a suffi pour changer tout l'état,
De la voix d'un pontife, ou du cri d'un soldat.

Ailleurs Irène promet d'employer toute sa force à combattre son amour :

Si la force est possible à la faiblesse humaine,

dit-elle. On reconnaît toujours M. de Voltaire à ces traits de philosophie morale, puisés dans le sentiment, et qui ne sont point étrangers à la situation. Cette pièce occu-

pera sans doute le théâtre jusqu'à la clôture; l'accueil qu'on lui a fait, et la curiosité qu'excitent le nom et l'âge de l'auteur, et son séjour dans la capitale, suffisent pour soutenir l'ouvrage, qu'il ne serait pas juste de juger avec rigueur. Je ne sais si M. de Voltaire pourra venir à quelqu'une des représentations. Il en a grande envie; mais peut-être il y aurait du danger à l'exposer à une grande émotion, et il vaut mieux lui rendre moins d'honneurs pour le conserver plus long-temps. Le public a demandé de ses nouvelles à l'acteur qui annonçait la seconde représentation d'*Irène* : c'était Monvel. On lui a crié du parterre, *comment se porte M. de Voltaire? Pas aussi bien, messieurs*, a-t-il dit, *que nous le voudrions pour nos intérêts et pour vos plaisirs*. Je ne serais pas étonné que le succès d'*Irène* le déterminât à donner *Agathocle*, et encore moins qu'il commençât une nouvelle tragédie. Le théâtre a toujours été sa plus forte passion, et elle le suivra jusqu'à son dernier soupir.

On a fait des vers fort jolis sur l'abbé Gautier qui est chapelain des Incurables, et confesseur de l'abbé Lattaignant, et qui a confessé M. de Voltaire.

VOLTAIRE et Latteignant, par avis de famille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gautier, que ce soit à Garguille.
Mais Gautier cependant me semble mieux trouvé :
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au chapelain des Incurables.

Le même jour que l'on jouait *Irène*, Carlin qui s'est rendu célèbre dans le rôle d'Arlequin, a reparu, après une longue maladie, sur le théâtre de la comédie Italienne, dans *Arlequin cru mort*, pièce qui allait à merveille à sa situation. Il a commencé son rôle par un petit compliment au public, tourné à sa manière, et qui a été fort goûté. Cet homme a un talent précieux, et au-dessus de son personnage ; il a dans tous ses mouvemens une grâce et une facilité qui peuvent servir de modèle aux meilleurs comédiens ; et comme depuis trente ans qu'il est au théâtre, aucun de ceux qui se sont présentés dans le même rôle, n'a paru en approcher, on peut croire que ce sera le dernier des Arlequins, et que la comédie italienne finira avec lui.

Si quelque chose peut donner une idée

de la multitude de personnes qui suivent le spectacle à Paris, c'est que le même jour où la comédie française et la comédie italienne regorgeaient de monde, l'opéra qui donnait l'*Alceste* de Gluck pour la capitation, n'était pas moins plein, et il s'y passa une petite scène assez amusante. Le duc de Bourbon arriva dans le moment où Vestris dansait; on reçut le prince qui est fort aimé, avec des battemens de mains multipliés. Vestris prit pour lui tous les applaudissemens, et redoubla ses efforts d'une manière si marquée que le public s'en apperçut et en rit beaucoup. Vestris était même si animé qu'il dansa encore quelques instans après que les violons eurent cessé. Cette aventure rappelle celle d'un comédien de Rome, du temps d'Auguste, qui est racontée dans les fables de Phèdre.

Voici quatre vers sur *Larive*, qui finissent par un calembour; mais ce calembour est un bon mot dont l'application est juste.

Qui me consolera du malheur qui m'arrive ?
 Disait Melpomène à Caron.
Lorsque tu fis passer à Lekain l'Achéron,
Que ne déposait-il ses talens sur *Larive* ?

La littérature a perdu M. Lebeau, ancien

professeur d'éloquence au collège des Grassins, et secrétaire de l'académie des belles-lettres. C'était un homme honnête et un savant laborieux, qui a laissé des ouvrages utiles et justement estimés, propres aux études classiques. Il est connu sur-tout par une *Histoire du Bas-Empire*, qui est une continuation de l'histoire des empereurs de Crevier. Il y règne une critique judicieuse, et dont le mérite est d'autant plus grand qu'il fallait souvent concilier des écrivains qui ne s'accordent pas entre eux, suppléer de vastes lacunes, et rassembler des débris informes. S'il n'a pas su en faire un monument, il a du moins préparé et mis en ordre les matériaux qui peuvent servir à l'élever, et qui seront peut-être mis en œuvre par quelque écrivain qui possédera mieux l'éloquence de l'histoire : celle de M. Lebeau est plus d'un rhéteur que d'un historien.

M. Larcher, son confrère à l'académie des Inscriptions, vient de publier une assez bonne traduction de l'ouvrage de Xénophon, qui traite de l'*expédition du jeune Cyrus* en Asie. C'est le même Larcher que M. de Voltaire a si durement traité dans la *Défense de mon Oncle*, ouvrage d'un ton qui donnerait

tort à un homme qni aurait raison, et que les amis de M. de Voltaire ont d'autant plus blâmé que Larcher ne méritait pas d'être traité ainsi. Il avait relevé M. de Voltaire sur des méprises de plus d'une sorte, et en cela même il avait fait son métier d'érudit. D'ailleurs Larcher, dont M. de Voltaire s'est obstiné à faire un répétiteur au collège Mazarin, est un académicien qui cultive les lettres dans la retraite, et n'a jamais répondu aux outrages de M. de Voltaire : du moins la seule réponse qu'il fit, fut très-douce et très-philosophique. Il se mit à rire de la colère et des injures de son adversaire, et il parut n'en voir que le côté plaisant. *Il sera toujours gai,* disait-il ; ce fut là toute sa vengeance. Dans ce moment, ce me semble, le savant fut au-dessus du grand poëte.

Je joindrai ici un petit conte fort joliment narré, dont le fond est tiré d'un mot très-connu et que M. François de Neuf-château avait défiguré dans l'almanach des muses de cette année. Le voici beaucoup mieux traité; mais j'en ignore l'auteur,

A DEUX genoux, d'un air humble et soumis,
Au père Oudart, un jour la prude Alix
De ses péchés contait la litanie.

Tout le menu passe sur le tapis,
Propos malins, orgueil et jalousie.
Mais il advint un point plus chatouilleux.
La belle aimait, la belle était aimée,
Et de l'amour bien connaissait les jeux.
De tel aveu la prude est alarmée.
Fille rougit, quand il faut confesser
Cas si plaisant. Alix voudrait glisser
Sur tel sujet; mais en femme avisée
Elle répond : « Sachez ma destinée;
« J'estime, hélas! Alain mon serviteur. »
Lors le pater : « Eh! dites-moi, ma sœur,
« Combien de fois vous a-t-il estimée? »

M. de Voltaire est revenu à la comédie le jour de la clôture; il a entendu le compliment d'usage. Mais s'il a du être content des louanges qu'on lui donnait, il n'a pas pu l'être du style. C'était Molé qui prononçait ce compliment, et qui en était l'auteur. Il n'était pas d'un homme sans esprit; mais il est impossible de noyer ses idées dans un plus long galimathias, et de joindre plus de prétention à plus de verbiage. Une chose encore plus honteuse dans un homme accoutumé à répéter la prose et les vers de nos meilleurs écrivains, c'est l'ignorance totale de la langue, et la multitude de solécismes. En faudrait-il conclure qu'une tête remplie

des idées d'autrui, s'accoutume moins à se rendre compte des siennes, et que lorsqu'on a la mémoire chargée de tant d'ouvrages, on néglige d'apprendre la langue dans laquelle ils ont été faits?

Quoi qu'il en soit, ce discours roulait sur trois objets intéressans, la mort de Lekain, le triomphe de M. de Voltaire, et une représentation de *Cinna*, donnée au profit d'un descendant du grand Corneille. Ce parent de Corneille est celui dont M. de Voltaire a marié la fille, et pour qui l'on donna en 1760 une répresentation de *Rodogune*.

Il y a quelque temps que M.de la Duchesse de Lauzun et M.me la comtesse Amélie de Bouflers, toutes deux d'une figure charmante, se trouvant dans le cabinet de M. de Voltaire avec M.me de Villette, qui a aussi de la beauté et sur-tout une physionomie aimable, je fis sur le champ des vers que je hasarde de transcrire ici.

Quels sont ces objets ravissans
Que je vois du génie orner le sanctuaire ?
Trois divinités chez Voltaire,
Viennent lui porter cet encens
Que brûle à leurs genoux le reste de la terre.
Que ce prix qu'il reçoit doit charmer ses vieux ans !

Ses lauriers que leur main caresse,
Lui deviennent plus chers, et semblent plus brillans.
Venez voir la beauté sourire à la vieillesse,
Les grâces à la gloire, et l'amour aux talens.
Rendez à la nature un hommage équitable,
Et jouissez en admirant
Ce qu'elle a fait de plus aimable,
Ce qu'elle a produit de plus grand.

A propos de vers, je ne dois pas omettre ici un quatrain très-agréable de M.me la comtesse d'Houdetot, sur les honneurs rendus à M. de Voltaire.

D'un triomphe si mérité,
La mémoire est insigne, et doit être éternelle.
La gloire qui n'eut point d'amant plus digne d'elle,
N'en aura pas de mieux traité.

LETTRE LXXXV.

Les comédiens français ont donné pour la rentrée de leur théâtre une représentation d'*Alzire*. M. de Voltaire y était en loge grillée; mais l'auteur s'est trahi dans un endroit où l'acteur ayant bien joué, il s'est écrié dans son enthousiasme paternel, *Ah! que c'est bien!* Le public l'a reconnu à ce cri sorti des entrailles du poëte. On a demandé à le voir, et les acclamations n'ont pas cessé, jusqu'à ce qu'il se fût montré un moment.

Son voyage de Ferney n'aura plus lieu; on l'a déterminé à ne plus quitter Paris, et bientôt il habitera la maison qu'il a achetée. Il a assisté en dernier lieu à un spectacle particulier dont il a été fort content et avec raison: c'est celui de M.me de Montesson. Il y a vu jouer l'*Amant romanesque*, comédie en cinq actes, dont cette dame est l'auteur, et qui a été généralement applaudie, non pas avec cette complaisance que l'on a pour une pièce de société et pour une maîtresse de maison qui joue sur son théâtre, mais avec le plaisir vrai que procure un ouvrage ingénieux et bien joué. Le principal carac-

tère est peut-être un peu forcé; du moins les modèles n'en sont pas communs. C'est un homme qu'on peut appeler le don Quichotte de l'amour; il ne fait aucun cas d'une femme qui consentirait à épouser son amant avant cinq à six ans d'épreuve pour le moins, et si elle va jusqu'à douze ou quinze, c'est alors un modèle de perfection. On juge bien qu'un pareil homme ne trouve pas aisément la maîtresse qu'il cherche; mais ce caractère singulier, mêlé d'ailleurs de beaucoup de noblesse, produit des incidens et des scènes assez comiques, et qui font beaucoup rire, mérite qui devient tous les jours plus rare. Un autre mérite tout aussi remarquable, c'est que tous les ressorts de l'intrigue tiennent au principal caractère, et qu'il produit tous les événemens de la pièce. Le dialogue d'ailleurs en est naturel et facile : la pièce est écrite en prose, et je crois qu'elle ne déplairait pas sur le théâtre français.

La nouvelle administration de l'opéra a donné pour l'ouverture de son théâtre, une espèce de prologue intitulé, *les Trois Ages de l'Opéra*, dont l'objet est de représenter les différentes révolutions qu'à éprouvées la musique parmi nous. Le genre de Lulli, celui

de Rameau, celui de Gluck et de Piccini, sont caractérisés par leurs différens attributs, et par des morceaux tirés de leurs ouvrages. Cette bigarrure imaginée par Grétri, a peu réussi. On continue de donner les grands jours *Armide* et *Roland* en concurrence, et tous deux avec succès.

M. de Voltaire a assisté à la rentrée de l'académie des sciences après les vacances de Pâques. On y a lu plusieurs éloges historiques, composés par M. le marquis de Condorcet : il s'y est prodigieusement ennuyé. Les éloges étaient ceux de M. de Trudaine, de M. de Jussieu, et de M. Verdelin. Il a trouvé très-ridicule qu'on louât un botaniste, un médecin, un intendant des finances, *du même ton dont on louerait le grand Condé*. C'est un des ridicules de notre siècle ; et M. de Condorcet, quoique philosophe, ne s'en est pas garanti. *Ce n'est pas ainsi que Fontenelle louait*, a dit M. de Voltaire.

On croit que la place de M. Lebeau, vacante à l'académie des belles-lettres, sera remplie par M. Larcher, homme très-savant en grec, et d'une profonde érudition. Il est d'usage de présenter toujours au roi deux sujets, et celui qui a obtenu ce qu'on appelle

les secondes voix, est ordinairement désigné pour la première place qui vient à vaquer. M. Larcher les a eues en dernier lieu, ce qui fait présumer qu'il aura la place cette fois-ci. On croit que les secondes voix seront données à M. l'abbé Guénée, ancien professeur de l'Université, homme qui joint l'esprit au savoir, et qui passe pour être l'auteur des *Lettres des Juifs Portugais*, contre M. de Voltaire, ouvrage dans lequel on disputait contre ce grand homme avec plus d'avantage et de politesse que n'en ont eu communément ses adversaires. Il est question d'antiquités et d'érudition, et sur ces matières qui demandent une attention scrupuleuse et un travail continu, un homme plein d'imagination et occupé d'autres objets, est plus excusable qu'un autre de s'être mépris.

Parmi les nouveautés qui abondent toujours, on peut distinguer une brochure qui a pour titre le *Génie de Pétrarque*, qui contient la vie de ce poëte, et une imitation en vers français d'une partie de ses ouvrages. Cette vie est trop longue, cette traduction est médiocre, la prose est un peu trop fleurie et les vers trop négligés; cependant tout ce volume n'est point d'une mauvaise littéra-

ture ; il est curieux par les faits et assez agréable à lire.

Il paraît un énorme *in*-8.º de 5 à 600 pages dont voici le titre : *Le Tartuffe épistolaire démasqué, ou Epître très-familière à M. le marquis de Caraccioli, colonel* in partibus, *éditeur, et comme qui dirait auteur des lettres attribuées au Pape Clément XIV, Ganganelli, etc.* On y prouve très-bien ce dont les gens éclairés ne doutaient pas, que la plûpart de ces lettres sont supposées, et que toute l'entreprise est une imposture de librairie, qui a été poussée aussi loin qu'elle pouvait l'être. Car l'auteur s'est donné la peine de traduire ou de faire traduire en italien sa prose française, pour faire croire au public que c'était l'original des lettres de Ganganelli; peine très-gratuite, puisque s'il avait en effet ces lettres originales entre les mains, il suffisait de les déposer authentiquement à la bibliothèque du Roi, ou chez un homme public. Mais n'ayant pas pris cette précaution, l'impression des lettres italiennes ne prouve rien qu'une seconde imposture ajoutée à la première. C'est même ce que je lui observai, lorsqu'il m'apporta son livre pour en rendre compte ; il se défendit fort mal, et par la

manière dont j'en parlai dans le *journal de littérature*, on s'apperçut aisément de ce qne je pensais de ces prétendues lettres du pape. D'autres journalistes en parlèrent plus affirmativement, et la dispute s'échauffait, lorsqu'on défendit au censeur des journaux d'y laisser traiter cette question. Cette singulière défense prouve que cela devenait une affaire de parti, et ce dernier ouvrage le prouve plus que jamais. Il est plein du fiel le plus amer, et des plus grossières invectives ; c'est évidemment l'ouvrage de quelques Jésuites irrités, qui abhorrant la mémoire de Ganganelli, destructeur de leur ordre, ne voient dans M. de Caraccioli que le panégyriste de leur ennemi, et pour tout dire en un mot, un janséniste. Aussi ce gros volume est-il tout farci d'injures, et écrit d'un bout à l'autre du style de Garasse. Toute cette querelle n'a servi qu'à faire parler un peu de l'écrivain pseudonyme, qui n'est point parent des bons Caraccioli de Naples, et qui n'avait fait jusques-là que des ouvrages de morale extrêmement médiocres. Le succès de de ses lettres qu'on croyait être de Ganganelli, prouve qu'il faut à un pape moins de talent qu'à un autre pour réussir comme auteur, et qu'un degré de raison fort commun à Paris, paraît merveilleux au-delà des monts.

LETTRE LXXXVI.

La traduction complette des œuvres de Sénèque le philosophe, en six volumes *in*-12, ouvrage posthume de M. de Lagrange, vient de paraître, publiée et commentée par M. N**. Cette traduction est fort au-dessous de celle que le même auteur a faite de Lucrèce, il y a quelques années, et dans laquelle le baron d'Holbac et ses amis l'avaient, dit-on, beaucoup aidé, du moins pour les notes qui sont très-instructives. M. de Lagrange était gouverneur des enfans du baron d'Holbach, distingué par son amour pour les sciences, par ses connaissances philosophiques et par ses vertus bienfaisantes. Il aida la famille de M. de Lagrange de ses bienfaits, comme il l'avait aidé lui-même de ses lumières. Lagrange est mort avant de pouvoir mettre au jour son Sénèque. M. N.** son ami s'est chargé de ce soin; mais quelques éloges qu'il prodigue dans sa préface à l'original et au traducteur, il n'est pas moins vrai que Sénèque, quoiqu'avec beaucoup d'esprit, est souvent un sophiste fatiguant, et

que la traduction, quoiqu'assez fidèle pour le sens, manque d'élégance, de clarté, de précision, soit que M. de Lagrange n'ait pas eu le temps de mettre la dernière main à son ouvrage, soit que sa mauvaise santé ne lui ait pas permis de le travailler assez. C'est cependant un ouvrage utile, et il est bon qu'il y ait dans notre langue une traduction complette de Sénèque.

Son éditeur, M. N**. est un homme assez singulier. Il a de l'érudition et il en fait métier; mais il a dans ce siècle les ridicules des savans en *us*, dont Molière s'est si bien moqué. Il est le singe de Diderot, dont il répète sans cesse la conversation, comme il copie son ton et ses manières. Il joint d'ailleurs à la gravité d'un savant la coîffure d'un petit-maître, et les précautions d'une mauvaise santé, avec l'air de la force. C'est ce qui a donné lieu au couplet suivant qui est assez plaisant.

Je suis savant, je m'en pique,
Et tout le monde le sait.
Je vis de métaphysique,
De légumes et de lait.
J'ai reçu de la nature
Une figure à bonbon;
Ajoutez-y ma frisure,
Et je suis monsieur N**.

Cela n'empêche pas que ce ne soit un bibliographe instruit, et qu'il n'ait mis des articles dans l'encyclopédie, entr'autres l'article *Unitaires*, qui prouvent des connaissances.

A propos de savans, l'abbé Foucher est mort. Il était de l'académie des inscriptions; sa place sera donnée probablement à l'abbé Guénée qui vient d'avoir les secondes voix, lorsqu'on a élu M. Larcher à la place de M. Lebeau.

M. de Sauvigny vient d'imprimer sa tragédie de *Gabrielle d'Etrées*, qu'il avait pris le parti de faire jouer par la troupe de Versailles, dont M.lle Montansier est la directrice. Cette pièce est une plate copie d'un excellent original, de la *Bérénice* de Racine. Il n'y est question d'autre chose que d'un projet de mariage entre Henri IV et Gabrielle d'Etrées, mariage qui ne peut intéresser personne, puisque soit qu'il ait lieu ou non, rien n'empêche les deux amans de vivre ensemble comme ils y ont vécu jusqu'alors; au lieu que dans Bérénice il s'agit de savoir s'ils seront unis ou séparés pour jamais. Le résultat de cette différence que M. de Sauvigny n'a pas sentie, c'est que *Bérénice*

est de l'intérêt le plus touchant, et que *Gabrielle d'Etrées* est de la plus insipide froideur. La différence du style est encore plus grande ; elle est telle qu'elle peut se trouver entre le plus parfait de nos poëtes et un de nos plus médiocres rimeurs. M. de Sauvigny est un ancien garde du feu roi de Pologne, Stanislas ; il commença par écrire contre le poëme de la *loi naturelle* de M. de Voltaire ; ensuite il fit des odes prétendues anacréontiques, oubliées en naissant, comme toutes les misères de cette espèce. Il donna au théâtre français *la Mort de Socrate* et *Hirza*, deux déclamations dramatiques qui eurent quelques représentations, et qui sont tombées dans l'oubli, et la comédie du *Persiffleur* qui n'a pas eu un meilleur sort. Les comédiens n'ont pas voulu jouer sa *Gabrielle*. La protection de M.me la duchesse de Chartres lui a fait donner la place de censeur de la police, qu'ont eué les deux Crébillon, père et fils. Mais comme il n'avait ni la confiance du lieutenant de police, ni celle des comédiens, ni celle des auteurs qui travaillent pour le théâtre, il est resté à-peu-près sans autre fonction que d'approuver les affiches et les chansons du

pont-neuf. Il a fallu nommer un autre censeur du théâtre, qui est M. Suard de l'académie française.

L'académie va travailler à un nouveau plan de dictionnaire que desiraient depuis long-temps plusieurs de ses membres les plus éclairés, et que M. de Voltaire a demandé avec une ardeur qui en a inspiré à tous les autres. Notre dictionnaire en effet est pauvre et sec, ne contient que la langue parlée, et devrait contenir la langue écrite. En conséquence, ce nouveau dictionnaire contiendra l'étymologie de chaque mot, prouvée ou du moins probable, la prononciation, la prosodie, les variations de l'orthographe, les expressions figurées dans le langage familier, oratoire et poétique, appuyées d'exemples tirés des meilleurs écrivains, les règles de grammaire à chaque mot didactique qui en fournira l'occasion, la nomenclature des dérivés au-dessous du terme radical, les termes vieillis que l'on pourrait rajeunir, et ceux que les étrangers nous ont pris. D'après ce plan, nous aurons un dictionnaire comme celui de *della Crusca*, que l'on pourra lire, non-seulement avec fruit, mais encore avec plaisir.

LETTRE LXXXVII.

UN événement qui dans ce moment-ci semble faire oublier tous les autres, c'est la mort de M. de Voltaire. Ce grand homme que l'on se flattait de conserver encore long-temps, a terminé sa carrière le samedi 30 mai, à onze heures du soir, et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, quoiqu'âgé de 84 ans, il paraît avoir lui-même abrégé sa vie par des imprudences, et avoir perdu par sa faute ce que la nature lui destinait encore de jours.

Quelques jours avant sa mort, tout occupé du projet d'un nouveau dictionnaire qu'il proposait à l'académie, et dont l'exécution souffrait quelques difficultés, il prit beaucoup de café, avant de se rendre à l'assemblée, afin de se donner plus de force et de ressort. En effet, il parla avec une extrême vivacité, et en sortant, il m'avoua qu'il était épuisé. De retour chez lui, l'irritation qu'il s'était procurée, augmenta beaucoup les douleurs d'une strangurie à laquelle il était sujet depuis long-temps, et qui exigeait un régime doux. Il se mit au lit dont il n'est

plus sorti. Il souffrait tant et avec tant d'impatience, qu'il fallut avoir recours aux calmans. Tronchin lui ordonna du *laudanum*, sorte d'opium tempéré, à des doses et à des distances réglées. Cette potion n'agissant pas assez tôt, le maréchal de Richelieu qui vint le voir, lui proposa un breuvage narcotique dont lui-même faisait usage dans ses douleurs de goutte; il le lui envoya un moment après. M. de Voltaire en prit beaucoup, et non content de cela, il envoya un domestique au milieu de la nuit chez l'apothicaire chercher une nouvelle potion de *laudanum*. L'effet du jus de pavot pris avec si peu de mesure, ne tarda pas à se faire sentir; le matin sa tête était perdue, et il fut quarante-huit heures dans le délire. Tronchin combattit l'opium, autant qu'il le put, par des acides administrés avec précaution, de peur d'irriter la strangurie. Sa tête revint peu-à-peu; il retrouva un moment sa raison. Je l'entretins un quart-d'heure, et il parlait presque comme son ordinaire, quoiqu'avec quelque peine, et fort lentement. Mais bientôt l'accablement parut augmenter, et ce qui décida sa perte, l'estomac se trouva paralysé par l'opium. Il ne pouvait plus supporter ni aucune nourriture

ni aucune boisson. Le fatal narcotique avait épuisé le principe de vie qui lui restait, et qui à 84 ans est toujours si peu de chose. Sa faiblesse augmentait de moment en moment, et trois jours avant qu'il mourut, les médecins ne dissimulèrent pas qu'il n'y avait plus d'espérance, et que la vie allait s'éteindre chez lui, sans qu'aucune des ressources de l'art pût le ranimer. Lui-même parut sentir sa fin prochaine : *on ne peut pas fuir sa destinée*, me dit-il, *je suis venu à Paris pour y mourir*. Cependant sa tête recommençait à s'affaiblir ; bientôt sa raison n'eut plus que des lueurs fugitives. M. de Voltaire, dans les derniers jours de sa vie, n'était plus qu'une machine affaissée et plaintive; il souffrait toujours de la vessie et ne prenait rien qu'un peu de gelée d'orange, ou suçait de petits morceaux de glace pour appaiser la chaleur qui le dévorait. La veille du jour où il expira, il sembla retrouver un instant sa raison et sa force, et voici à quelle occasion. Le conseil du roi venait de revoir le procès du malheureux Lally, condamné, il y a quinze ans, par le parlement de Paris, à être décapité. Quoique Lally fut un homme odieux, son arrêt blessait évidemment toutes les for-

mes de la justice : cet arrêt portait une peine capitale, sans énoncer un seul fait capital. Cette condamnation arbitraire qui fait honte à notre jurisprudence, avait frappé tous les gens sages et éclairés ; M. de Voltaire avait écrit sur ce sujet. Un fils* de M. de Lally avait demandé justice et l'obtint enfin. L'arrêt fut cassé, et l'on statua que le procès serait revu par un tribunal de maréchaux de France et de conseillers d'état. Cette nouvelle ranima M. de Voltaire agonisant ; il dicta une lettre de trois lignes pour le fils de Lally, et fit attacher à sa tapisserie un papier sur lequel il fit écrire : *le 26 mai, l'assassinat juridique commis par Pasquier, (conseiller au parlement) en la personne de Lally, a été vengé par le conseil du Roi.* Ce fut là son dernier effort ; peu de temps après, la gangrène se mit à la vessie, et il cessa de souffrir. Il s'éteignait doucement, et ne reconnaissait plus qu'avec beaucoup de peine les personnes qui s'approchaient de son lit. Lorsque l'abbé Gautier, qui l'avait confessé il y a deux mois,

---

* Celui qui est devenu si célèbre dans la révolution de 1789, et qui apparemment était destiné à ne l'être que par des malheurs, ou publics ou particuliers.

et le curé de Saint-Sulpice, entrèrent chez lui, on les lui annonça : il fut quelque temps avant d'entendre ; enfin il répondit : *assurez-les de mes respects.* Le curé s'approcha et lui dit ces propres paroles : *M. de Voltaire, vous êtes au dernier terme de votre vie ; reconnaissez-vous la divinité de Jésus-Christ?* Le mourant répéta deux fois *Jésus-Christ ! Jésus-Christ !* et étendant sa main et repoussant le curé : *laissez-moi mourir en paix. Vous voyez bien qu'il n'a pas sa tête,* dit très-sagement le curé au confesseur, et ils sortirent tous deux. Sa garde s'avança vers son lit : il lui dit avec une voix assez forte, en montrant de la main les deux prêtres qui sortaient : *je suis mort,* et six heures après il expira.

Malgré l'acte de sa confession et de sa profession de foi, déposé, il y a deux mois, chez le curé de S. Sulpice, on avait résolu de lui refuser la sépulture, et il était convenu entre l'archevêque de Paris et le curé, qu'il ne serait ni administré ni enseveli, s'il ne signait une rétractation formelle et détaillée de tous ses écrits. L'abbé Gautier l'avait apportée toute dressée ; mais comme M. de Voltaire n'avait pas sa tête, ils ne pensèrent

pas à la lui proposer, sur-tout après la manière dont il avait repoussé le curé. M. d'Hornoi et l'abbé Mignot, neveux de M. de Voltaire, l'un conseiller au parlement, l'autre au grand-conseil, instruits des dispositions du clergé, s'étaient adressés au ministère. M. Amelot, ministre de Paris, en parla au curé, qui, appuyé de l'archevêque, répondit qu'aucune puissance ne le contraindrait à donner la sépulture chrétienne à l'ennemi du christianisme. On sut d'ailleurs que le roi avait dit *qu'il fallait laisser faire les prêtres.* Le ministre conseilla aux parens d'éviter le scandale d'un procès qui compromettrait la mémoire de leur oncle et eux-mêmes. Il fut convenu que le curé de S. Sulpice signerait un écrit par lequel il renonçait à ses droits curiaux, et consentait que le corps de M. de Voltaire fût transporté à sa terre de Ferney. Mais comme on craignait de la part de l'évêque d'Anneci, dans le diocèse duquel se trouve Ferney, les mêmes oppositions que de la part de l'archevêque de Paris, l'abbé Mignot s'engagea à le faire transporter dans son abbaye de Sellières en Champagne, et à l'enterrer dans son église abbatiale.

Tous ces arrangemens se prenaient avant

que M. de Voltaire eût les yeux fermés. Le lendemain de sa mort on l'embauma; on le mit en robe de chambre et en bonnet de nuit dans une chaise de poste. Il fut conduit à l'abbaye de Sellières, où son neveu l'abbé Mignot lui a fait un très-beau service, et l'a fait enterrer à la porte de la nef. Il est écrit dans l'acte mortuaire qu'il n'est déposé là qu'en attendant qu'il puisse être transporté à sa terre de Ferney.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il y a eu défense à tous les papiers publics qui dépendent du ministère, de faire aucune mention de la mort de M. de Voltaire, et que le journal de Paris qui annonce toutes les morts, n'a pas annoncé la sienne.

On a joué à la comédie italienne une pièce de féerie intitulée *Zulima*, de feu Lanoue, ouvrage froid, qui, malgré la musique agréable de Desaides, a eu peu de succès.

On prépare à la comédie française la tragédie des *Barmécides*.

Le code des Gentoux, *in*-4.° traduit de l'anglais de M. Hastings, est du petit nombre des livres utiles et instructifs qu'on imprime de temps en temps parmi la multitude des inutilités. C'est un précis de la doctrine et

de la législation des Brames; c'est le pendant de l'ouvrage de Hyde, *de religione Persarum.*

Il m'est tombé entre les mains de très-jolis vers de M. de l'Isle, officier de dragons, faits à Londres, il y a quelques années, et dont voici l'occasion. Lady Spencer, jeune femme très-aimable, ne pouvait pas se résoudre à prendre un bain froid, et disait qu'elle y mourrait. M. de l'Isle lui dit en plaisantant, qu'en ce cas il ferait son épitaphe; elle prit le bain et s'en porta mieux. Quelque temps après, en se promenant dans la campagne, on la mena sans affectation vers un petit tombeau couvert de fleurs, où elle trouva ces vers :

Lady Spencer, objet d'éternelles douleurs,
Aux grâces, à l'hymen, à l'amitié fidèle,
Ici repose sous des fleurs,
Que Zéphyre en pleurant arrose et renouvelle.
Au pouvoir de l'amour elle fut trop rebelle;
Il fit pour l'enflammer un impuissant effort,
Et sa vengeance fut cruelle;
Dans une onde glacée elle trouva la mort.
Passant, toi qui l'aimas, ou qui l'aurais aimée,
Et vous, jeunes beautés qu'attire ce séjour,
Voici ce que vous dit sa cendre inanimée :
Soupirez sur ma tombe, et cédez à l'amour.

LETTRE LXXXVIII.

M. de Villette a obtenu, lorsqu'on a ouvert et embaumé M. de Voltaire, la permission de prendre son cœur ; il compte le faire déposer dans la chapelle du château de Villette, enfermé dans un vase de marbre avec cette inscription :

Son esprit est par-tout, et son cœur est ici.

M. de Voltaire a institué M.me Denis sa légataire universelle. Elle hérite de 80,000 liv. de rentes viagères qui avaient été placées sur sa tête, de 40,000 l. de rentes foncières en terres et en contrats, de deux cent quarante mille livres en argent comptant, et de la bibliothèque de Ferney à laquelle le nom et les notes de M. de Voltaire donnent un prix considérable, sans compter la maison de la rue de Richelieu que M. de Voltaire avait achetée à vie pour lui et pour elle. Le testament d'ailleurs ne renferme que très-peu de dispositions ; il est tout entier olographe et ne tient pas plus de deux petites pages. Ses deux neveux, M. d'Hornoi et l'abbé Mignot, ont chacun cent mille francs en contrats à

quatre pour cent; ses domestiques une année de leurs gages; et Vagnières son sécretaire huit cents livres de rente viagère, ses habits de *velours* et ses *vestes de brocard*: tels sont les termes du testament. Il lègue 300 l. pour les pauvres de Ferney, en ajoutant : *s'il y a des pauvres*. On a gardé jusqu'ici le silence le plus absolu sur sa mort; elle a seulement eté annoncée dans la gazette de France, au bout de huit à dix jours; mais d'ailleurs nous n'avons vu ni prose ni vers sur la mort d'un homme qui a tant fait faire de l'un et de l'autre. Les censeurs ont eu défense de rien approuver en ce genre, et les comédiens de jouer ses pièces pendant trois semaines.

Quand l'académie a envoyé commander aux Cordeliers le service qu'elle a coutume de faire pour tous ses membres, les Cordeliers, par ordre de l'archevêque, ont refusé. Nous nous sommes adressés au grand-aumônier, M. le prince Louis de Rohan, aujourd'hui cardinal de Guémené, et un de nos confrères. Nous attendons la réponse du roi par l'organe de ce prélat, et nous l'insérerons dans nos registres.

On s'épuise en conjectures sur le succes-

seur que nous donnerons à M. de Voltaire ; mais il est bien plus aisé de dire qui ce ne sera pas, que de savoir qui ce sera.

La nouvelle administration de l'opéra a fait paraître enfin les Bouffons. Ce spectacle a commencé avec quatre sujets, deux hommes et deux femmes ; l'un est le signor Caribaldi, un des bons chanteurs d'Italie dans le genre bouffon ; l'autre, le signor Focchetti qui n'a ni voix ni talent. Les deux femmes ont aussi fort peu de voix ; mais elles chantent à merveille, sur-tout la signora Chiavaci. On a été très-content de leur chant et très-ennuyé de la pièce ; c'était *le finte Gemelle*, ou *les Jumelles supposées* de Piccini. Cet opéra-comique avait été réduit, par la disette d'acteurs, de trois actes à deux, et de sept personnages à quatre. Cette réduction n'a pas paru à beaucoup près suffisante pour le théâtre de Paris. Une langue qu'on n'entend pas, une pièce qui n'intéresserait pas davantage quand on l'entendrait, un long récitatif insipide, deux actes entiers presque sans accompagnement, sans chœur et sans danse ; tout cela ne peut pas remplir le théâtre de l'opéra ni plaire à des Français. Comme ce genre de spectacle n'a d'autre mérite que le chant,

qui est réellement d'une perfection rare, il faut réduire ces intermèdes à un acte, et les entremêler de danses. Alors cet acte précédé de deux autres actes français, et suivi d'un ballet, pourrait former un spectacle varié et amusant : si on ne prend pas ce parti, il faudra renoncer aux Bouffons.

M. Devismes, chargé aujourd'hui de la direction de l'opéra, a eu un démêlé avec Marmontel au sujet des opéras de Quinault. Il a prétendu qu'il ne devait pas payer des opéras raccommodés comme des ouvrages absolument neufs. Marmontel n'a point voulu reconnaître cette différence. Leurs lettres respectives ont été imprimées dans le journal de Paris qui imprime tout, et cela n'empêche pas que Piccini ne travaille actuellement sur *Atys*, sans savoir ce que cet opéra deviendra.

La faillite de Lacombe a fait passer le Mercure entre les mains du libraire Pancoucke, qui en a réuni le privilège à celui du *journal de littérature et de politique*, de manière que les deux ouvrages n'en feront plus qu'un, toujours sous le titre de *Mercure de France*. Il y a réuni en même temps

le *journal Français* que faisaient Palissot et Clément, et qui n'a pu se soutenir plus de deux ans, et le *journal des Dames* de M. Dorat, qui n'a pas même pu aller si loin. Le Mercure, dans sa nouvelle forme, paraîtra désormais tous les dix jours, comme le le journal auquel il succède, et sera composé de cinq feuilles *in*-12, trois de littérature et deux de politique; c'est trente-six feuilles de plus qu'il n'avait auparavant. La partie politique est toujours entre les mains de M. de Fontanelle : je demeure chargé de toute la partie littéraire, des spectacles et de la rédaction générale du Mercure. Mais pour la partie des sciences nous aurons de grands secours qu'auparavant le Mercure n'avait pas lorsque Lacombe le faisait en société avec son frère. M. Daubenton, garde du cabinet du Roi, nous fournira des articles d'histoire naturelle; M.rs Macquer et Buquet des articles de chymie et de médecine; M. l'abbé Baudeau des articles d'économie politique; M.rs l'abbé Remi et Guyot des articles de jurisprudence; M. Imbert qui s'est exercé dans le genre des contes en prose, et qui en a fait quelques-uns d'agréables, s'est engagé à nous en fournir. M. Berquin nous donnera des romances

et des idylles, et pour faire plaisir aux petites-maîtresses de province, M. Dorat nous enverra des poésies fugitives. Indépendamment de cette association, M.rs d'Alembert, Marmontel, le marquis de Condorcet et autres m'ont promis de me donner de temps en temps des morceaux de leur composition; ainsi le Mercure formera désormais une espèce d'Encyclopédie périodique *.

L'abbé Garnier vient de faire paraître les tomes 25 et 26 de l'Histoire de France, contenant le règne de François I.er. C'est la suite de celle qui a été commencée par l'abbé Velli, et continuée par Villaret. L'un était un écrivain froid et précieux, l'autre un rhéteur ampoulé. L'abbé Garnier qui vaut mieux que tous les deux, est un homme d'un fort bon esprit, qui écrit sainement et qui a porté dans ses recherches une critique judicieuse et une ardeur infatigable. Il a fait un dépouillement des manuscrits les plus utiles et des monumens les plus instructifs; mais il

* Tout cela était bon pour des annonces, suivant l'usage; mais suivant l'usage aussi, tout cela se réduisit à fort peu de chose, et la plupart des prétendus coopérateurs ne fournirent guères que leur nom.

est encore bien au-dessous de la dignité et de l'énergie qui doivent caractériser l'éloquence historique, et il n'a rien par-dessus les autres que d'avoir rassemblé de meilleurs matériaux pour la main qui saura les mettre en œuvre, et qui jusqu'ici manque à notre histoire.

M. Bret, auteur de la gazette de France, et coopérateur du journal encyclopédique, qui n'est plus guères lu que sur nos frontières et dans l'Allemagne, vient de publier ses œuvres dramatiques en deux volumes *in*-8°. Il est resté de lui au théâtre deux petites comédies infiniment médiocres, l'*Ecole amoureuse* et la *Double extravagance*; tout le reste ou n'a pas été joué, ou est tombé. C'est un très-honnête homme qui a eu le malheur de s'obstiner à écrire sans talent pendant quarante ans.

LETTRE LXXXIX.

On a donné au théâtre italien le *Jugement de Midas*, opéra-comique dont les paroles sont d'un Anglais nommé M. d'Hèle, et la musique de Grétri. Cette pièce a eu un grand succès; elle avait déja été essayée sur le théâtre de M.me de Montesson. Les paroles en sont agréables et d'une facilité étonnante dans un étranger *. Il y a de la gaieté et de l'esprit; c'est, pour le fond, le trait connu de l'ancienne mythologie, dont on a fait une allégorie satyrique contre la musique française. Midas est un bailli de village, grand musicien dans le vieux genre, et qui a formé deux élèves dignes de lui, Pan et Marsias. Apollon, sous la figure d'un berger, se fait aimer des maîtresses de ces deux paysans, et l'on convient de donner la palme à celui qui chantera le mieux. Le bailli est choisi pour juge, et il ne manque pas d'applaudir dans ses deux élèves le plain-chant monotone de nos opéras, et tous les refreins de nos vaudevilles popu-

* On a su depuis que deux autres personnes fournissaient les vers des pièces de d'Hèle.

laires. Au contraire, il siffle le chant d'Apollon, et à l'instant il lui vient des oreilles d'âne. La musique de cet ouvrage est, dit-on, plus savante que tout ce que Grétri a fait jusqu'ici; mais en s'appliquant davantage à l'harmonie, il semble avoir un peu négligé la partie dans laquelle il est supérieur, la mélodie. Le chant d'Apollon n'est pas ce qu'il devrait être, sur-tout dans le dernier acte. Cependant la pièce a beaucoup réussi, et doit consoler Grétri, autant qu'il est possible, des chagrins et des contradictions qu'il éprouve depuis quelque temps. On n'est pas toujours heureux, et nul compositeur ne l'a été d'abord plus que Grétri. Toutes ses pièces ont réussi au théâtre Italien, et il n'avait point éprouvé de dégoût jusqu'au moment où il a voulu faire un grand opèra. *Céphale* est tombé précisément dans le temps même où Gluck s'emparait du théâtre lyrique. Les succès de l'auteur d'*Orphée* ont paru éclipser Grétri chez un peuple qui n'a jamais eu qu'une idole à la fois. Piccini est venu encore lui susciter une rivalité plus dangereuse et plus sensible, en réussissant dans un genre plus rapproché de celui de Grétri. Celui-ci a voulu prendre sa revanche dans

un opéra d'*Andromaque* qu'il a mis en musique, mais qui aux répétitions n'a pas paru en état d'être joué. Peut-être le talent de Grétri ne s'élève-t-il pas jusqu'à ce genre; au surplus, il doit être content de la place qu'il a dans le sien, et *Lucile*, *Sylvain*, *Zémire et Azor*, *le Tableau parlant*, *etc.* sont des chef-d'œuvres qui vivront. Mais le succès de *Midas* ne le dédommagera pas de 30,000 livres qu'il perd dans la banqueroute de Lacombe son beau-frère, et qui étaient le fruit et la récompense d'un long travail.

L'académie des inscriptions a nommé à la place vacante par la mort de l'abbé Foucher, M. l'abbé Guénée, et a donné les secondes voix à M. Vauvilliers*, professeur de langue grecque au collège royal. Cette élection est remarquable, en ce que la recommandation de Monsieur, frère du roi, a échoué dans une académie dépendante du ministère, et qui n'a pas, comme l'académie française, la liberté absolue de ses suffrages, puisque les sujets présentés doivent toujours être agréés

---

* Celui-là même qui dans ces derniers temps a été deux ou trois fois proscrit, sans avoir fait autre chose que d'être honnête homme et religieux.

par le ministre. Monsieur s'intéressait vivement pour l'avocat Moreau, et l'avait recommandé par une lettre expresse, non-seulement à cette élection, mais à la précédente. Moreau est celui qui avait fait autrefois *l'Observateur Hollandais* : c'est un homme d'esprit; mais qui s'en est servi beaucoup plus pour sa fortune que pour sa réputation, et qui avec quelque crédit à la cour, n'a jamais eu de considération dans le monde, et encore moins parmi les gens de lettres, sur-tout depuis qu'il parut s'être attaché au chancelier de Maupeou. C'est dans ce temps-là qu'on lui donna le sobriquet de *Moreau préambule* *, qui lui est resté. Une anecdote très-singulière, c'est que deux jours avant l'élection, on imprima dans le journal de Paris l'extrait d'un éloge du duc d'Orléans, régent de France, dans lequel on rapportait que Monsieur, frère de Louis XIV, en recommandant à l'académie française l'abbé Têtu, avait dit un moment après : *Est-ce qu'ils le recevront?* Cet à-propos a été saisi par tout le public, d'une manière qui annonçait ce qui devait se passer le lendemain à l'académie des inscriptions.

* Parce qu'il composait les préambules des édits du roi.

J'ai cru devoir transcrire d'une lettre écrite de Lisbonne par un homme considérable de notre pays, les détails suivans qui m'ont paru très-curieux.

M. de** chargé de visiter les manufactures établies par M. de Pombal, et d'examiner leur utilité, assemble les membres qui les composent, et les harangue ainsi : *Quand Dieu créa les hommes, il distribua à chaque nation ce qui lui convenait pour se tirer d'affaires en ce monde ; aux Français il donna l'industrie, aux Germains la quincaillerie, aux Anglais la marine, aux Hollandais le fromage, et aux Espagnols, ainsi qu'à nous, l'or et l'argent pour acheter l'industrie des uns, la quincaillerie des autres, la marine de ceux-ci, le fromage de ceux-là ; d'où je conclus que les manufactures sont très-inutiles dans ce pays, et que ce serait visiblement résister au Ciel que d'en établir.*

Voici une romance du jeune M. de Murville, celui qui eut le prix de l'académie française, il y a deux ans.

Un soir d'été dans le vallon,
J'apperçus le berger Sylvandre ;
Il répétait une chanson,

Et je pris plaisir à l'entendre.
Il chantait : amusez-vous, mais,
Pour être heureux n'aimez jamais.

Profitant de cette leçon,
Et piqué des rigueurs d'Ismène,
Moi, je me mis à l'unisson,
Et ma voix répéta sans peine :
Folâtrez, amusez-vous ; mais,
Pour être heureux n'aimez jamais.

En chantant, je vis près de nous
S'asseoir la coquette Thémire ;
Elle eut beau faire les yeux doux,
Et s'armer d'un plus doux sourire.
J'osai lui prendre un baiser, mais
En lui disant, n'aimons jamais.

Le lendemain sous un ormeau,
Je te vis, jeune Sylvanire,
Je jouais de mon chalumeau,
Et soudain je me mis à dire :
Je voulais braver l'amour, mais
Je te vois, j'aime pour jamais.

Voici des vers qui ont couru, sur la mort de M. de Voltaire.

NON, non, il ne meurt pas, quoiqu'il quitte la terre.
(Le secret en est révélé.)
Une seconde fois de l'Olympe exilé,
Apollon parmi nous était nommé Voltaire,
Et le maître des dieux enfin l'a rappelé.

J'apprends dans ce moment la mort du célèbre Rousseau. Il est mort presque subitement à Ermenonville, chez M. de Girardin qui lui avait fait bâtir dans son parc une petite maison rustique, avec cette inscription : *Maison de Jean-Jacques*. Il était né en 1708, et par conséquent était âgé de 70 ans. Il a survécu de bien peu à Voltaire. Il y a quelque temps que le bruit s'est répandu que les mémoires de sa vie, composés par lui-même, couraient imprimés dans Paris, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il n'a pas encore été possible d'approfondir si ce bruit est fondé ou non ; je n'ai rencontré personne qui pût dire, je les ai vus. Il est bien sûr que ces mémoires existent manuscrits, puisque nombre de gens en ont entendu la lecture ; mais l'impression est encore une chose problématique. Au surplus, ils ne tarderont pas à être publiés, si le gouvernement n'a pas pris des précautions secrettes pour s'en emparer, comme on a fait pour l'histoire de France qu'avait écrite feu M. Duclos. Le sculpteur Houdon est parti tout de suite pour aller modeler Rousseau à Ermenonville, ce qui fait croire que la mort ne l'a pas défiguré.

LETTRE LXIC.

La première représentation des *Barmécides* a été tumultueuse ; la mauvaise volonté des ennemis de l'auteur profita de quelques longueurs du quatrième acte pour troubler l'effet de la pièce, et cependant ne put le détruire ; le cinquième acte sur-tout a été très-applaudi. Les représentations ont été continuées malgré l'excessive chaleur, et applaudies de plus en plus : on en est à la sixième. Je m'occupe sans cesse à corriger l'ouvrage, et dès qu'il seraimprimé, je m'empresserai d'en faire hommage à V. A. I., en priant M. le prince Baratinski de vouloir bien le lui faire parvenir.

L'opéra bouffon des *deux Comtesses* a eu beaucoup plus de succès que celui des *Fausses Jumelles*, non que le fond soit beaucoup meilleur ; il paraît que ces sortes de pièces sont toutes jetées dans le même moule. Il y a toujours un personnage ridicule dont les folies prêtent à la musique bouffonne ; mais cette gaîté même, quelle qu'elle soit, manquait aux *Fausses Jumelles*, et se trouve

du moins dans quelques scènes des *deux Comtesses*. D'ailleurs la musique en a paru charmante, et c'est un des chef-d'œuvres de Paësiello. Le signor Caribaldi a été applaudi avec enthousiasme dans le rôle du *Chevalier de la Plume;* et en effet son jeu et la perfection de son chant méritaient les témoignages flatteurs que le public lui a prodigués. Cette manière de chanter, à la fois facile et brillante, n'était guères connue sur le théâtre de l'opéra français. La signora Chiavaci a été très-accueillie dans le rôle de la comtesse des *Belles-Couleurs;* la Rosina, autre actrice buffe, a paru aussi avoir du talent; mais le reste des bouffons est de la plus grande médiocrité, et on n'a pas mis assez de soin à former ce spectacle, de manière à le montrer d'abord sous le jour le plus avantageux. Sans Caribaldi, les bouffons n'auraient pas été soufferts.

Le chevalier Gluck nous prépare pour l'hiver prochain un opéra d'*Iphigénie en Tauride* qui n'est pas celui de Duché, et dans lequel on fait usage, dit-on, de la scène grecque qui représente Oreste tourmenté par les furies pendant son sommeil. Piccini de son côté travaille sur *Atys*, et

nous verrons encore une fois ces deux champions aux prises. Leur rivalité réchauffera encore les querelles de musique qui sont bien loin d'être amorties, et qui ont allumé des divisions et des haines qu'il semble que rien ne doive jamais éteindre. C'est une chose bien remarquable, que dans une nation qui a paru jusqu'ici sentir la musique moins vivement que toute autre, cet art ait été cependant une source de discorde si furieuse, et pour ainsi dire une affaire d'état, depuis J. J. Rousseau et le *Petit Prophète,* jusqu'aux enthousiastes de Gluck et de Piccini.

Malgré le peu de goût que l'on a aujourd'hui pour les sermons, on a pourtant distingué ceux de l'abbé Poulle que l'on vient d'imprimer. Cet abbé qui n'a pas fait plus de dix ou douze sermons, a été dès son début le plus célèbre prédicateur de ce siècle depuis Massillon; et ce qui lui est particulier, il n'a jamais écrit aucun de ses sermons jusqu'aujourd'hui, et les a toujours composés de mémoire sans les oublier jamais : ce fait est très-extraordinaire. Ses succès furent d'abord si grands qu'il obtint une abbaye fort riche du ministre des bénéfices : dès-lors il suivit le

penchant naturel qu'il avait à la paresse, et qui était égal à sa facilité pour composer. Il ne prêcha plus que très-rarement et dans des assemblées de cérémonie; aussi disait-on de lui *que la poule ne chantait plus depuis qu'on l'avait engraissée*. Moins avide de renommée qu'amoureux du repos, il n'a jamais voulu livrer ses ouvrages à l'impression. Enfin, aujourd'hui que la vieillesse ne lui permet plus de prêcher, les instances de ses amis qui craignaient que ses sermons ne fussent perdus avec lui, l'ont déterminé à les dicter à son neveu qui vient de les publier; ils forment deux petits volumes. Plusieurs ne sont pas au-dessous de la réputation de l'auteur, et peuvent passer pour de très-beaux discours; telle est entr'autres l'exhortation sur *l'aumône*, et une autre faite en faveur des *Enfans-trouvés*. Il y a peu de ses sermons où l'on ne trouve des beautés; mais plusieurs aussi sont faibles et peu approfondis. En général, il me paraît avoir réussi sur-tout par la rapidité et le mouvement de son style, par une foule d'idées ingénieuses et d'heureuses applications de l'Ecriture, par une élocution vive et pittoresque, enfin par quelques morceaux d'une éloquence entraînante. Mais dans les

formes de son style, on remarque souvent de l'affectation et le retour des mêmes figures. Il procède trop volontiers par l'énumération et l'analyse, et sa diction n'est pas toujours pure, ni son goût toujours sain. Neuville et lui me paraissent les premiers dans le second rang des sermonaires : Bourdaloue et Massillon restent seuls au premier.

M.me la marquise de Boufflers a fait le quatrain suivant sur la mort de son ancien ami Voltaire. On y trouve la tournure piquante et originale de l'esprit de cette dame.

Celui que dans Athène eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
Nos Césars * d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

En voici quatre autres de la même main, et sur le même sujet, mais qui sont bien moins ingénieux, et qui roulent sur l'op-

* Allusion à l'empereur Joseph II, qui passant près de Ferney où il était attendu, ne s'y arrêta pas.

position trop usée des mots d'*autel* et de *tombeau*.

Oui, vous avez raison, monsieur de Saint-Sulpice;
Et pourquoi l'enterrer? N'est-il pas immortel?
Sans doute à ce grand homme on peut avec justice
Refuser un tombeau, mais non pas un autel.

Voici quelques poésies courantes qui m'ont paru agréables.

*A M.me ***, qui se plaignait de vieillir.*

QUAND on plaît, on est toujours belle,
Et la vieillesse est un printems.
Ne craignez rien; l'amour a dit au tems
Que vous étiez une immortelle.
S'il arrive qu'un jour les dieux
Veuillent nous enlever Thémire,
Thémire introduite chez eux,
Ne fera que changer d'empire.

LE VIN DE BOURGOGNE.

Vers à ma Bouteille.

O MÈRE des bons mots, des ris et des amours,
Toi qui par les plaisirs sais embellir nos jours,
Fais couler dans mon sang cette aimable folie,
Qui met au rang des dieux le mortel qui s'oublie.
D'un docteur empesé tu peux faire un Piron,

Un Ovide d'Arnaud, d'un Anglais un bouffon.
Le pauvre, sous le poids d'une affreuse indigence,
Brave, le verre en main, l'orgueil de l'opulence.
Un poltron, quand tu veux, des Bourbons suit les pas;
La valeur le conduit, il s'élance au trépas.
Un écrivain buveur, dans sa bachique emphase,
Monté sur son tonneau, croit l'être sur Pégase.
Horace en savourant tes suaves odeurs,
Aurait de son Falerne abjuré les saveurs.
Oui, du frêle vieillard tu parfumes l'haleine,
Tu soutiens de son corps la démarche incertaine;
Dans son sang rajeuni ton nectar velouté
Ramène doucement la joie et la santé.
Des graves médecins l'homicide science
Maudit plus d'une fois ta bénigne influence.
Le galant Richelieu, consumé de langueur,
Dans tes sucs bienfaisans retrouve sa vigueur,
Et peut encore unir, digne de sa couronne,
Les myrtes de Cypris aux lauriers de Bellone.
Lattaignant, quand il boit, devient un Adonis;
Le plaisir qu'il rappelle anime ses esprits;
Et nourri de ton lait, souvent le vieux Voltaire
Sut encor nous toucher, nous instruire et nous plaire.
Dans mes reins déchirés un dépôt douloureux
N'est pas le fruit tardif de ton suc dangereux.
La triste et lente goutte, *à la marche inégale*,
La fille des plaisirs, aux financiers fatale,
N'a jamais circulé dans mes membres oisifs;
Tu rends mon corps agile et mes bras plus actifs.
Crésus voit s'arrondir sa large corpulence;
Il digère à loisir les trésors de la France;

Mais si de ses festins le soutien et l'honneur,
Tu ne viens y verser la joie et le bonheur,
D'un fermier Bourguignon la table un peu rustique
Flatterait plus mon goût que son luxe Persique;
Et sous l'humble chaumière, un champêtre repas,
Si tu viens l'égayer, a pour moi plus d'appas.

---

* Il y a dans cette pièce beaucoup de vers bien tournés; il y en a beaucoup trop de faibles, et le défaut général est la forme trop fréquente des distiques.

LETTRE LXCI.

La tragédie des *Barmécides* a été retirée après onze représentations dans la saison la plus défavorable du théâtre; elle est imprimée depuis quelques jours avec des changemens considérables, et j'ai prié M. le prince Baratinski de vouloir bien faire parvenir à V. A. I. l'exemplaire dont je lui dois l'hommage. La pièce est dédiée à M. le comte de Schowalow, à qui je suis redevable des bontés dont V. A. I. m'a comblé jusqu'à ce jour.

Pendant qu'on jouait les *Barmécides* sur le théâtre français, on donnait aux boulevards une pantomime-farce qui avait pour titre *la Complainte des Barmécides*, espèce de parodie burlesque de cette tragédie. On finissait par l'enterrement du prince Aménor, le fils du calife, qui est tué dans la pièce. On creusait une fosse et on y jetait *une harpe*, ce qui faisait beaucoup rire la populace, et même des gens qui n'étaient pas peuple; car les petites animosités littéraires se glissent

quelquefois en bonne compagnie. Ces platitudes ne m'ont paru que ce qu'elles étaient; mais quoique je ne m'en sois pas plaint, les honnêtes gens en ont été si révoltés que la police les a défendues.

M. Rétif de la Bretonne, auteur et prote ou correcteur d'imprimerie, qui a fait trente ou quarante volumes de mauvais romans, et entr'autres le *Paysan Perverti*, le seul où il y eût du moins quelques lueurs d'imagination au milieu de cent mille extravagances, le volumineux M. Rétif, qui croit que pour faire un livre, il suffit d'accumuler pages sur pages, comme on entasse caractères sur caractères dans une planche d'imprimerie, vient de donner un nouveau roman en quatre volumes, intitulé *le Nouvel Abailard, ou lettres de deux amans qui ne se sont jamais vus*. Ce *Nouvel Abailard* rappelle d'abord la nouvelle Héloïse de Rousseau; mais c'est la seule ressemblance qu'il ait avec elle. L'idée première de cet ouvrage est le projet d'inspirer une inclination réciproque à deux jeunes gens destinés l'un pour l'autre dès l'enfance par leurs parens qui ne leur permettent pas de se voir, mais qui les engagent à s'écrire avec liberté, et excitent en eux

par degrés l'intérêt le plus vif, jusqu'au moment qu'ils ont marqué pour leur union. Cette idée bien exécutée pouvait être heureuse entre les mains d'un homme d'esprit et de talent; mais M. Rétif qui a le grand défaut de croire que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a appris, mérite d'être imprimé, ne nous a donné que ce qu'on appelle un pot-pourri, un amas indigeste d'histoires amoureuses et morales, dont le fond est aussi commun que les détails en sont négligés, de contes bleus qui n'ont point de fin et qui n'ont point de sens, de dissertations physiques et métaphysiques qui n'apprennent rien. C'est ainsi que l'on parvient sans peine à faire quatre gros volumes qui coûtent d'autant plus à lire qu'ils ont coûté moins à faire.

Parmi les livres qui peuvent servir, il faut compter les Tablettes chronologiques de Lenglet-Dufrénoi que l'on vient de réimprimer; une histoire de la maison d'Autriche, par M. le comte de Gercour, en six volumes *in*-12, qui est assez bien faite, quoique faiblement écrite; des anecdotes sur l'empire romain, *in*-8.o; suite d'une collection d'anecdotes de tous les peuples, entreprise il y a quelques années;

un abrégé d'histoire naturelle en un volume; livre élémentaire fait pour les jeunes gens; un Voyage pittoresque de Paris, ouvrage utile aux étrangers, et même aux nationaux qui le plus souvent ne connaissent pas à beaucoup près toutes les richesses de leur capitale. Les amateurs de la poésie française peuvent joindre à ces nouveautés les *Annales Poétiques*, recueil qui doit avoir soixante volumes, et dont il n'en paraît encore que quatre, et qui contiendra des extraits de nos plus anciens poëtes, avec une notice de leur vie et de leurs ouvrages. Nous avions déja un petit recueil de ce genre en six volumes, fait par Fontenelle; mais ce n'étoit qu'une légère esquisse en comparaison de la collection qu'on entreprend aujourd'hui.

L'académie ne donnera point cette année de prix de poésie. Le sujet était la traduction du commencement du seizième livre de l'Iliade. Elle n'a été contente d'aucun des ouvrages qu'on lui a présentés, quoiqu'il y eut 60 pièces de concours, et que quelques-unes annonçassent du talent. C'est qu'en effet ce travail est au-dessus des jeunes gens, et demande à la fois le talent le plus exercé

et le goût le plus sûr, avec une grande connaissance des deux langues ; aussi l'académie ne proposera-t-elle plus de traduction d'Homère.

Une anecdote très-remarquable et dont j'ai la certitude, c'est que M. de Voltaire avait envoyé au concours une pièce sous le nom du marquis de Villette. Cette pièce s'est trouvée la cinquième du concours, et a été jugée très-faible, quoique facile. On n'en sera pas étonné si on fait réflexion que le talent de la haute poésie demande une force qui n'est pas celle de quatre-vingt-quatre ans. Mais quelle étrange avidité de gloire, de venir à cet âge disputer le prix de l'académie aux jeunes poëtes ! Ce trait, peut-être unique, peint bien le caractère de cet homme en qui tout a été un excès, et sur-tout l'amour de la gloire. Dépositaire de ce secret que m'avait confié le marquis de Villette, et qui aujourd'hui n'en est plus un, j'observais avec curiosité, je l'avoue, l'effet que produirait la pièce de Voltaire sur des juges qui n'en connaîtraient pas l'auteur : elle ne fit aucune sensation. A peine y vit-on un beau vers, et on eut peine à aller jusqu'à la fin. Elle n'aurait pas même obtenu une

mention, si je n'avais, en opinant, ramené mes confrères à mon avis, et si je ne leur eusse représenté qu'elle était écrite du moins assez purement, mérite que l'académie doit toujours encourager. Mais je me disais à moi-même : si vous saviez quel homme vous jugez en ce moment ! si vous saviez que vous balancez à relire un ouvrage qui est de l'auteur de *Zaïre* et de la *Henriade !* Voilà ce que je pensais intérieurement, et je plaignais le sort de l'humanité qui méconnaît sa faiblesse, et le sort du génie qui vieillit.

Voici une épigramme assez gaie contre Mercier. Son libraire Ruault a fait afficher tous ses drames à deux sous et demi la pièce ; ce qui a fourni à un plaisant les vers que voici :

UN jour Ruault fit mettre en la gazette,
Que pour dix sous il vendrait au public
Le Brouetteur, *le Juge*, *Childeric*,
Jean Hennuyer : un homme les achète.
En s'en allant, de son marché tout fier,
Il se disait : ma foi, ce n'est pas cher.
Mais en chemin ouvrant un exemplaire,
Il parcourut un peu Jean Hennuyer ;
Puis brusquement empochant son Mercier,
Il s'écria, le fripon de libraire !

LETTRE XCII.

Comme il y a beaucoup de livres, et que cependant on lit peu, la plupart des auteurs et imprimeurs d'aujourd'hui qui voudraient à la fois exciter la curiosité du lecteur, et ne point gêner sa paresse, ne font plus guères que réduire un grand nombre de livres en un seul, et donner une nouvelle forme à ce qu'on avait fait. Voilà ce qui fait qu'aujourd'hui presque toutes les entreprises de librairie sont des dictionnaires, des recueils, des compilations. Il est vrai que ces sortes d'ouvrages dispensent de recourir aux sources et de consulter les originaux; mais comme peu de gens en auraient le courage ou le loisir, les abrégés et les recueils ne laissent pas d'être d'une utilité réelle pour le grand nombre des lecteurs. On en annonce deux aujourd'hui dont l'objet est intéressant, et qui, s'ils sont bien exécutés, ne peuvent manquer de réussir. L'un est l'*Histoire universelle de tous les Théâtres du monde*, depuis les Grecs jusqu'à nos jours, c'est-à-dire l'histoire du premier

des arts de l'imagination, de l'art le plus généralement cultivé chez les peuples policés. L'autre est un *Essai sur l'Histoire générale des tribunaux des peuples tant anciens que modernes*, ou un dictionnaire historique et judiciaire, par M. Desessarts, auteur d'un ouvrage périodique où l'on rend compte de toutes les causes célèbres. A l'égard de l'histoire des théâtres, celui qui l'entreprend avec l'aide de quelques gens de lettres, est un jeune homme qui a de la littérature et de l'esprit, et qui a travaillé quelque temps au journal des spectacles, aujourd'hui réuni au Mercure.

Depuis quelque temps, les meilleurs livres d'histoire nous viennent des Anglais. On peut mettre dans ce nombre l'*Histoire d'Amérique*, par Robertson, celui à qui nous devons déja l'histoire d'Ecosse et l'histoire de Charles-Quint. Celle d'Amérique qui paraît en quatre volumes *in*-12, ne contient encore que la moitié de l'ouvrage entrepris par l'auteur; il s'arrête après la conquête du Mexique et du Pérou par les Espagnols. La seconde partie de son ouvrage, la plus curieuse, parce qu'elle doit être la plus neuve, sera sans doute celle où il traitera

des possessions anglaises dans le nouveau-monde, de leur administration, de leur commerce, enfin de leur état sous la domination Britannique, et des causes qui ont opéré la révolution actuelle. Mais il attend, pour achever cette partie de son histoire, que l'Amérique ait pris une situation stable, et l'on sent que les derniers événemens dont il aura à rendre compte, ne seront pas les moins intéressans de son ouvrage.

Robertson est un historien sage, élégant, impartial; son style a la gravité du genre; sa narration est claire et précise, et sa critique est judicieuse. On lui souhaiterait plus d'énergie dans les idées, plus d'imagination dans les peintures. En général sa diction n'est pas toujours à la hauteur des objets qu'il traite. Il est philosophe, et c'est beaucoup; mais Tacite était peintre, et nul moderne ne nous a encore rendu Tacite.

Robertson commence par jeter un coup-d'œil sur le commerce et la navigation des anciens; il rend compte ensuite des premières tentatives des modernes, et enfin de l'expédition de Colomb. Ensuite avant de passer aux conquêtes de Cortez et de Pizarre, il consacre un livre entier à l'examen de l'état

physique et moral des peuples d'Amérique, au moment où les conquérans Espagnols y abordèrent. Cette partie de son ouvrage et celle qui le termine, et où il donne une idée de l'administration et du commerce des colonies Espagnoles, sont sans comparaison les meilleurs morceaux et les mieux traités. Dans tout le reste, il ne fait guères que suivre les historiens de l'Espagne, Solis, Herréra et les autres, et son récit manque de cette éloquence qu'exigeait la grandeur du sujet.

M.rs Suard et l'abbé Morellet ont composé par moitié la traduction de cet ouvrage, qui n'est pas aussi correcte, aussi soignée que celle de Charles-Quint, et qui paraît avoir été faite plus vîte; mais au total, c'est un bon livre.

La traduction de Shakespear entreprise à la fois par trois personnes, M.rs de Catuelan, Fontaine et Letourneur, n'est plus dirigée que par ce dernier. Les deux autres se sont retirés, et le nom de Letourneur est seul à la tête des tomes 3 et 4 qui viennent de paraître. Ils contiennent quatre pièces, *Coriolan*, *Roméo et Juliette*, *Cimbéline* et *Macbet*. Ces pièces étaient déjà fort connues

en France. Ducis a mis le *Roméo* sur notre théâtre, en y joignant l'épisode du comte Ugolin, tiré du Dante; et si on en excepte quelques traits de force empruntés de ce dernier, c'est une très-mauvaise tragédie, et pour le fond et pour le style. Le même auteur doit nous donner incessamment *Macbet*. A l'égard de Coriolan, on sait que c'est le sujet qui peut-être a été traité le plus souvent; il n'y en a pas de plus séduisant, ni de plus ingrat. On a fait vingt *Coriolans*, et il n'y en a pas un bon; c'est qu'en effet ce sujet, tel qu'on l'a vu jusqu'aujourd'hui, ne donne qu'un beau caractère et une belle scène, et ce n'est pas assez pour faire une bonne tragédie.

M. Lebrun vient de faire quatre vers sur la mort de Voltaire, les meilleurs qu'on ait faits sur ce sujet: le dernier me paraît sublime.

O Parnasse! frémis de douleur et d'effroi.
Pleurez, Muses, brisez vos lyres immortelles.
Toi dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort; pleure et repose-toi.

Voici une fort jolie chanson sur l'air du vaudeville de *la Rosière*; car parmi les nouveautés françaises, il faut toujours compter les chansons. Celle-ci s'adresse à une des plus aimables actrices du théâtre italien.

Qui parle d'un souris malin,
De petits pieds, de taille fine,
D'un air doux, quoiqu'un peu mutin,
Celui-là parle d'Adeline.
En scène, en ville, ah ! qu'elle est bien !
Il faut l'aimer, ou n'aimer rien.

Qui vient auprès de ses appas,
Doit en regardant Adeline,
Deviner ceux qu'il ne voit pas,
Et desirer ceux qu'il devine.
Chacun s'écrie : ah ! qu'elle est bien !
Il faut l'aimer, ou n'aimer rien.

J'ignore encor si *tendre ou non*,
Elle sent bien ce qu'elle inspire ;
Je lui connais un œil fripon ;
Quant au cœur, je ne sais qu'en dire.
Mais tendre ou non, je sais fort bien
Qu'il faut l'aimer, ou n'aimer rien.

C'est un grand bien que de la voir
Sentir l'amour, même le feindre.
Heureux l'amant qui peut avoir
A s'en louer, même à s'en plaindre !
Qu'elle vous traite ou mal ou bien,
Il faut l'aimer, ou n'aimer rien.

Lui plaire est un si beau destin,
Qu'on se tiendrait heureux près d'elle
De la trouver tendre un matin,
Dût-elle au soir être infidèle.
Qu'il m'en arrive ou mal ou bien,
Je veux l'aimer, ou n'aimer rien.

LETTRE XCIII.

La séance publique de la Saint-Louis a marqué sur-tout par les honneurs rendus à la mémoire de Voltaire. Son buste fait par Houdon était exposé aux yeux de l'assemblée, et le maréchal de Duras, directeur de l'académie, après avoir dit qu'elle ne donnerait point de prix de poésie cette année, annonça que le sujet de ce prix pour l'année prochaine, serait un ouvrage de deux cents vers à la louange de M. de Voltaire. Le public répondit par les acclamations les plus vives et les plus multipliées, sur-tout lorsqu'on ajouta qu'un ami de M. de Voltaire avait demandé à l'académie la permission d'ajouter six cents livres à la valeur ordinaire du prix qui est de cinq cents francs. Cet ami est M. d'Alembert: c'est lui aussi qui a fait présent à l'académie du buste de M. de Voltaire, comme c'est à lui qu'elle est redevable d'avoir la première acquitté la dette de la nation.

Il est probable que si notre intention avait été devinée, elle n'aurait pas eu d'effet. La délibération avait été prise trois semaines

auparavant dans une séance particulière de l'académie, composée de douze personnes. Toutes s'engagèrent au secret; il fut inviolablement gardé, et le plaisir du public augmenta par la surprise. Si la chose eût transpiré, il était possible qu'on nous défendît de l'effectuer; mais le programme une fois donné au public, c'eût été un trop grand éclat que de le révoquer, et d'obliger l'académie à choisir un autre sujet.

D'Alembert remplit la séance par la lecture de deux éloges, celui du président Rose qui contenait des anecdotes curieuses, et celui de Crébillon qui se trouvait en grande partie l'éloge de Voltaire. Il était tout simple qu'en parlant de la *Sémiramis* de Crébillon, aujourd'hui oubliée, on parlât de celle de Voltaire, l'une de nos pièces les plus théatrales et les plus suivies; qu'à propos de *Catilina*, on fît mention de *Rome sauvée*, et que l'on comparât les deux *Electres*. A tous ces rapprochemens, on sent bien que Voltaire ne pouvait pas perdre. D'Alembert a rendu justice à sa supériorité; mais il n'a pas dit assez combien elle fut long-temps contestée. Il s'est cru obligé, dans l'Eloge de Crébillon, de dissimuler ses torts, et les fureurs de la cabale qui

choisit la vieillesse de l'auteur d'*Atrée* pour l'opposer à la maturité de l'auteur de *Mérope*. D'ailleurs les convenances et les mesures académiques ne lui ont pas permis de tout dire, et sans vouloir le suppléer entièrement, on peut expliquer avec plus de liberté plusieurs faits intéressans dans l'histoire des lettres et dans celle de l'esprit humain.

Après le succès complet de *Mérope* en 1743, après la réception de Voltaire à l'académie où il entra comme en triomphe, après les grâces de la cour répandues sur lui; enfin après ce moment de justice et de gloire qui suivit trente ans de persécution, l'envie et la haine qui avaient été forcées de céder au moins quelque temps, se ranimèrent avec plus de force, et reprirent bientôt tous leurs avantages. C'était M.me de Pompadour qui avait procuré à l'auteur de *Mérope* les faveurs qu'il reçut de la cour. Cette favorite avait mis quelque vanité à protéger un grand écrivain, et avait voulu montrer du goût pour les lettres et pour les talens. On s'apperçut de cette prétention, et on eut l'adresse d'en profiter. On lui parla du vieux Crébillon, oublié depuis trente ans, délaissé et pauvre; on l'engagea à lui faire du bien, et l'envie

cachant ses motifs, commença par être bienfaisante pour mieux réussir à nuire. Crébillon eut une pension sur la cassette, et la place de censeur de la police. Jusques-là tout était bien; mais bientôt il ne fut plus question que d'un *Catilina* auquel il travaillait depuis très-long-temps, et qui devait, disait-on, surpasser tout ce qu'avait fait Voltaire. On se récriait sur l'injustice qu'on avait eue de négliger si long-temps *le plus grand tragique du siècle*. C'était ainsi qu'on l'appelait dans tous les journaux, dans toutes les brochures nouvelles, et un homme qui se serait avisé de mettre Voltaire en comparaison avec Crébillon, eût été regardé comme un téméraire. La prévention était si générale et si forte, que d'Alembert lui-même, dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie, contre son opinion et sa conscience, mit Voltaire et Crébillon sur la même ligne. Ce dernier que la simplicité un peu rustique de ses mœurs éloignait de l'intrigue et de la cabale, et qui passait sa vie au cabaret, tandis que Voltaire occupait la scène française, ne s'en croyait pas moins très-supérieur à lui. Il prétendait que toutes les tragédies de Voltaire n'étaient que *Rhadamiste refait*, et il montrait à cet

égard un amour-propre fort naïf qui tenait à son peu de connaissances et de goût. Quoiqu'il ne parût pas envieux, il ne se piquait pas non plus d'être fort délicat. Il refusa d'approuver la tragédie de *Mahomet* qu'approuva d'Alembert, et qui sans ce dernier ne serait pas au théâtre. Quelque répugnance que Crébillon eût pour le travail dont il avait perdu l'habitude, les instances qu'on lui faisait l'engagèrent à finir son *Catilina*. Il fut représenté la même année que la *Sémiramis* de Voltaire, et il y eut autant de différence entre leurs succès qu'il y en avait entre leur mérite ; mais la différence fut en raison inverse. *Catilina*, ouvrage extravagant et barbare, fut applaudi avec transport pendant vingt représentations. *Sémiramis*, pleine de beautés supérieures et vraiment tragiques, fut sifflée à la première représentation, et ensuite abandonnée et vilipendée. Le succès de *Catilina* était une chose tellement arrangée d'avance, que quoiqu'il eût des endroits où il était impossible de ne pas rire, on battait des mains en riant. Voltaire indigné de tant d'injustices, chercha à se venger en homme qni sent sa force Il entreprit de refaire presque toutes les tragédies de l'auteur qu'on lui opposait, et donna tout de suite

Oreste et *Rome sauvée*. *Oreste* fut encore plus mal reçu que *Sémiramis*. *Rome sauvée* fut mieux accueillie, parce que l'auteur qui était absent, avait paru céder à l'envie en abandonnant son pays, qui ne l'a revu que près de trente ans après. Le temps a fait justice, comme il la fait toujours. Le *Catilina* et la *Sémiramis* de Crébillon sont dans l'éternel oubli : la *Sémiramis* de Voltaire est en possesion du théâtre; son *Oreste* y est applaudi, et sa *Rome sauvée* est sue par cœur de tous les amateurs de la belle poésie. mais il n'en est pas moins vrai que cet enthousiasme factice en faveur de Crébillon, est la vraie cause qui détermina Voltaire à quitter sa patrie. Il le pouvait, puisqu'il était libre et riche; mais ces deux avantages ne sont pas donnés à tout le monde.....

Parmi les livres estimables que nous devons à la littérature Anglaise dans le genre de l'histoire, on peut compter la *Vie de Philippe second* de M. Watson, que l'on vient de traduire en français. Cet ouvrage, en 4 volumes *in*-12, ne vaut pas l'histoire d'Amérique de Robertson; mais les caractères de Philippe second et du duc d'Albe y sont très-fortement tracés. L'auteur s'est servi des crayons de la

haine; mais qui ne haïrait pas le duc d'Albe et Philippe second? La traduction est précédée d'une préface éloquente, où l'on prouve par un résumé des faits, que le fanatisme et la persécution, en écrasant les peuples, ruinent les états et déshonorent et affaiblissent les souverains.

On a retrouvé en dernier lieu une très-jolie romance que l'on attribue à une femme, et qu'on peut mettre à côté de ce que nous avons de meilleur en ce genre.

L'un de ces jours mes moutons s'égarèrent
Sur les côteaux avec ceux de Bastien.
Nos deux troupeaux ensemble se mêlèrent;
Chacun depuis n'a reconnu le sien.

Pour regagner le soir notre chaumière,
Bastien et moi cherchions notre chemin;
Ce fut en vain : las! nous eûmes beau faire;
Aucun des deux ne put trouver le sien.

Peur de tomber, nos bras nous enlaçâmes;
Jusqu'au vallon ce fut notre soutien;
Mais au moment où nous les séparâmes,
Chacun eut peine à détacher le sien.

Un beau bouquet que j'avais fait la veille,
Avait séché sur le cœur de Bastien.
J'allai cueillir rose fraîche et vermeille,
Et je troquai mon bouquet pour le sien.

Dans les bosquets sur deux lits de verdure,
Loin du hameau chacun se trouva bien;
Mais au matin, ne sais quelle aventure
Fit que ne pus reconnaître le mien.

En m'éveillant, il me prit fantaisie
De demander à quoi rêvait Bastien;
A bien aimer, dit-il, toute ma vie:
Mon rêve était le même que le sien.

LETTRE XCIV.

On vient de publier *les Mémoires du maréchal de Berwick*, dont l'authenticité est constatée, et dont le fond est très-instructif. Il y règne d'un bout à l'autre un ton de vérité, de probité et de religion, qui inspire l'estime et la confiance. Il jette un grand jour sur plusieurs événemens considérables auxquels l'auteur eut une grande part, et sur plusieurs campagnes dans lesquelles il commanda, ou seul, ou avec d'autres. On sait qu'il fut tué au siège de Philisbourg en 1734; il était dans la tranchée, et fut emporté d'un coup de canon. C'est à ce propos que le vieux maréchal de Villars dit, lorsqu'on lui rapporta sa mort: *Cet homme-là a toujours été heureux.*

Ce qui rend encore ces mémoires plus précieux, ce sont deux morceaux qu'on y a joints, et qui sont tous deux d'une plume célèbre: l'un est le portrait du maréchal de Berwick par milord Bolingbrok; l'autre est son éloge par le président de Montesquieu. Quoique ces deux morceaux ne soient que des esquisses tracées à la hâte, on y reconnaît toujours la

main des auteurs. On relève dans les notes quelques erreurs historiques de Voltaire sur l'expédition du prince d'Orange en Angleterre; et il est sûr que l'exactitude n'a pas été un des mérites de Voltaire dans l'histoire.

M.lle Sainval l'aînée, après avoir couru pendant trois mois nos provinces méridionales, n'en a reparu qu'avec plus d'éclat sur le théâtre de cette capitale. Ici les acteurs qui ont de la réputation ne sont jamais plus applaudis qu'après une absence : il semble que le talent ait besoin de s'éclipser pour être ensuite mieux apperçu. C'est un des moyens qu'employa Lekain pour faire sentir, quoiqu'un peu tard, tout ce qu'il valait; aussi chaque rentrée était pour lui un triomphe. Ce n'est pas que je veuille comparer le talent de ce grand acteur, également supérieur en tout, et aussi savant dans son art que bien inspiré par la nature, au talent très-inégal et très-imparfait de M.lle Sainval, qui rachète de nombreux défauts par des traits de la plus heureuse sensibilité. Elle ne sait ni parler ni marcher; elle a un organe pleureur, monotone et désagréable, une figure repoussante, une profusion ridicule de gestes et de mouvemens, et des écarts qui ressem-

blent à la folie. Mais au milieu de tous ces défauts, c'est elle qui a aujourd'hui le plus d'expression tragique, et semblable à M.lle Dumesnil, elle a des momens si beaux qu'elle fait oublier toutes ses fautes. Les connaisseurs les lui pardonnent, sur-tout dans la disette où est le théâtre, et la multitude ne les apperçoit pas.

Les curés de Paris viennent (dit-on) de faire une démarche où le zèle ne me paraît pas *selon la science*. Le plus grand nombre a signé une lettre à l'archevêque de Paris, pour l'engager à obtenir de la cour que l'on défendît de faire l'éloge de Voltaire à l'académie française. Sans doute il ne faut pas faire en chaire l'oraison funèbre de Voltaire; mais on peut faire son éloge à l'académie. Au surplus, on a senti l'inconvenance de leur démarche, condamnée même par plusieurs de leurs confrères, et qui n'a point eu de suite.

On remarque que jusqu'ici personne ne s'est présenté pour remplacer Voltaire à l'académie, comme si l'on voulait rendre à sa mémoire cette nouvelle espèce d'hommage. Il n'y a que Lemierre qui ne paraisse pas effrayé de l'idée de succéder à Voltaire : il dit

tout haut qu'*Ajax doit hériter des armes d'Achille ;* mais il oublie ce qu'on lit dans l'Iliade, qu'aucun mortel ne pouvait mouvoir la lance d'Achille.

On est ici dans la plus grande impatience de connaître les mémoires de Rousseau ; mais on craint bien que cette curiosité ne soit trompée, et que le gouvernement n'ait pris les mesures nécessaires pour empêcher la publicité de ce manuscrit, où l'on dit que plusieurs personnes connues sont compromises. Il y dit du mal de beaucoup de gens, et sur-tout de ceux qui lui ont fait du bien ; mais on assure que personne n'y est si maltraité que lui-même. C'est une chose digne de réflexion que l'espèce d'amour-propre qu'a pu mettre un homme de ce caractère à dire la vérité, même aux dépens de sa réputation, et à médire de lui pour être extraordinaire en tout. On répand depuis quelque temps qu'il s'est empoisonné : les maladies douloureuses qui le tourmentaient, l'humeur noire dont il était dévoré, et le genre même de sa mort qui a été aussi prompte qu'imprévue, peuvent donner quelque fondement à ce bruit ; mais rien ne prouve en effet qu'elle n'ait pas été naturelle.

On raconte une belle parole d'un de nos grenadiers du camp que commande le maréchal de Broglie sur les côtes de Normandie. Depuis quelques années les coups de plat de sabre sont au nombre des punitions prescrites par l'ordonnance. On en donnait dernièrement à un soldat qui avait commis quelque faute, et un grenadier, témoin de cette exécution, en paraissait indigné. L'officier qui y présidait, lui adressa la parole, et lui représenta très-doucement que son humeur était mal fondée, qu'il avait tort de croire son camarade dégradé par cette espèce de châtiment, qui dans tous les temps avait été militaire. *Mon officier*, dit le grenadier, *je ne connais de militaire dans le sabre que le tranchant.*

Au reste, cette coutume de donner des coups de plat de sabre a excité beaucoup de réclamations et de murmures, même parmi les officiers. Les plus sages pensent qu'on a pu supprimer la peine de la prison qui avait bien des inconvéniens; mais ils pensent qu'on aurait dû y en substituer une autre que celle qu'on a choisie; et quoique ce soit en effet un préjugé que de regarder les coups de plat de sabre comme déshonorans pour un soldat,

ce n'est pourtant pas un préjugé à mépriser. Il est aussi aisé qu'inutile d'opposer des idées abstraites à un sentiment national, et celui-ci l'est véritablement, puisqu'il tient à l'idée de l'honneur français, principe si précieux qu'il y a tout à perdre à le heurter, et tout à gagner à le maintenir.

Voici encore quatre vers de M.me de Boufflers sur la mort de Voltaire.

Dieu fait bien ce qu'il fait, Lafontaine l'a dit.
Si pourtant comme lui j'avais fait si grand œuvre,
Voltaire eût conservé ses sens et son esprit :
Je me serais gardé de briser mon chef-d'œuvre.

Régulièrement *œuvre* et *chef-d'œuvre* ne riment point, parce qu'un mot ne rime pas avec son composé; mais d'ailleurs ce quatrain est bien tourné.

Je joindrai ici des bouts-rimés adressés à M.me la comtesse de Vogué par un cordonnier, et quand même cette singularité n'y donnerait pas un certain prix, les bouts-rimés paraîtraient encore remplis assez heureusement.

Votre ame, Vogué, se voit toujours sans. . . . . masque,
Et ce n'est qu'à regret qu'on vous dit le . . . . bon soir.
Quand on vient près de vous, on y vient comme un. . Basque,
Et plutôt qu'un marchand ne court à son . . . . comptoir.

C'est en vous admirant qu'on passe la . . . . journée ;
Cette admiration fait nos plus grands . . . . plaisirs.
Ces plaisirs passeront comme fait la . . . . fusée,
En laissant les regrets occuper nos . . . . loisirs.
Car à la fin des eaux *, leur faisant . . . . banqueroute ;
En vain on vous prierait chez nous de vous. . . . . . . asseoir ;
Vous nous laisserez seuls casser ici la . . . . croûte,
Ayant fait emballer la robe et le . . . . peignoir.
Vous oublîrez ma Muse . . . . babillarde,
Et ce qu'elle a pu vous. . . . . offrir.
Cette divinité qu'on peut nommer. . . . . musarde,
N'aura plus d'objets à . . . . choisir.
Alors j'enseignerai le joli . . . . perroquet
A raconter à tous votre belle. . . . . constance,
Ainsi qu'à publier par son joyeux. . . . . caquet,
La naissance d'un fils qui fait votre. . . . . espérance ;
Et nos chants annonçant le sublime. . . . . bonheur,
De nos sources enfin publieront la. . . . . puissance.
Tels sont les vœux que me dicte mon . . . . cœur,
Interprète *fidel* de ma . . . . reconnaissance.

---

* Elle était alors aux eaux.

LETTRE XCV.

Pankoucke vient de commencer la plus grande entreprise de librairie qui se soit faite depuis long-temps ; c'est une édition complette des œuvres de Voltaire, augmentée de ses correspondances. Cette dernière partie ne serait pas la moins curieuse, si elle pouvait être complette ; mais comment se flatter de rassembler toutes les lettres écrites dans le cours d'une si longue vie, par un homme qui en écrivait tant ? Pankoucke en possède du moins une assez grande partie. M. d'Argental lui a remis toutes celles qu'il avait, et ce dépôt grossi par un commerce assidu de plus de quarante années, est sans doute le plus considérable de ce genre. Plusieurs gens de lettres ont donné au même libraire celles qu'ils avaient gardées, et qui est-ce qui ne gardait pas les lettres de Voltaire ? M.rs d'Alembert et Condorcet ont donné les leurs ; je n'ai pas cru devoir refuser les miennes. C'est à l'éditeur à voir ce qu'il peut faire de ce recueil, dont la publication n'est pas sans difficulté

ni sans inconvénient. On imagine aisément que lorsque l'auteur écrivait à ses amis avec liberté, il ne se gênait pas sur plusieurs articles fort délicats. L'amour propre de plusieurs personnes en place et de plusieurs gens de lettres peut se trouver compromis; cependant ce serait ôter beaucoup du prix de ces lettres que de les altérer; et si l'on veut satisfaire la curiosité publique, il faut montrer Voltaire tel qu'il était, et ne se permettre des retranchemens que dans des cas fort graves.

Cette entreprise a sans doute besoin de liberté, et l'on trouvera les moyens de se la procurer. Le plus sûr et le plus commun, c'est l'argent, et comme l'ouvrage doit en rapporter beaucoup, il ne faudra pas épargner sur les avances. Tout le monde voudra acquérir cette édition : aucune des précédentes n'est ni correcte, ni classée, ni complette; toutes fourmillent de fautes grossières, d'omissions importantes, de doubles emplois. Il y a une foule de morceaux détachés, tant en prose qu'en vers, qui n'ont jamais été recueillis, et qui le seront pour la première fois. Surtout rien ne sera plus intéressant que le recueil des lettres qui se grossira successi-

vement. Nul homme n'a mis plus d'esprit, de légèreté et de grâce dans le style épistolaire, et il n'y a guères de billet de Voltaire qui ne soit remarquable, ou par quelques traits heureux, ou par quelques anecdotes piquantes.

Ses héritiers ont remis ses porte-feuilles au libraire Pankoucke; mais il a laissé peu de chose. Ses deux dernières tragédies, *Irène* et *Agathocle*, les *Pélopides* et *le Droit du Seigneur* corrigés, tels sont à-peu-près les manuscrits qu'il a laissés. On ajoute qu'il avait corrigé de sa main trente volumes de sa dernière édition; mais ces corrections sont-elles heureuses? C'était s'y prendre un peu tard, et je ne vois guères que ses ouvrages d'histoire sur lesquels il ait pu revenir avec fruit. On est toujours à temps pour rectifier des faits; mais à quatre-vingt-quatre ans il est trop tard pour corriger son style.

Linguet vient enfin de se fixer à Bruxelles. Il a quitté l'Angleterre, ne pardonnant pas aux Anglais le froid dédain qu'ils lui témoignaient. Mais aussi comment Linguet s'était-il flatté que son égoïsme d'auteur et ses querelles d'avocat intéresseraient les Anglais, occupés de l'Amérique, de leur chambre des

communes, de leur commerce et de leur guerre? D'ailleurs il y était regardé comme un malhonnête homme, au point que tous les honnêtes gens fermaient leurs portes à ceux qui le voyaient. Il est notoire par le récit de tous ceux qui ont été à Londres, qu'il y vivait dans un abandon général. Il a voulu se retirer en Suisse, où l'on n'a pas voulu le recevoir, parce qu'on n'y aime pas les libelles. On ne lui a pas fait un meilleur accueil en Hollande; enfin il s'est retiré à Bruxelles, où l'on supporte tout, et où cependant il n'est supporté qu'à condition qu'il ne mettra point à son journal le titre de Bruxelles, tant on rougit de donner asyle à cet Arétin moderne, beaucoup plus coupable et plus impudent que l'ancien. Aussi écrit-il dans son dernier numéro que son journal s'imprime *dans le puits de la vérité*. La vérité et Linguet! voilà deux noms bien étonnés de se trouver ensemble. Son premier soin en renouvellant son journal, a été, comme de raison, de renouveller ses invectives contre l'académie, contre d'Alembert, contre M.me Geoffrin, et sur-tout contre le nouveau Mercure. Indépendamment de sa haine contre le libraire Pankoucke et

contre le principal rédacteur, il a bien ses raisons pour décrier le Mercure. C'est aujourd'hui le journal le plus répandu dans l'Europe ; on en tire 7000 exemplaires, ce qui est jusqu'ici sans exemple. Ce succès lui fait craindre pour celui de son journal, et je ne sais trop pourquoi ; car après tout, un ouvrage honnête et décent, dédié au roi de France, et imprimé sous les yeux du gouvernement ; composé par l'élite des gens de lettres, ne peut rien avoir de commun avec une boutique de mensonges et de calomnies, ouverte à Bruxelles par Linguet.

On parlait il y a quelque temps de la perte que la France venait de faire par la mort de Voltaire et de Rousseau. *Cela est vrai,* dit très-sérieusement une femme de province, *nous perdons deux grands hommes, mais il nous en reste encore un.* On lui demanda qui c'était, et comme elle hésitait à répondre, quelqu'un lui nomma Buffon, un autre d'Alembert ; on en cita quelques autres : *Ce sont* reprit-elle, *des gens de mérite ; mais le seul grand homme qui nous reste, c'est Linguet.* On se regarda et on rit beaucoup. Cette anecdote me rappelle un couplet que

M. de Voltaire fit il y a quinze ans, lors de la retraite de M.lle Clairon.

Nous venons de perdre Vanloo,
Nous avons vu passer Rameau,
Nous perdons Voltaire et Clairon.
Rien de funeste,
Puisqu'il nous reste
Monsieur Fréron.

LETTRE XCVI.

Les comédiens italiens, après avoir été long-temps sans donner des nouveautés, viennent de jouer enfin un opéra comique en trois actes qui a pour titre *la Chasse*. Les paroles sont de M. Desfontaines, auteur de *l'Aveugle de Palmire* et de quelques autres bagatelles de ce genre. L'auteur de la musique est M. de Saint-George, très-connu dans Paris, où il est à la tête du concert des amateurs, et amateur lui-même très-distingué. Cela n'empêche pas que la pièce, les paroles, la musique et le succès ne soient *de frigidis*.

La reprise de *Castor* qui vient d'avoir lieu à l'opéra, était attendue depuis long-temps. Les partisans de l'ancien opéra français, (car il y en a encore) regardaient cet ouvrage comme leur dernière ressource. C'était en effet jusqu'à l'époque des opéras de Gluck, celui dont l'ensemble offrait le plus beau spectacle. Le poëme est un des meilleurs qu'on ait faits depuis Quinault. Ce n'est pas qu'il y ait rien qui égale les beaux morceaux d'*Atys*,

d'*Armide* et de *Roland;* mais il est écrit avec assez d'élégance, quoiqu'il y ait quelquefois de l'affectation dans le style. La marche d'ailleurs en est théatrale et très-favorable à la variété et à la pompe du spectacle. Il y a des scènes bien dialoguées, et l'action n'est pas sans intérêt. A l'égard de la musique, c'est le chef-d'œuvre de Rameau. Le chœur des funérailles de Castor, celui des enfers au quatrième acte, sont d'une grande beauté; les airs de danse sont pleins d'agrément, quoiqu'ils ne soient pas toujours proportionnés à la dignité du sujet. Nul opéra n'avait eu plus de succès sur notre théâtre lyrique, et cela devait être dans un temps où nous ne connaissions pas encore le chant. Mais depuis que nous avons entendu la musique expressive et dramatique des bons compositeurs italiens et de leurs imitateurs, depuis que les beaux airs de *Lucile*, de *Sylvain* et d'*Orphée* nous ont fait verser des larmes; enfin depuis qu'on a entendu le *Roland* de Piccini, et qu'on a vu dans l'*Iphigénie* de Gluck un ensemble plus intéressant que *Castor*, soutenu d'une musique plus variée, quoiqu'encore un

peu allemande, il était difficile de nous charmer avec le chant monotone et criard qui a régné si long-temps à l'opéra. Ces cadences éternelles, ces ports de voix, ces hurlemens, tout ce qui faisait extasier les Français, il y a vingt ans, est aujourd'hui passé de mode. Nos oreilles commencent à se fatiguer de l'*urlo francese*, comme disent les Italiens; et ces cris devenus insupportables ont fait huer Legros et Larrivée à la première représentation de *Castor*. L'ouvrage d'ailleurs a produit peu d'effet, quoiqu'on ait applaudi le spectacle et les danses. La musique, à deux ou trois morceaux près, a paru fatiguante, et l'on dirait que cette reprise est le dernier soupir de la musique française. Ce qui semble le confirmer, c'est le prodigieux succès qu'avait eu la veille de la première représentation de *Castor*, l'opéra-comique de Paësiello, intitulé *la Frescatana*. On le donnait pour la cinquième fois, et il était toujours applaudi avec ivresse: ce n'était pas les applaudissemens froids donnés à *Castor*; c'était des cris de joie, des transports, des bravo, des battemens de mains qui ne finissaient pas, et qui suivaient les acteurs long-temps après leur sortie de la

scène. Il est vrai que de tous les opéras-bouffons que nous avons eus jusqu'ici, nul n'a fait, à beaucoup près, autant de plaisir que *la Frescatana*. Cet ouvrage paraît avoir été composé tout de verve d'un bout à l'autre; la musique y est sans cesse en action et en effets; le chant en est délicieux, les *finali* sont divins; mais d'un autre côté le poëme n'a pas le sens commun, et les trois quarts des spectateurs ne l'entendent guères. Il est donc bien clair que la musique a triomphé toute seule, et rien ne fait mieux voir ce que peut cet art, quand il est porté à cette perfection.

Je viens de recevoir une traduction du *Paradis perdu de Milton*, mis en vers français par M. Beaulaton, qui a beaucoup de rapports avec Brébeuf, c'est-à-dire, qu'on trouve dans sa traduction quelques morceaux bien faits, noyés dans un déluge de vers boursoufflés et baroques. Au surplus, cela est encore meilleur qu'un *Télémaque* mis en vers par M. Pelletier. Quelle bizarrerie de mettre de la prose française en vers français ! Télémaque n'est-il pas bien comme il est, et M. Pelletier veut-il faire mieux que Fénélon ou le faire oublier ? aussi les vers sont-ils dignes de l'entreprise. C'est

pourtant un homme de talent qui a donné cet exemple ; c'est Colardeau qui s'avisa le premier de versifier le *Temple de Cnide*, et de rimer la prose de Montesquieu. Mais Colardeau qui tournait bien des vers, était dénué d'esprit et d'imagination, et il lui fallait absolument un canevas à broder. Cette tentative d'ailleurs ne lui a nullement réussi, et on a seulement regretté qu'un homme qui avait un talent si aimable pour écrire en vers, fût réduit à l'employer si mal.

Il paraît un éloge de Voltaire par Palissot: on voit, en le lisant, que l'auteur était fait pour la satyre bien plus que pour l'éloge. L'ouvrage est sec et froid, quoiqu'en général correct et judicieux. Il prend une tournure assez plausible pour justifier M. de Voltaire des reproches qu'on a faits à son caractère et à ses qualités morales. Il met tous ses écarts sur le compte d'une imagination brillante qui ne connaissait que les extrêmes, et d'une ame mobile que l'on pouvait enflammer et appaiser, égarer et ramener en un moment. Il y a de la vérité dans ces idées ; mais bien des gens le trouveront d'une extrême sévérité sur le mérite littéraire de ce grand homme, en même temps qu'ils

le trouveront peut-être trop indulgent sur le reste. Palissot dit en propres termes que *M. de Voltaire n'a fait aucun chef-d'œuvre qui puisse être comparé dans son entier aux chefs-d'œuvre de Racine*. J'avoue que je pense différemment *; mais pour combattre cet avis et prouver le mien, il faudrait une dissertation.

La guerre présente vient de donner occasion à un ouvrage où l'on traite la question de la saisie des bâtimens neutres : cela n'est pas de mon ressort.

Cadet, qui a publié dans le journal de Paris dont il est coopérateur, des expériences contestées sur la destruction des fourmis par le moyen de l'alkali volatil, paraît avoir eu des idées plus sûres et plus approuvées dans ses *Observations sur les fosses d'aisance*, où il examine les remèdes les meilleurs à opposer aux maladies aussi subites que dangereuses qui attaquent souvent les vidangeurs au milieu de ces travaux dégoûtans, nécessaires dans les grandes villes. Telles sont à-peu-près en tout genre les nouveautés de ce moment.

---

* Je crois que deux de ses tragédies, *Zaïre* et *Mérope*, peuvent soutenir la comparaison. Voyez le *Cours de littérature*.

LETTRE XCVII.

Gilbert vient de faire paraître une ode sur le combat d'Ouessant, dans laquelle on trouve comme dans ses autres pièces, deux ou trois beaux endroits; le reste est un fatras où la langue, l'oreille et la raison sont également violées. Il a deux grands défauts qui arrêteront les progrès de son talent; car il en a pour la tournure du vers. Ces défauts sont la disette d'idées qui le force de recourir sans cesse à toutes les formes usées de la vieille poésie, et la recherche continuelle des métaphores qui le jette dans le galimathias. Ceux qui pensent peu, s'occupant beaucoup des mots, et cherchant des expressions extraordinaires, sont sujets à se guinder au-delà du naturel, et donnent dans le ridicule et dans le phébus: c'est un des vices dominans d'aujourd'hui.

Une maladie qui vient de conduire Bellecour au tombeau, a retardé les deux pièces nouvelles de Dorat, parce qu'il a fallu faire apprendre à Monvel le rôle que Bellecour

aurait joué. Quoique ce comédien ne fût pas un grand acteur, sa perte sera pourtant sensible à la comédie, dans l'état d'indigence où le théâtre est réduit. Bellecour avait débuté en même temps que Lekain; il était doué d'une fort belle figure, et avait tous les avantages extérieurs que Lekain n'avait pas; mais aucun des talens que la nature avait prodigués à Lekain. Il ne manquait pas d'intelligence, mais son jeu était sec et froid, sa prononciation brusque et dure; cependant le maréchal de Richelieu, dans le temps que Bellecour débutait avec Lekain, donnait une préférence marquée et une protection exclusive au premier. Le public en jugea bien différemment, puisque peu de temps après Bellecour fut obligé de quitter le tragique, et que Lekain devint par la suite le dieu de la tragédie. Bellecour se renferma dans le premier emploi comique où il succédait à Grandval; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il en approchât. Il n'en avait ni la finesse, ni la grâce, ni les nuances délicates, ni sur-tout cette noblesse naturelle qui a distingué Grandval, le seul de tous les comédiens qui sur la scène ait eu l'air d'un homme du monde. Heureusement le gros du

public s'accoutume sans beaucoup de peine à trouver bon ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas avoir mieux, et il n'oublie rien aussi vîte que les talens qu'il a le plus admirés. La médiocrité de Bellecour fut toujours assez bien accueillie, quoiqu'il ne fît plaisir aux connaisseurs que dans trois ou quatre rôles, dans le *Somnanbule*, et sur-tout dans les marquis ivres de *Turcaret*, du *Retour imprévu*, du *Dissipateur*, etc. Il attrapait parfaitement dans ceux-ci l'air et le ton d'un mauvais sujet de bonne compagnie; et peut-être ne les verrons-nous de long-temps si bien remplis.

La mauvaise humeur de Molé s'est bientôt appaisée, comme on l'avait prévu. M.me la duchesse de Villeroi s'est chargée de raccommoder tout, et Molé a reparu avec beaucoup d'applaudissemens.

Voici des vers qui ont couru sans nom d'auteur, sur l'élection prochaine de l'académie.

Pour faire un nouveau choix ne vous tourmentez plus;
Sans scrupule, messieurs, restez à votre nombre.
Vous ne blesserez point vos antiques statuts.
Quel serait le vivant qui pût valoir son ombre?

Qui de lui succéder pourrait avoir l'orgueil ?
Tout choix serait un choix impie.
Pour successeur nommez-lui son fauteuil,
Comme à Turenne on a nommé *la pie*.

Il faut savoir, pour l'intelligence de ces vers, qu'après la mort de Turenne les soldats demandaient qu'on leur donnât pour général son cheval pie. *Il n'y a qu'à laisser aller la pie*, disaient-ils, *et nous la suivrons.*

On a adressé d'autres vers à d'Alembert, sur le prix proposé pour l'éloge de Voltaire.

Généreux d'Alembert, sans le secours d'autrui,
Gagnez un si beau prix vous-même.
Ne cherchez plus un quarantième.
Ce qui ne s'est point fait, proposez-le aujourd'hui.
Ne jamais remplacer Voltaire,
Voilà l'éloge funéraire
Qui serait seul digne de lui.

M.me la marquise d'Antremont, connue par des poésies légères très-agréables, n'a peut-être rien fait d'aussi joli que la chanson suivante qui court depuis quelque temps, et que tous les amateurs doivent recueillir.

Coeurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles ;
Est-ce un crime de changer ?
Si l'amour porte des aîles,
N'est-ce pas pour voltiger ?

Le papillon de la rose
Reçoit le premier soupir.
Le soir, un peu plus éclose
Elle écoute le Zéphyr.
Jouir de la même chose,
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma fauvette
Qu'on se doit au changement.
Par ennui d'être seulette,
Elle eut moineau pour amant.
C'est sûrement être adroite,
Et se pourvoir joliment.

Mais moineau sera-t-il sage ?
Voilà fauvette en souci.
S'il changeait, dieux ! quel dommage !
Mais moineaux aiment ainsi.
Puisqu'Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croyez que la pauvrette
En regrets se consuma.
Au village une fillette
Aurait ces faiblesses-là ;
Mais le soir même fauvette
Avec pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit.
Un jaseur, un petit-maître !
C'est pour cela qu'on le prit.
Lorsqu'on se venge d'un traître,
Peut-on faire trop de bruit ?

Le moineau, dit-on, fit rage :
C'est-là le train d'un amant.
Aimez bien, il se dégage ;
N'aimez pas, il est constant.
L'imiter, c'est être sage.
Aimons et changeons souvent.

LETTRE XCVIII.

OEDIPE *chez Admète*, tragédie de Ducis, qui vient d'être jouée à Paris, après l'avoir été à Versailles, a eu beaucoup de succès à la cour et à la ville. Cet ouvrage est composé de deux tragédies grecques réunies, l'*Alceste* d'Euripide, et l'*OEdipe à Colonne* de Sophocle. Il en résulte évidemment une duplicité d'action que l'auteur n'a pas même pris soin de pallier. La pièce manque donc de cet intérêt qui naît de l'unité, et de cet art si nécessaire d'attacher sans cesse le spectateur. Ce n'est pas à beaucoup près une tragédie bien tissue, ce n'est pas même un drame régulier. Il y a plus; aucune scène prise dans son entier, ne peut être regardée comme bien faite; il n'y en a pas qui ne manque de gradation et de mesure, qui ne péche par des longueurs excessives, des déclamations, des lieux communs et du mauvais goût. Elles ne sont point suffisamment liées entr'elles; les événemens ne sont point assez préparés, assez motivés, assez développés; c'est un tout informe. Quel est donc

le mérite qui a pu faire pardonner tant de fautes? Un grand fond de tragique très-heureusement puisé dans cette ancienne mythologie qui est toujours si dramatique; des sentimens doux dans les premiers actes entre Admète et Alceste; dans les derniers, deux scènes d'un effet très-théatral; l'une entre OEdipe accablé de ses malheurs, errant, proscrit, et sa fille Antigone qui s'attendrit avec lui et qui le console; l'autre entre le même OEdipe et son fils Polinice qui l'a autrefois chassé de Thèbes, et qui, poursuivi par ses remords, et venant implorer un pardon, ne reçoit d'abord que les malédictions paternelles, et arrache enfin sa grâce à force de repentir; scènes empruntées toutes deux de Sophocle, mais toutes deux embellies, et fortifiées, et portées à un degré de chaleur et d'énergie dont il y a peu d'exemples au théâtre depuis vingt ans. Le pathétique sombre et profond du rôle d'OEdipe, la sensibilité douce et attendrissante de sa fille Antigone, les remords de Polinice, enfin, malgré les incorrections et les inégalités du style, des vers sublimes, d'une simplicité touchante ou énergique; des vers de situation, dignes de nos grands

maîtres, voilà ce qui a dû racheter tous les défauts; et ce qui prouve dans l'auteur, sinon le talent de faire un bel ouvrage, du moins celui de produire quelquefois de grands effets. En général, c'est l'écrivain moderne qui ressemble le plus à Crébillon, non que ce soit une tête faite pour produire jamais un plan tel que celui de *Rhadamiste* : Ducis ne paraît pas capable de rien faire de régulier. C'est un homme qui a du tragique dans l'ame; mais il faut lui fournir un canevas à travailler. Il a toujours fait ses pièces avec celles d'autrui; *Hamlet* avec celui de Shakespeare et la *Sémiramis* de Voltaire; *Roméo* avec celui de Shakespeare et l'épisode du comte Ugolin dans le Dante, qui en a fait le succès; enfin son *OEdipe* avec Euripide et Sophocle. Il nous prépare le *Macbet*, qui est encore de Shakespeare; mais dans tout ce qu'il a fait jusqu'ici, il a semé au milieu d'une multitude de défauts, des traits d'une grande force, tels que ceux qu'on remarque dans l'*Atrée* et dans l'*Electre* de Crébillon.

J'oubliais de parler des *Chevaliers Français* de Dorat, tant ils ont produit peu de sensation. Ils n'ont fait que paraître et disparaître;

jamais nouveauté n'a été reçue du public avec un ennui plus froid. C'est le *Chevalier de Grammont* à Turin et à Londres : le sujet était tiré des mémoires, et divisé en deux pièces, l'une en quatre actes, dont la scène est à Turin; l'autre en trois, dont la scène est à Londres. L'auteur, après la première représentation, retrancha un acte entier dans la première pièce, et un personnage dans la seconde, et tout cela sans qu'on s'en apperçût. C'est un étrange projet, il faut l'avouer, que de mettre en vers une prose aussi originale que celle d'Hamilton. Plus un ouvrage est piquant, moins on doit se permettre d'y toucher, et rien ne réussit plus difficilement que les plaisanteries transplantées : plus elles sont heureuses à leur place, moins il faut risquer de les en ôter. D'ailleurs quel rapport de la gaîté naturelle d'Hamilton à la bouffonnerie factice de Dorat? Il y a entre ces deux manières la même différence qu'entre la bonne compagnie du siècle passé et la mauvaise du nôtre. C'est pitié de voir comme Hamilton est travesti dans le prétendu Chevalier Français. Grammont n'y est qu'un petit-maître de province; Mata, un brutal et un ivrogne.

Tous les traits heureux des mémoires sont défigurés sur la scène. Les femmes ont le langage des femmes de Dorat, c'est tout dire: ce sont des filles de mauvais ton. Le style est comme à l'ordinaire, beaucoup de jargon et quelques jolis vers, etc.

LETTRE XCIX.

Le bonheur des circonstances a servi M. Ducis au-delà de ses espérances, et l'embarras de l'académie fera l'avancement de cet auteur. Dans la difficulté de faire un choix qui ne l'exposât ni au reproche ni au ridicule, elle a cru convenable de suivre celui du moment, en adoptant l'écrivain que le public vient d'applaudir. Ducis a fait ses visites, et je crois qu'il trouvera parmi nous peu d'obstacles. C'est un homme d'ailleurs qui joint aux talens une considération personnelle, fondée sur l'honnêteté de ses mœurs. C'est un père de famille, âgé de cinquante ans, attaché au frère du Roi par une place de secrétaire, et généralement estimé. Sa pièce, quoique fort censurée, parce qu'il y a beaucoup de défauts, se soutient parce qu'il y a des beautés; elle sera incessamment imprimée et dédiée à Monsieur.

Cette élection de Ducis sera sans doute un nouveau dégoût pour Lemierre, le vétéran des candidats, et qui depuis si long-temps voit à chaque vacance échapper le fauteuil

qu'il croit tenir. Ce n'est pas que ce ne soit un homme très-honnête, et qu'il n'ait prouvé du talent dans *Hypermnestre* et dans le *Poëme de la Peinture*, ouvrages estimables à plusieurs égards, malgré tout ce qui leur manque. Mais Lemierre s'est donné dans le monde une existence ridicule, en ne s'y montrant que comme une espèce de métromane bouffon, lisant ses vers au premier venu, et les mettant sans cesse au-dessus de tous les vers de Voltaire et de Racine, avec un sérieux qui fait rire, et une naïveté qui n'offense personne, mais qui fait que tout le monde se moque de lui. Voilà ce qui à soixante ans arrête Lemierre aux portes de l'académie, qui est jalouse, entr'autres choses, de la considération personnelle de ses membres. Cependant il est probable que la place prochaine sera enfin pour lui, et qu'il sera récompensé, quoiqu'un peu tard, de sa longue persévérance et de tous les refus qu'il a essuyés.

On a joué à la comédie italienne une *comédie-parade* de Monvel, intitulée le *Porteur de chaise*. Cette pièce a été sifflée à la première représentation ; on l'a trouvée beaucoup plus plate que toutes les autres

pièces que cet auteur a données au même théâtre. *Julie, la suite de Julie*, les *Trois-Fermiers*, ont eu quelque succès, grâce à la musique et à quelques tableaux placés avantageusement sur la scène ; mais lorsqu'on a voulu lire ces ouvrages, le style s'est trouvé fort au-dessous de celui de Sedaine : c'est tout dire. Il est quelquefois d'une platitude à peine concevable. Monvel a souvent fait chanter sur le théâtre italien des paroles telles que celles-ci :

> Heureux dans son lien,
> L'amant *qu'il presse*,
> *Quand il est bien*,
> *S'y tient*, etc.

Sa comédie de l'*Amant bourru*, donnée au théâtre français, est calquée toute entière sur les *Lettres de la comtesse de Sancerre*, sauf la différence extrême des vers de Monvel à la prose de M.me Ricoboni. Au surplus, beaucoup disent aujourd'hui que le *style n'y fait rien*; et c'est pour cela que les étrangers instruits et les gens de bon sens qui lisent dans la province les ouvrages applaudis dans la capitale, imaginent souvent que les Parisiens sont devenus fous.

La *Buona Figliola* de Piccini, parodiée depuis dix ans au théâtre italien, a été jouée dernièrement en original sur le théâtre de l'opéra; elle y a eu le plus grand succès. C'est le chef-d'œuvre du genre et la perfection même de scène en scène. L'auteur a été demandé avec transport, et a reçu les plus grands applaudissemens. Ce moment a dû le dédommager de tous les chagrins et de tous les dégoûts que lui fait essuyer la cabale de Gluck, qui voudrait bannir du monde entier, si elle le pouvait, toute musique qui n'est pas celle de son héros. Celui-ci est actuellement à Paris, et nous a apporté l'opéra d'*Iphigénie en Tauride*, dont le sujet semble assez analogue à la nature de de son talent.

Il est parvenu ici quelques exemplaires de l'*Éloge de Voltaire*, composé par le roi de Prusse, et lu dans une séance publique de l'académie de Berlin. Il est beau qu'un roi ait loué ainsi un homme de lettres : c'est un grand exemple.

M. Bailli vient de faire paraître la suite de ses *Lettres sur les sciences*, où il achève de développer son systême déja expliqué dans

la première partie, système plus ingénieux que probable.

Le *Temple de Lucine*, compliment dramatique que M. Dorat préparait à la reine sur ses couches prochaines, a été retiré du théâtre par ordre de la cour, qui a craint d'être compromise dans le ridicule attaché aujourd'hui aux complimens de M. Dorat. Nous aurons après *OEdipe* la tragédie de *Médée*, en trois actes, par Clément. Il a tant dit de mal des tragédies de Voltaire, que l'on peut parier que celle-ci ne leur ressemblera pas.

On vient d'imprimer à Neufchâtel un tome posthume de poésies diverses et de lettres particulières de J. Jacques, dans lequel il n'y a rien qui soit digne du nom de l'auteur. C'est une étrange manie de publier ainsi, dès qu'un homme célèbre est mort, tout ce qui aurait dû mourir avec lui, et de tirer de son porte-feuille tout ce qu'il voulait y laisser. C'est violer, pour ainsi dire, les tombeaux, et le respect dû aux mânes; mais les éditeurs qui veulent gagner de l'argent, n'importe comment, n'y regardent pas de si près.

Ce qui a produit dans Paris une grande

sensation, c'est le discours d'un roi * à ses sujets assemblés, que l'on a vu dans tous les papiers publics, et qu'on ne peut lire sans admiration et même sans attendrissement. On y a reconnu le digne successeur des Gustaves.

* Le roi de Suède, celui-là même qui fut assassiné, douze ans après, par *le patriote* Ankastrom.

LETTRE C.

Premier janvier 1799.

Mon premier devoir, et celui dont je suis le plus empressé de m'acquitter, c'est de mettre aux pieds de V. A. I. les vœux que je forme pour elle, et l'hommage d'une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie. Je m'estimerai trop heureux, si parmi des occupations plus importantes, elle continue à jeter un regard d'indulgence sur le compte qu'elle m'a chargé de lui rendre des événemens et des productions de notre littérature. L'intérêt qu'elle daigne prendre, est la marque d'un esprit éclairé et supérieur, qui embrasse tous les objets, sait les apprécier tous, et n'en négliger aucun. Les grands princes ont toujours aimé les arts, et V. A. I. semblable à son auguste mère, en fera sans doute quelque jour un des ornemens d[illegible]e, comme elle en fait aujo[illegible]'hui un[illegible]assemens.

M. Ducis [illegible] le 28 [illegible] pour remplir à l'aca[illegible]la[illegible]oltaire; il a eu presc[illegible]encore quel [illegible] sera [illegible]y a pas d'ap- p[illegible]; car l'éloge

son prédécesseur est une grande tâche à remplir. Comme cette élection est venue dans le moment où les spectacles de Paris donnaient au peuple des représentations gratuites, à l'occasion de l'heureux accouchement de la reine, cette circonstance a fourni une épigramme aux plaisans qui cherchent à en faire sur tout, et l'on n'a pas manqué de dire que l'académie avait donné aussi son *gratis*. Cette plaisanterie, qui n'est pas mauvaise, n'empêche pas que M. Ducis n'ait fait preuve de talent, quoiqu'il n'ait produit aucun ouvrage supérieur, et que son style ne soit nullement de bon goût. Il est à remarquer que depuis que l'académie a cru devoir le récompenser, il a été jugé beaucoup plus sévèrement par ce même public d'abord si indulgent à son égard. Sa tragédie a moins de succès chaque jour, et même dans les dernières représentations a essuyé beaucoup de murmures, et reçu beaucoup moins d'applaudissemens, tant cette multitude inconstante qui décide pour le moment du sort des pièces de théâtre, est sujette à ces alternatives momentanées qui dépendent du mouvement qu'on lui donne. Au surplus, il faut attendre l'impression de l'ouvrage ; c'est là l'instant

décisif, et celui où les gens instruits qui jugent tranquillement dans le cabinet, assignent à-peu-près à chaque pièce le rang qu'elle doit occuper avec le temps.

L'ouvrage qui fait aujourd'hui le plus de bruit, est *la Vie de Sénèque*, par Diderot, imprimée à la suite de la traduction de Sénèque que nous a laissée M. de Lagrange. On y retrouve la manière de Diderot dans ses défauts et dans ses beautés. Nul plan, nulle liaison, nulle méthode, de l'obscurité, de la prétention, même dans les choses les plus communes, une affectation de néologisme, une foule d'idées fausses, un ton doctoral et emphatique, etc. Mais si l'on ne croit pas lire un bon livre, on croit quelquefois converser avec un homme qui a de l'esprit et de l'imagination, et qui jette au hasard des traits heureux, des phrases éloquentes, des vérités philosophiques fortement exprimées, et qui en général vous attache, au moins par l'envie de le contredire. Je ne doute pas qu'il ne soit vivement censuré; mais ceux qui ne feront que le censurer, ne lui rendront pas tout-à-fait justice. Cette vie de Sénèque forme le septième volume de la traduction de cet auteur.

Une production d'un autre genre, d'un ton et d'un style tout différent, c'est le recueil des *éloges* de notre sécretaire perpétuel, M. d'Alembert, qui a rassemblé dans un volume *in*-12 tous les morceaux de cette espèce qu'il avait lus aux séances publiques de l'académie. Ce volume contient les éloges de *Massillon*, de *Despréaux*, de l'abbé de *Saint-Pierre*, de *Bossuet*, de l'abbé de *Dangeau*, de *Sacy*, de *la Motte*, de *Fénélon*, de l'abbé de *Choisy*, de *Destouches*, de *Fléchier*, de *Crébillon*, du *président Rose*. De tous ces éloges, il n'y en a pas un qui ne contienne des idées judicieuses sur le caractère du personnage dont il est question, sur la trempe de son génie, et sur l'art dont il s'est occupé. Joignez à ce mérite celui de beaucoup d'anecdotes piquantes, et cet intérêt qui naît de la variété des objets et d'un style ingénieux et soigné, il en résultera un ouvrage dont la lecture est aussi agréable qu'instructive, et qu'on peut placer du moins après les *Éloges* qui font tant d'honneur à Fontenelle. Il y a sans doute ici moins de finesse et de grâces; mais peut-être y a-t-il plus d'idées; et le seul reproche que j'oserai faire à l'auteur, c'est de les anatomiser un peu

trop, et de paraître ne vouloir rien laisser à faire au lecteur, dans un genre où la perfection consiste à offrir des résumés rapides et substanciels, qui éveillent, pour ainsi dire, la pensée sans la rassasier jamais.

On a donné au théâtre italien une pièce nouvelle de M. d'*Hèle*, auteur du *Jugement de Midas*. Cette seconde production, dont Grétri a fait la musique, ainsi que de la première, n'a pas eu moins de succès; mais comme la pièce a été interrompue après la première représentation, par la maladie d'une actrice, j'attends qu'on la rejoue pour en rendre un compte plus détaillé.

On répète actuellement à l'opéra, *Hellé* dont la musique est de Floquet, et les paroles, on ne sait de qui.

Les Anglais viennent de donner une preuve de leur respect pour les hommes célèbres, aussi honorable pour leur nation, que pour l'écrivain qui en a été l'objet. Le neveu de l'abbé Raynal a été pris sur un vaisseau français. Dès qu'il est arrivé à Londres, et qu'on a su qu'il était parent de l'auteur de l'*Histoire politique et philosophique du commerce des deux Indes*, le ministre de la marine lui a dit : » Monsieur, vous êtes

» libre, c'est le moins que nous puissions
» faire pour le neveu d'un homme dont les
» écrits sont utiles à toutes les nations com-
» merçantes*. » Le jeune homme dans l'enthousiasme de sa joie, crut pouvoir se fier assez au crédit que lui donnait son nom, pour demander en même temps la liberté du capitaine Français : *Monsieur*, lui dit-on, *il n'est pas neveu de l'abbé Raynal.* Depuis, le premier ministre a écrit à l'abbé Raynal, pour l'assurer que le roi avoit fort approuvé cette conduite, et que tout commandant Anglais en aurait fait autant.

Le roi de France n'a pas agi moins noblement, en donnant ordre à tous ses officiers de marine de respecter et même de secourir en tout lieu et en toute occasion le capitaine Koock, qui voyage pour l'instruction des peuples et pour le bien de l'humanité.

Voici une histoire très-intéressante, et

---

* Ces paroles, textuellement rapportées, sont une preuve de bon jugement. C'est, en effet sous le rapport des connaissances commerciales, que ce livre est estimable comme livre *utile*. Pour tout le reste, on peut s'en rapporter au repentir qu'en a témoigné l'auteur jusqu'à son dernier moment, lorsqu'il en eut vu les horribles effets.

dont le fond est très-réel *, qui a été imprimée dans le journal de Paris, et qu'on y a défigurée par un galimathias aussi long qu'emphatique : elle mérite d'être rétablie dans sa simplicité. C'est un des plus grands exemples de la force des passions.

Une demoiselle de province allait épouser un jeune homme que son cœur avait choisi et que ses parens avaient agréé. Au moment où leur union allait s'achever, il s'apperçoit qu'il lui manque des papiers de famille nécessaires à la conclusion de son mariage. Il faut un voyage de quinze jours pour les aller chercher ; il part, malgré les instances de sa maîtresse qui se désespère, comme si un délai si court était le plus grand des malheurs. Si les pressentimens sont réels, ils doivent appartenir sur-tout aux grandes passions qui semblent avoir un instinct au-dessus de la nature vulgaire. Au terme fixé pour le retour, l'amante alarmée et impatiente vole au-devant du carrosse public, longtemps avant l'heure où il a coutume d'arriver. Elle cherche des yeux son amant... il ne paraît point ; elle interroge tout le monde : où est-il ?... Un homme âgé, qui avait la

* C'est l'original de *Nina*.

douleur peinte sur le visage, lui apprend qu'il est l'oncle de celui qu'elle demande, qu'il peut lui en donner des nouvelles; qu'il vient même pour cela. Les questions se pressent les unes sur les autres: pourquoi ne vient-il pas? a-t-il changé? les parens s'opposent-ils?... L'oncle ne répond que par le silence et des soupirs. Elle presse: lui serait-il arrivé quelque malheur? Il baisse les yeux. — Ah! mon dieu! je cours. — Non, mademoiselle, il n'est plus temps. — Il est mort!... On ne lui répond rien. — Il est mort! L'oncle fond en larmes; il rassemble ses forces pour lui dire que son amant lui a été enlevé par une mort subite, et qu'il n'a eu que le temps de prononcer son nom en expirant. L'infortunée demeure ensevelie dans une douleur stupide, le regard fixe, et ne proférant que ces paroles de temps à autre: il n'est plus! Son esprit s'égare, sa raison est aliénée; elle tombe dans une rêverie sombre, dont rien ne peut la tirer. Enfin, depuis trente ans, elle fait tous les jours deux lieues à pied, pour aller à l'endroit où elle a rencontré la voiture publique; elle ne prononce que ces mots: *il n'est point encore arrivé! je reviendrai demain.*

Il y a quelque temps que M. de Laclos,

auteur de quelques poésies ingénieuses, fit dans un bal les quatre vers suivans, qui ont paru jolis. Ils sont adressés à une femme à qui l'auteur donnait une pomme.

Comme Pâris je suis berger,
Comme Vénus vous êtes belle;
Comme lui je viens de juger;
Voudrez-vous me payer comme elle?

M. Berquin, jeune homme qui a du talent, et qui en fait un bon usage, vient de traduire assez heureusement une des meilleures idylles de Métastase, *orgoglioso fiumicello*. J'y corrige ici quelques fautes; mais en total la pièce est bonne.

Orgueilleux enfant de l'orage,
Ruisseau, dans ton lit inconstant,
Ouvre-moi de grâce un passage;
Je vole à Cloris qui m'attend.
Elle m'attend à l'autre rive,
Et de ce long retardement,
Déja sa tendresse craintive
Accuse son fidèle amant.
Ouvre tes flots, et puis inonde
Mes champs ravagés par ton onde:
Je ne me plaindrai pas de toi.
Le jour paraît; déja l'aurore
Dore la cîme des côteaux;
Mais tu sembles grossir encore
Le courant fougueux de tes eaux:
Ai-je mérité ta colère,

Moi qui sur tes bords tous les jours
Prends soin d'amener ma bergère,
Moi qui viens chanter mes amours
Au bruit de ton onde légère?
Si déja cent fleuves féconds,
Fiers de leur antique mémoire,
Deviennent jaloux de ta gloire,
Tu ne le dois qu'à mes chansons.
Quand sur nos fertiles rivages,
L'été rallume ses ardeurs,
Si tes Nymphes dans ces bocages
Du sommeil goûtent les douceurs,
Elles me doivent ces ombrages.
Un moment suspends tes fureurs.
Hier, à peine de ta source
Tu naissais timide ruisseau;
Se détachant d'un arbrisseau,
Une branche eût rompu ta course.
Aujourd'hui fleuve impétueux,
Tu répands l'effroi sur tes traces;
Dans ces champs témoins de nos jeux,
Tu roules tes flots écumeux;
Ma voix te conjure, et tu passes.
Mais bientôt, torrent orgueilleux,
Tu verras, malgré ta furie,
S'écouler ton onde appauvrie
Sur les cailloux d'un lit fangeux.
Alors, sur ta rive honteuse,
D'un seul pas franchissant ton lit,
Je te verrai dans ton dépit,
Ne traîner qu'une onde bourbeuse
Jusqu'au fleuve qui t'engloutit.

LETTRE CI.

UN jeune militaire, M. de Florian, allié à la famille de M. de Voltaire, vient de ressusciter au théâtre italien le genre des arlequinades qui semblait passé de mode depuis long-temps. Sa pièce s'appelle les *Deux Billets*, et l'intrigue roule, suivant la coutume, sur Arlequin, Scapin et Argentine. L'équivoque consiste dans un billet d'amour que Scapin a pris à Arlequin, croyant lui prendre un billet de loterie qui a gagné. Il va le montrer à Argentine qui se croit sacrifiée, et la brouillerie finit par un éclaircissement dans lequel Arlequin reprend son billet et sa maîtresse. Il y a de la gaîté et du naturel dans cette petite pièce qui a eu beaucoup de succès à Paris, et qui n'en a point eu à la cour, où il n'est plus guères de mode de rire sur-tout d'Arlequin.

L'espèce de succès qu'a eu l'opéra de *Castor*, qui a été suivi, quoique peu applaudi, a fait remettre *Thésée*, l'un des meilleurs poëmes de Quinault. On l'a remis avec la musique de Lully qui n'a pas été

supportée ; mais qui n'a pas empêché que la beauté du spectacle et la perfection des danses ne fussent applaudies avec enthousiasme et même avec justice, puisqu'en effet il serait impossible de trouver rien de semblable de Londres jusqu'à Pékin ; et c'est peut-être ce qui retarde parmi nous les progrès de la musique. De beaux poëmes, l'appareil le plus superbe, les ballets les plus séduisans, exécutés par les talens les plus rares, tout cela fait de notre opéra un spectacle unique dans le monde, et dans lequel il ne manque le plus souvent que de la musique, dont beaucoup de spectateurs n'ont pas même besoin.

Au reste, l'opéra est toujours dans la plus grande fermentation ; la querelle de M. Devismes ne paraît pas encore tout-à-fait terminée. La mauvaise volonté des principaux sujets qui détestent leur directeur, l'avait engagé à écouter des propositions de retraite; mais il a été soutenu par le ministre de Paris, M. Amelot, qui a une autorité directe sur ce spectacle, et qui a puni par la prison la désobéissance de plusieurs acteurs. La révolte n'en est devenue que plus vive et plus générale. M.lles Levasseur et Duplan,

les deux premières chanteuses, et Vestris et d'Auberval, les deux premiers danseurs, *ont donné leur démission* ; car c'est ainsi qu'on appelle aujourd'hui ce qui s'appelait autrefois demander son congé. Il y eut même une assemblée nocturne chez M.lle Guimard, où l'on a pris la résolution de s'exposer à tout, plutôt que d'obéir à M. Devismes. Cela s'appelle la *conspiration de l'opéra*, et cette querelle qui occupe les esprits et agite les sociétés, paraît plus difficile à traiter que la paix d'Amérique et celle d'Allemagne. On met des deux côtés toutes les puissances de la cour et de la ville en mouvement, et l'on ne sait encore quelle sera l'issue de cette importante affaire.

Les comédiens français ont représenté une *Médée* de Clément, tragédie en trois actes, qui a été sifflée comme si elle en avait eu cinq, et qui a été à peine jusqu'à la fin. Il a imaginé de retrancher tout le merveilleux du sujet, et d'ôter à Médée son caractère de magicienne, pour n'en faire qu'une amante abandonnée. Il ne s'est pas apperçu que dès-lors son sujet retomboit dans *Ariane*, dans *Didon*, et qu'il était d'ailleurs

impossible qu'une femme ordinaire égorgeât ses deux enfans, parce que son amant l'a trahie. Pour excuser ce dénouement atroce et donné par la fable, il fallait conserver au personnage de Médée tous les traits que la mythologie lui donne; et son art infernal et tous les crimes dont il avait déja été l'instrument, étaient nécessaires pour amener le meurtre de ses enfans. Mais l'auteur qui n'a aucune idée de l'art dramatique, a tout gâté en croyant corriger Longepierre, Nous avons de ce dernier une *Médée* qui n'est pas bonne, mais qui pourtant n'est pas sans mérite, puisqu'elle est restée au théâtre, malgré les inconvéniens du sujet et les défauts du style qui tombe souvent dans la déclamation. Celle de Clément n'est qu'une longue et plate élégie, souvent même ridicule. On y trouve des vers tels que ceux-ci, en parlant de la robe empoisonnée, envoyée à Creüse par Médée :

Ce tissu dévorant à *sa chair attache*,
Sans déchirer sa chair, n'en peut être *arraché*.*

Jamais peut-être, depuis feu Chapelain,

---

* On voit bien que l'auteur a cru faire ici une harmonie imitative ; mais aucune espèce d'onomatopée

l'oreille n'a été plus étrangement écorchée. C'est pourtant là cet homme qui attaquait M. de Voltaire avec tant d'indécence, et qui parlait avec tant de mépris de l'auteur de la *Henriade* et de *Zaïre !* Le public a vu avec plaisir qu'on eût fait justice d'un pédant orgueilleux, qui avec sa littérature de collège, se croyait en droit de régenter nos plus grands écrivains, lorsqu'il était à peine égal aux derniers. "

Le comte de la Touraille, gentilhomme du prince de Condé, a fait à ce sujet un quatrain dont le dernier vers est une parodie fort heureuse de ce vers fameux de Boileau sur le Cid :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Clément très-inclément, Zoïle de Voltaire,
Vous qui le déchirez sans rime ni raison,
Ecrivez un peu mieux, ou tâchez de vous taire.
Tout Paris pour *Médée* a les yeux de Jason.

---

ne doit être une caricature, et l'art consiste à peindre à l'oreille sans la blesser par des sons odieux. Chapelain n'en savait pas plus que M. Clément, lorsqu'il faisait ces vers qu'il croyait imitatifs, et dont on s'est tant moqué :

Un seul endroit y mène, et de ce seul *endroit*
Droite et roide est la côte, et le sentier étroit.

M. le marquis de la Fare, parent de l'auteur des *Mémoires*, a envoyé, il y a quelque temps, les vers suivans à une femme de la cour, en lui donnant pour étrennes les *Eloges des Académiciens*, par M. d'Alembert.

Qui parle peu doit chercher à bien dire.
Qui donne peu doit choisir son présent.
C'est l'à-propos qui d'embarras nous tire ;
Sans l'à-propos tout se fait gauchement.
J'ai donc cherché dans les *petites loges*,
Où notre esprit case son souvenir,
Ce qu'à propos je pourrais vous offrir :
Tout aussitôt j'ai trouvé des Eloges.

Les *petites loges* ne sont pas de bon goût; mais les deux premiers vers sont bien tournés, et le dernier est d'une galanterie spirituelle, qui peut faire excuser le jeu de mots.

On m'en a adressé sur les *Muses rivales*, dont j'ignore encore l'auteur, mais qui sûrement sont d'un homme exercé à écrire *.

Enfin, grâce à ma diligence,
J'ai vu des neuf Sœurs que j'encense,
La charmante rivalité ;
J'ai vu l'hommage mérité,
Que sur la scène de Thalie,
Le goût vient de rendre au génie.

* C'était M. de Parny.

Oui, ce triomphe si flatteur
Et pour le mort et pour l'auteur,
Fâchera doublement l'envie.
Mais dût-elle s'en offenser,
J'ai dit, et ma bouche est sincère :
Quand on chante si bien Voltaire,
On est fait pour le remplacer.

LETTRE CII.

Jamais séance publique de l'académie n'a été plus nombreuse ni plus brillante que celle de la réception de M. Ducis. On s'y était porté avec une affluence et un empressement incroyables. Il entrait un peu de malignité dans cette curiosité du public, comme il en entre presque toujours. On ne voulait pas seulement voir comment le récipiendaire se tirerait de l'éloge de son prédécesseur, mais aussi comment notre directeur, l'abbé de Radonvilliers, prêtre et *dévot* *, louerait M. de Voltaire. Le discours de Ducis a été fort goûté dans l'assemblée; on y a trouvé d'assez beaux traits pour croire que son ami Thomas y avait mis la main, soupçon qui a paru d'autant plus probable, que jamais Ducis n'avait écrit une ligne de prose. Mais il s'en faut de beaucoup que ce succès se soit soutenu à l'impression : on s'est

* Très-*dévot* assurément ; car il donnait presque tout son bien aux pauvres : c'est un fait dont j'ai la certitude.

apperçu alors qu'il y avait plus de rhétorique que d'éloquence, qu'il était surchargé de comparaisons tirées de loin et d'ornemens recherchés; que les idées principales, telles que la définition du caractère de nos poëtes tragiques, manquaient absolument de justesse; qu'il n'y avait nul art, nulle méthode dans la marche du discours, nulle transition; que c'était des morceaux cousus les uns au bout des autres, semés de quelques traits brillans et énergiques, mais souvent aussi pleins d'emphase et de mauvais goût dans les pensées et dans les expressions; enfin que cet ouvrage en total montrait plus d'esprit que de talent, et plus de talent que de goût.

L'abbé de Radonvilliers a esquivé le danger de sa situation par la faiblesse de sa voix et de sa poitrine qui ne permettaient guères qu'on l'entendît. Sa manière de débiter qui ressemblait trop à une causerie familière, a excité d'abord le rire du public, ensuite l'impatience et l'humeur. On a vu le moment où le bruit devenait si grand, qu'on croyait que l'abbé de Radonvilliers n'acheverait pas sa lecture, et si on l'a laissé finir, ce n'est que par égard pour l'académie. Le chevalier

de Boufflers découpait sur une carte, pendant ce temps-là, la figure de l'orateur, la faisait courir dans la salle, ce qui redoublait encore le tumulte. L'abbé de Radonvilliers est resté calme au milieu du bruit, et comme ne s'appercevant pas même qu'il en fût l'objet. Il a continué de parler de l'*audace* et de la *licence* des écrits de M. de Voltaire, et de *cette triste célébrité que Despréaux et Racine avaient dédaignée.* * Ceux des académiciens à qui il avait lu son discours auparavant, suivant l'usage, n'avaient pu l'engager à supprimer ces expressions déplacées dans l'éloge d'un confrère, On avait même fait des efforts pour lui persuader de laisser à un autre les fonctions de directeur, s'il ne trouvait pas qu'elles s'accordassent assez avec ses principes et avec

* On ne pouvait trouver ici que trop de ménagement ; il est de fait que Racine et Despréaux, et tous les grands hommes leurs contemporains, sans aucune exception, *auraient eu en horreur* une pareille *célébrité.* Mais il est vrai aussi, que pour dire les choses comme il faut, il faut les dire à leur place. L'abbé de Radonvilliers se serait tiré d'affaire par la figure très-facile de la prétermission, qui aurait averti qu'il ne voulait considérer que le talent poétique.

son état. Il a persisté à vouloir les remplir, et il paraît que son dessein était que la mémoire de Voltaire fût exposée à des vérités dures, dont ce n'était pas là la place, puisqu'il n'était obligé à voir en lui que le poëte et l'académicien.

Marmontel lut ensuite un discours en vers *sur le desir de l'immortalité*, dans lequel on a applaudi de beaux vers et quelques idées touchantes, mais dont le grand défaut est celui de presque toutes les poésies du même auteur, d'avoir les formes, les tournures et la marche de la prose. Il y avait dans ce discours un morceau à la louange de M. de Voltaire, très-bien adapté à la circonstance, et un autre sur la condamnation de M. Olavidès, morceau qui n'a pas été moins senti. Après lui, d'Alembert lut un morceau de prose, qui avait pour principal objet les bustes de Molière et de Voltaire, exposés aux yeux de l'assemblée; ce qui lui avait donné l'idée de rapprocher, au moins en quelques points, ces deux grands écrivains qui ont amené la philosophie sur la scène, et combattu l'hypocrisie, l'un dans le *Tartuffe*, et l'autre dans *Mahomet*. La séance fut terminée par des vers que récita M. Saurin,

adressés aux mânes de Voltaire ; en sorte que la séance entière parut consacrée à la gloire de l'homme unique que nous avons perdu ; et ce plan, dont le public a été très-satisfait, devait être celui de l'académie.

LETTRE CIII.

On a joué à la comédie italienne une pièce de Durosoi, intitulée les *Deux Amis* ou le *Faux Vieillard*, dont la fable a paru aussi étrange que ridicule, et qui a été huée d'un bout à l'autre. La musique était composée de morceaux parodiés de plusieurs pièces italiennes; mais elle était le plus souvent si mal assortie aux paroles, et appliquée à un si mauvais fond, qu'elle n'a pu sauver la pièce du naufrage. Durosoi est l'auteur d'une quantité de brochures insipides et inconnues, de pièces tombées, si l'on excepte la *Bataille d'Ivry*, espèce de parade militaire jouée au théâtre italien, et que le nom de Henri IV et l'appareil de la représentation ont fait supporter. C'est dans cet ouvrage qu'on trouvait ce couplet si souvent cité comme un modèle de ridicule :

> Un soldat sous un coup funeste,
> Se *voyait descendre* au tombeau.

On a prétendu avec raison que depuis M.lle Lemaure, qui aurait desiré, disait-elle, *de se voir passer dans un carosse à*

six chevaux, on n'avait rien imaginé de plus plaisant qu'un homme qui *se voit descendre* au tombeau.

On distribue ici, à peu près clandestinement, quoiqu'avec beaucoup de tolérance, une tragédie qui a pour titre, les *Jammabos*, ou *Moines Japonais*. Cet ouvrage peut s'appeler une satyre posthume des Jésuites, et par conséquent l'objet en est beaucoup moins intéressant. Quand un ordre religieux n'est plus, il paraît assez inutile de tracer une peinture allégorique du mal qu'il a pu faire : ce projet eût été meilleur dans le temps de leur puissance.

La pièce a pour épigraphe ces mots du souverain pontife qui ont causé la perte des Jésuites : *sint ut sunt, aut non sint; qu'ils soient comme ils sont, ou qu'ils ne soient plus*. L'exécution d'ailleurs est d'une extrême faiblesse ; l'ouvrage manque de plan, de caractères, et d'intérêt ; le style en est fort médiocre. Cependant on y distingue quelques morceaux qui expriment des idées devenues très-communes à la vérité, mais qui ne sont pas mal rendues. Le fond de l'intrigue roule sur une espèce de conspiration formée par Uranka, le chef des

Jammabos, qui représente le général des Jésuites; et cette conspiration est précisément celle que l'on appelle des poudres, et qui est fameuse dans l'histoire moderne. Taïko, monarque du Japon, veut quitter la couronne en faveur de l'un de ses fils; l'aîné est absolument livré aux Jammabos, et l'autre est leur ennemi. Cependant c'est ce dernier que l'empereur choisit pour son successeur, et à qui il donne la princesse de Corée, promise à l'héritier du trône, et qui est aimée d'Okaïmas, l'aîné des deux fils. La politique d'Uranka consiste à armer l'un des deux princes contre l'autre, et tous les deux contre leur père. Il espère recueillir le fruit de leurs divisions, et établir la puissance de son ordre sur les ruines du trône. Des prodiges l'ont mis en grand crédit parmi le peuple, et l'instrument de ces prétendus miracles est la poudre à canon, dont un Portugais jeté par le naufrage sur les côtes du Japon, lui a montré le secret. C'est avec cette même poudre qui lui a déja servi a en imposer au peuple, qu'il forme le projet de détruire la famille impériale. Il a fait placer dans les souterrains du palais des barils de salpêtre, qui, au

moment marqué pour l'embrâsement, doivent produire une explosion terrible. Pour préparer le peuple à ce grand événement, il a fait annoncer par-tout des présages sinistres et des vengeances célestes. Malheureusement pour lui, il a pris pour confident un bonze, qui étant d'un ordre naturellement ennemi des Jammabos, comme les moines mendians l'étaient des Jésuites, a déguisé depuis dix ans sa haine et ses projets, et joue auprès d'Uranka le rôle d'un transfuge et d'un espion. Ce bonze va tout révéler à Okaïmas : Uranka soupçonne sa perfidie, et prend le parti de poignarder et le prince et le bonze, dépositaires de son secret; mais ce secret n'en est pas moins divulgué. L'on arrête les deux Jammabos qui allaient mettre le feu aux poudres; Uranka est envoyé au supplice, et tous les Jammabos chassés du Japon. Ce fond pourrait produire de l'intérêt, si les personnages étaient plus passionnés, les caractères mieux dessinés, les ressorts de l'action mieux arrangés; mais tout cela manque, et le seul mérite de la pièce, comme je l'ai dit, consiste dans quelques morceaux où l'allégorie satyrique est transparente; mais où la satyre est aussi

tellement outrée, que par cela seul elle devient tout au moins suspecte.

L'auteur met dans la bouche d'Uranka les principes de politique et la morale corrompue qu'on a si souvent reprochés aux Jésuites; et dans ce morceau même qui pourrait être bien mieux écrit, on ne retrouve que Pascal et Molière très-affaiblis, à quelques vers près.

Soyez humbles d'abord : que le plus simple asyle
Semble vous contenter : il vous sera facile
De le changer bientôt en de riches palais,
Et dans l'obscurité nous ne restons jamais.
De nos saints fondateurs suivez donc les exemples.
Une fois établis, multipliez vos temples.
Faites flotter au loin nos *superbes* drapeaux,
Et gagnez chaque jour des disciples nouveaux.
N'en rejetez *aucun* : un chef habile et sage
Sait de tous les humains tirer quelque avantage.
Il nous faut du crédit : *ayez* les fils des grands;
Afin d'être illustrés, possédons des savans;
Et pour ces vils mortels, sans talens, sans naissance,
Qui traîneraient chez nous une obscure existence,
Des palmes du martyre on les *couronnera*,
Et l'éclat de leur mort sur nous *rejaillira*.
Mais si nous aspirons à gouverner la terre,
Ne la révoltons point par un joug trop austère.
Qu'une morale douce et chère aux passions,
Vous aide à subjuguer l'esprit des nations.

Transposes, quand il faut, d'une main complaisante,
Et du bien et du mal la limite changeante.
Enseignez aux humains comment aux yeux du ciel,
En commettant le crime on n'est pas criminel;
Par quel art, éludant la divine justice,
On peut innocemment s'abandonner au vice;
Que qui sait nous aimer est assez vertueux,
Et que nos ennemis sont seuls haïs des dieux.
Gardez-vous cependant de n'avoir qu'un langage;
Que chez nous chacun trouve une arme à son usage.
Oui, prêchons tour-à-tour, selon nos intérêts,
Le despotisme aux rois, la révolte aux sujets.
Rendons les uns tyrans, les autres régicides,
Et soyons à la fois *leur oracle et leurs guides*.
Que le peuple, les grands, les enfans, les vieillards
Marchent tous *à nos voix* sous divers étendards.
Intriguez, dominez dans le sein des familles;
Dirigez les époux, les mères et les filles;
Sur-tout emparez-vous de l'esprit des *mourans;*
Veillez, priez près d'eux, dictez leurs *testamens*.
Quand l'homme s'affaiblit nous devenons ses maîtres;
Son agonie est l'heure où triomphent les prêtres,
Et c'est au lit de mort qu'il faut nous en saisir,
Pour ravir sa dépouille à son dernier soupir.
Car le fer, le poison, l'audace et l'artifice,
De notre empire en vain élèvent l'édifice,
Si l'or, plus puissant qu'eux, ne vient le cimenter.
L'univers appartient à qui peut l'acheter.
Le crime, la vertu, les succès, la victoire,
La haine, l'amitié, l'autorité, la gloire,
Tout se vend, tout se paye aux avares humains.

Tout est le prix de l'or : l'or en d'habiles mains
Est la foudre du ciel et le sceptre du monde.
Faites donc constamment une étude profonde
Des moyens, quels qu'ils soient, d'augmenter nos trésors.
Vous pourrez de la Chine envoyer jusqu'aux bords
Où le feu du soleil, embrasant l'hémisphère,
Durcit le diamant dans le sein de la terre.
Allez plus loin encore, et que le Jammabos,
D'or et de gloire avide, et *fertile en complots*
Trafiquant, *cabalant*, *prêchant* d'un pôle à l'autre,
Soit par-tout souverain, en feignant d'être apôtre, etc *.

* L'ordre des jésuites appartient à l'histoire : c'est-elle qui va tout à l'heure apprécier les éloges et les satyres, et chercher la vérité dans les faits.

LETTRE CIV.

On vient d'imprimer une édition posthume des œuvres de Colardeau, en 2 vol. *in-8o*, avec une préface des éditeurs et une vie de l'auteur, où l'on a prodigué les formes et les exagérations du panégyrique, comme c'est aujourd'hui la mode. Il n'en est pas moins vrai que cette collection n'ajoutera rien du tout à la réputation de Colardeau. N'ayant excité de son vivant ni la haine ni l'envie, il avait été apprécié à sa juste valeur, et son talent pour la versification avait été généralement reconnu, sans qu'aucun de ses ouvrages, si l'on excepte le premier de tous, eût jamais obtenu de succès. Un coup-d'œil rapide sur ses productions, fera voir que ce jugement était très-équitable. On sait que son imitation de la lettre d'Héloïse à Abélard, du célèbre Pope, fut l'heureux coup d'essai qui le fit connaître avantageusement. Quoiqu'il y ait des négligences, des fautes réelles, des inégalités, des omissions importantes, moins excusables dans une traduction et dans un morceau fort court,

que dans un autre genre d'ouvrage, cependant on y reconnut les dons naturels du poëte, une oreille sensible à l'harmonie; une expression facile et élégante, des tournures heureuses, et des morceaux pleins de ce charme qui naît de l'accord du rithme avec le sentiment. Il avait égalé au moins l'auteur Anglais dans les mouvemens de sensibilité, quoiqu'il fût resté un peu au-dessous dans la poésie d'images ; mais s'il avait lutté avec succès contre Pope, il ne fut pas, à beaucoup près, aussi heureux dans sa seconde héroïde, où il essaya de lutter contre le Tasse et Quinault. Son épître d'*Armide* à *Renaud*, à quelques vers près, était une déclamation froide, en style négligé et incorrect. Bientôt après il tenta de s'élever au genre dramatique, qui n'était nullement fait pour lui. *Astarbé* et *Caliste* n'eurent point de succès, malgré l'extrême indulgence que l'on avait pour l'auteur. Ces ouvrages, outre le vice du sujet, également ingrat dans l'un et dans l'autre, étaient construits sans aucune connaissance de l'art ni du théâtre, et ce qu'il y a de pis, très-médiocrement écrits. C'est là sur-tout que l'on s'apperçoit combien l'auteur avait peu d'esprit. A tout

moment le dialogue manque de bon sens ; et l'on voit par le peu d'intelligence des détails, combien l'auteur était éloigné de cette force de tête et d'idées qu'exige la composition d'une tragédie. Colardeau, d'ailleurs, était très-peu instruit, et son indolence naturelle et la faiblesse de sa santé se refusaient également au travail. Cette indolence ne l'empêchait pas d'être infiniment sensible aux critiques mêmes les plus modérées, et ne le rendait pas moins susceptible des illusions de l'amour-propre poétique qu'aucun autre écrivain. On voit dans ses préfaces, dans une *Epître à Minette*, et dans ses vers à M. Duhamel, combien il se loue de bonne foi, et l'opinion qu'il a de lui et de ses censeurs, qui n'est pas celle du public. Les *Perfidies à la mode*, comédie qui paraît pour la première fois dans le recueil de ses œuvres, ne valent pas mieux que ses tragédies. Quelques morceaux écrits avec facilité, quelques vers agréables en font tout le mérite ; et ce mérite est fort loin de couvrir tous les défauts d'un ouvrage sans intérêt, sans plan et sans action.

Colardeau absolument dénué du don d'inventer, était donc obligé d'exercer sur les

idées d'autrui la facilité qu'il avait à écrire en vers. C'est ce qui l'engagea à traduire successivement quelques *Nuits d'Young* et le *Temple de Cnide*. Ce double projet était mal conçu : l'esprit de Colardeau n'avait aucun rapport avec celui du poëte Anglais, dont le mérite consiste dans quelques grands traits d'imagination et des touches sombres et mélancoliques, caractères qui disparoissaient dans la versification de Colardeau, toujours facile et quelquefois brillante, mais en général faible et prolixe. A l'égard du *Temple de Cnide*, tous les bons esprits conviennent que c'est toujours une mauvaise entreprise que de mettre en vers une prose originale, à qui dès-lors on ôte cette précision piquante qui faisait son mérite distinctif. Aussi dans ces tentatives, le public applaudit à quelques étincelles de ce talent poétique qui se manifestait dans tout ce qu'écrivait Colardeau ; mais d'ailleurs on aurait desiré qu'il pût faire de ce talent un usage plus heureux et mieux entendu.

Il reste encore de lui quelques bagatelles fugitives, quelques pièces détachées, où on remarque toujours la manière d'un poëte et quelques vers heureux ; mais qui toutes man-

quent d'ensemble et d'effet, parce qu'en total rien n'y est bien conçu : *scribendi rectè sapere, etc.*

M.me la comtesse de Genlis, aujourd'hui gouvernante des filles de M.me la duchesse de Chartres, et depuis long-temps dame d'honneur de cette princesse, a composé pour l'éducation de ses propres filles, de petites comédies morales, où il n'entre jamais ni rôle d'homme, ni intrigue d'amour. Malgré cette extrême réserve, ces drames ne laissent pas d'être intéressans et ingénieux; on y trouve une morale douce, des sentimens touchans, et même des tableaux du monde qui réussiraient dans un cadre plus étendu, et d'une vérité qui suppose du talent pour le théâtre. Le style d'ailleurs en est d'un goût excellent, plein de naturel et de grâce. M.me de Genlis fait jouer ces petits ouvrages par ses propres enfans, qui n'ont que dix à douze ans, et dont les talens précoces et l'intelligence surprenante prêtent encore un nouveau charme aux compositions de leur mère. Elle donna ainsi en dernier lieu, sur un théâtre particulier, une représentation de trois de ses comédies, où la meilleure compagnie de Paris était invitée,

et qui fit à toute l'assemblée, sans exception, un plaisir inexprimable. J'avais le bonheur d'être du nombre des spectateurs, et j'envoyai le lendemain les vers suivans à l'aimable auteur que je ne connaissais point*, et qui m'avait procuré une des plus douces impressions que j'eusse éprouvées de ma vie.

Non, ce que j'ai senti ne peut être un prestige ;
Non, j'ai su trop bien en jouir,
Et si l'on doute d'un prodige,
Comment douter de son plaisir ?
Tes drames ingénus, composés pour l'enfance,
Où l'art soumis à l'innocence,
Se défend les ressorts qu'ailleurs il fait mouvoir
Avec tant de réserve, ont-ils tant de pouvoir ?
Ton art, belle Genlis, l'emportant sur le nôtre,
Ne fait parler qu'un sexe, et charme l'un et l'autre.
Que tes tableaux sont vrais dans leur simplicité !
Tu peins pour des enfans, mais la maturité
Et se reconnaît et t'admire ;
Le miroir où tu les fais lire,

* Ce fut le commencement des liaisons de l'auteur avec cette dame, et la date (1779) fait voir qu'elle avait déja composé tout son théâtre, et qu'il était même à l'impression ; ce qui répond suffisamment aux bruits ridicules sur la part qu'il avait eue (disait-on) à des ouvrages qu'il n'avait pas même lus. Bien plus, *le Théâtre de Société*, où se trouve *la Mère Rivale*, dont il rendit un compte très-avantageux, avait été publié un an auparavant, sans nom d'auteur, et il en parla sans la connaître.

Sur nous de tes leçons réfléchit la clarté.
Jamais, jamais la vérité
N'exerça sur les cœurs un plus aimable empire.
Mais je parle à l'auteur de ses succès brillans,
Quand je puis applaudir au bonheur d'une mère !
Je suis bien plus sûr de te plaire,
En te parlant de tes enfans.
Vous, la gloire et l'amour d'une mère attendrie !
O Caroline ! Pulcherie !
Des mains de la nature ô chef-d'œuvres naissans !
Elle a sur votre aurore épuisé ses présens.
Vous semblez ignorer parmi tant de suffrages,
Et nos plaisirs et vos talens ;
A celle dont les soins forment vos jeunes ans,
Vous reportez tous nos hommages ;
Vous oubliez enfin dans vos jeux innocens,
Qu'il n'est donné qu'à vous d'embellir ses ouvrages.
Quel ensemble enchanteur ! quel spectacle charmant !
Mon cœur est encor plein du plus pur sentiment,
Mon œil encor frappé de la plus douce image,
De ce transport flatteur, de ce ravissement,
Que faisaient naître à tout moment
Les grâces de son style et celles de votre âge.
Je pensais à sa joie, à ses félicités,
Aux mouvemens de sa tendresse ;
Je songeais que ces cris de la publique ivresse,
Dans son cœur maternel étaient tous répétés.
Digne mère, jouis, jouis de ces délices.
Ton âme et tes talens, voilà tes justes droits.
Dans toi seule aujourd'hui l'on adore à la fois
L'auteur, l'ouvrage et les actrices.

M.me de Genlis fait en ce moment imprimer ses pièces qui formeront plusieurs volumes, et qui seront vendues * au profit de M.rs de Queissat, retenus en prison depuis la perte de leur procès contre Damade, jusqu'à ce qu'ils paient 80,000 livres de dommages et intérêts. Considérés comme accusés, il est difficile de les justifier; mais comme malheureux et ruinés, ils peuvent inspirer une pitié louable et qui fait honneur au bon cœur de M.me la comtesse de Genlis.

---

* Leurs Altesses Impériales, M.gr le Grand-Duc et M.me la Grande-Duchesse en prirent quarante exemplaires.

LETTRE CV.

Les trois semaines de clôture qui sont un temps mort pour les nouveautés, m'obligent à remplir la place qu'elles occuperaient, par quelques bagatelles courantes qui heureusement ne manquent jamais dans ce pays-ci. En voici une assez jolie; c'est une pièce de vers adressée à M.me la comtesse de Genlis, celle dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre. M. le chevalier de Bonnard, sous-gouverneur des enfans de M. le duc de Chartres, a offert aussi à cette dame son hommage poétique. Il est connu déja par quelques productions galantes et spirituelles; celle-ci peut être mise du nombre.

C'est la vertu, c'est le génie,
C'est la nature et la raison,
C'est la grâce à l'esprit unie,
Qui de la décente Thalie
Empruntant la séduction,
Dans un style plein d'harmonie,
Hier nous ont donné leçon.
Femme étonnante, heureuse mère,
Modèle aimable des auteurs,
Vous créâtes si bien pour plaire
Et vos pièces et vos acteurs,
Que l'on ne sait qui l'on préfère.

Mais, belle Genlis, si j'osais,
Au milieu de tous les hommages,
Vous dire ici tous mes secrets,
Ces drames si beaux, si parfaits,
Si dignes de charmer les sages,
Ne sont pas ceux de vos ouvrages
Que j'aimerais mieux avoir faits.

Voici une chanson anacréontique qui a de la douceur et de la mollesse, quoiqu'elle vienne de la province.

Qui n'a point vu mon aimable maîtresse,
N'a jamais vu ni grâces, ni beauté.
Dans ses beaux yeux quelle douce tendresse!
Et sur son sein, dieux! quelle volupté!

Qu'elle était belle alors ma Virginie,
Quand reposant doucement dans mes bras,
Elle songeait à moi, quoiqu'endormie,
Et soupirant, nommait son cher Hilas.

En me nommant s'éveilla Virginie;
Je l'ai senti, feignant de sommeiller,
Clore mes yeux de sa bouche chérie,
Tout doucement, de peur de m'éveiller.

O douce nuit, que tu me parus belle!
L'aimable enfant! elle disait tout bas:
Hilas, Hilas, sois-moi toujours fidèle;
Puis tendrement me serrait dans ses bras.

Dieux! qu'il battait avec vitesse extrême,
Mon tendre cœur pressé contre le sien!
Je te connus, félicité suprême,
Ma Virginie est le souverain bien.

Ils sont passés les beaux jours de ma vie,
Ils sont passés ces trop fortunés jours.
Je ne vois plus l'aimable Virginie ;
Je ne vois plus l'objet de mes amours.

Je pleure, ô ciel ! dieu d'amour, je t'implore,
Viens appaiser le trouble de mes sens.
Ah ! bien plutôt, viens, beauté que j'adore,
Sécher mes pleurs par tes baisers brûlans.

Si tu ne viens dissiper mes alarmes,
Si tu ne viens me serrer dans tes bras,
Bientôt, bientôt tu verseras des larmes
Sur le tombeau du malheureux Hilas.

M. Guibert, auteur du livre de la *Tactique*, vient de faire paraître un ouvrage qui peut en être regardé comme le supplément : il y traite de *l'ordre mince* et de *l'ordre profond*. C'est aux seuls militaires à être juges de cette question ; il y a joint des idées de politique sur différens objets d'administration, à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs ; mais comme l'ouvrage ne fait que de paraître, je n'ai pu encore m'en occuper assez pour en donner une idée.

Depuis deux mois un acteur nouveau, nommé Grandmont * Rozelli, a occupé le théâtre où

* Celui qui s'est depuis si malheureusement signalé dans la révolution, où il a péri avec son fils.

il a débuté avec succès dans le premier emploi. Il doit ce succès bien moins aux qualités qu'il a qu'aux défauts qu'il n'a pas. Il a un débit ferme, un maintien raisonnable et même quelque noblesse. On ne peut lui reprocher ni les convulsions forcenées, ni la profusion de mouvemens et de gestes, ni la familiarité triviale, ni les bégayemens à la mode, ni cette ridicule et insupportable manie de briser les vers et d'en faire absolument disparaître le rithme et la tournure. Le public lui a su si bon gré de n'avoir aucun de ces travers choquans, qu'il lui a pardonné la sécheresse de son jeu, le défaut de sensibilité et souvent même d'intelligence. Il est reçu aux appointemens ; il y a même apparence qu'on le fixera au théâtre français, qui après tout est si pauvre qu'il ne doit pas même dédaigner cette mince acquisition.

D'Alembert vient de faire imprimer l'éloge de milord Maréchal, qui peut servir de suite à ceux qu'il a imprimés déja, et qui a le même mérite.

LETTRE CVI.

J'ai lu le nouvel ouvrage de M. de Guibert, et avec beaucoup de plaisir, quoique j'entende fort peu les matières dont il traite. Tel est du moins l'avantage de la méthode et de la clarté dans quelque sujet que ce soit. D'ailleurs, indépendamment des principes de tactique qui ne peuvent avoir pour juges que les militaires, (quoique toutes nos dames en fissent leur conversation habituelle au camp de Bayeux) on trouve dans le livre de M. Guibert une analyse très-bien détaillée de quelques-unes des plus belles opérations de Turenne, de Luxembourg, du Roi de Prusse, etc. qui viennent à l'appui de son systême, et ces sortes d'applications sont de nature à être entendues par toutes sortes de lecteurs, et toujours intéressantes. La dernière partie de son ouvrage roule sur l'importance dont il est pour la France d'augmenter beaucoup son état militaire, de manière qu'il soit au niveau des puissances voisines, et en proportion de ses moyens. Cette question est très-bien traitée, et dans tout le cours de l'ouvrage on rencontre

des idées saines et justes, qui font voir que l'esprit de l'auteur est ici de mesure avec son sujet, ce qui ne lui arrive pas quand il veut être poëte ou orateur. Ce n'est pas que son style soit encore assez mûri ; il est même incorrect et inégal, mais rapide et animé. On ne peut attribuer qu'à l'enthousiasme d'un jeune militaire l'humeur qu'il montre contre les écrivains qui ont essayé de démontrer aux souverains les dangers de l'ambition guerrière et l'inutilité de la plûpart des guerres, même de la plupart de celles qui ont eu du succès. M. Guibert ne veut voir là que des déclamations vaines et de dangereuses rêveries : je n'y vois, quant à moi, d'autre *danger* que leur inutilité ; car ceux qui nous prédisent gravement qu'un jour viendra où l'on ne fera plus la guerre, parce qu'on sentira qu'elle n'est bonne à rien, nous disent en d'autres termes qu'un jour viendra où l'on ne se conduira plus que par la raison, ce qui est d'une étrange déraison. L'auteur veut que les philosophes voudraient engager les princes à rabaisser, à anéantir l'état militaire ; et il regarde les gens de lettres comme les ennemis de son systême par rapport à la nécessité d'avoir de grandes armées ;

comme s'il y en avait un seul qui fût assez aveugle pour ignorer que l'on n'est pas plus asservi par trois cent mille hommes que par cent cinquante, et que le premier intérêt de tout citoyen sensé, est que la constitution de l'Etat soit tranquille et glorieuse, quelque opinion qu'il en puisse avoir d'ailleurs. On reconnaît dans les reproches injustes qu'il aime à faire aux gens de lettres, les ressentimens qu'il a conservés contre eux, depuis qu'il n'a pu parvenir à faire couronner son *Éloge de Catinat*.

On a joué depuis la rentrée une petite comédie en un acte qui a pour titre, *l'Amour Français*; elle est de M. Rochon de Chabanne, auteur d'*Heureusement* et de la *Manie des arts*, bagatelles que des détails agréables ont soutenues au théâtre, malgré l'extrême faiblesse du fond. L'auteur a de l'esprit et de la facilité, mais nulle imagination. *Heureusement* est composé de deux contes de Marmontel qu'il a mis en vers, et auxquels même il n'a pas su faire un dénouement. La *Manie des arts* est faite sur une histoire connue d'un Gascon qui présenta au ministre un placet qu'il avait mis en musiqne, et qu'il offrit de chanter et de

danser. Les *Amans généreux* sont une faible copie d'une faible pièce allemande. L'*Amour français* n'est imité de personne ; il est absolument de l'invention de l'auteur ; aussi n'a-t-il eu aucun succès. Il n'y a ni action, ni intrigue, ni même de sujet. Il s'agit de savoir si un jeune lieutenant partira pour sa garnison avant ou après avoir épousé sa maîtresse : il faut convenir que ce nœud n'est pas fort. Il y a quelques jolis vers dans l'ouvrage, mais beaucoup de longueurs et de lieux communs.

Depuis ma lettre commencée, les comédiens italiens ont donné *Louis et Carloman*, opéra comique en trois actes dont les paroles sont de M. Dubreuil, et la musique de Cambini. La musique est très-médiocre, et rien n'est plus plat que les paroles. L'auteur avait imaginé que ce serait une nouveauté très-piquante d'annoncer que son ouvrage était en *style gaulois*, et c'est ce qui était porté sur l'affiche. D'un autre côté, le journal de Paris avait pris soin de rassurer le public, qui ne concevait pas qu'au dix-huitième siècle on voulût rappeler sur la scène le jargon du douzième. Ces messieurs nous assurèrent, apparemment sur la parole de l'auteur, que son *gaulois* serait *très-aisé*

à entendre; ce qui ne s'est pas trouvé vrai en un sens, puisqu'assurément il n'était pas aisé d'*entendre* quelque chose d'aussi ennuyeux. Mais au fait ce prétendu gaulois consistait à retrancher les pronoms *je*, *tu*, *vous*, *nous*, avant les verbes; et tout le reste, trois ou quatre mots exceptés, était en langage très-ordinaire, c'est-à-dire, en très-mauvais français. La bizarrerie de cette idée est encore un des ridicules qui caractérisent notre siècle.

Une bizarrerie d'un autre genre est celle de feu J. J. qui avait imaginé de refaire son *Devin du Village*, dont il n'était pas content, précisément parce que tout le monde l'était. Ses amis ont cru témoigner leur respect pour ses dernières volontés, en faisant jouer le *Devin* avec une nouvelle musique; elle a été honnie d'un bout à l'autre. Comment espére-t-on de faire oublier à une nation une musique qu'elle sait par cœur depuis trente ans?

LETTRE CVII.

L'*Iphigénie en Tauride* de Gluck a eu un très-grand succès. Ce sont toujours les mêmes moyens et les mêmes effets, et les Français croyant applaudir de la musique, applaudissent une tragédie. Celle de Guymond de la Touche, décousue et mutilée en quatre actes par M. Guillard, a fourni à Gluck un des plus beaux sujets de l'antiquité, et qui même sans paroles et sans musique, réussirait en pantomime. Tous les enthousiastes, et il y en a bon nombre, ont chanté victoire et triomphe, ont imprimé que Gluck s'était surpassé lui-même dans cet *étonnant* ouvrage; mais les juges désintéressés, les vrais amateurs des arts tiennent un langage différent. Ils voient toujours dans Gluck un homme qui ne pouvant élever son talent à la hauteur de l'art, veut plier l'art à son talent, et cherche à établir uu systême pour masquer son insuffisance. Riche en harmonie, mais pauvre de chant, il a épuisé bientôt le peu qu'il en avait appris en Italie, et trouvant une nation plus faite pour le drame

que pour la musique, il nous a dit : je vous apporte la tragédie grecque, la vraie tragédie lyrique. Mais au fond, ce n'est qu'un genre bâtard, une espèce de monstre placé entre l'opéra et la tragédie, et qui voulant les réunir, les manque tous deux. Dans l'*Iphigénie en Tauride*, par exemple, les amateurs applaudissent de beaux chœurs, tels que celui des prêtresses de Diane, celui des Scythes autour de deux Grecs que l'on va immoler, deux morceaux de récitatif qui ont de l'expression; l'un est le songe d'Iphigénie, l'autre les remords de Thoas; un air ou deux où il y a du chant. Tout le reste n'est qu'un vacarme continuel, monotone et assourdissant, suite nécessaire de la manière du compositeur qui tire tous ses effets de son orchestre, et qui en fait toujours son acteur principal; presque par-tout un chant forcé, baroque et criard, pour ne pas paraître commun. Ce qui est sur-tout remarquable, c'est la prétention de mettre des airs dans chaque scène, après avoir long-temps soutenu qu'*il n'en fallait pas, et que les airs étaient un vrai contre-sens dans une situation*. Malgré ces beaux raisonnemens, le succès des airs de *Roland* a fait sentir à

Gluck qu'il en fallait dans son *Iphigénie*. Mais quels pauvres airs ! quelle distance de cette composition sèche à la mélodie si pénétrante et si expressive des beaux airs italiens ? Point de milieu : à la comédie française il faut de beaux vers ; à l'opéra il faut de beaux chants. Lorsqu'en voyant ici les scènes de Pylade et d'Oreste, d'Oreste et d'Iphigénie, je me rappelle les beaux développemens de l'éloquence tragique, me rendra-t-on l'impression que j'ai éprouvée et que je regrette, avec un récitatif brusque et criard ? Non sans doute. Je dirai toujours au musicien : « Tu as la prétention de déclamer en notes ; tu as tort : chante, car la musique ne déclame jamais aussi bien que la parole. Crois-tu qu'il y ait un art de mesurer les accens d'un Lekain, d'une Clairon, d'une Duménil ? Non ; il n'y en a pas ; c'est un degré de vérité qui ne t'est pas donné *. Cherche donc un autre effet ; cherche des chants

* Sans doute l'esprit de la bonne déclamation doit être celui de la bonne musique, ou plutôt l'un est le fondement de l'autre ; mais les moyens sont différens. Cette doctrine est supérieurement développée dans l'ouvrage du célèbre Grétri. (*Essais sur la Musique.*)

qui ressemblent à des accens que *tu* ne peux noter, qui les rappellent à mon ame et à mon imagination, en flattant mon oreille, et alors tu feras couler mes larmes, et tu me feras plaisir en m'attendrissant. Mais souviens-toi que le talent du musicien n'est pas celui de substituer la tragédie criée à la tragédie parlée. »

Ce qui m'a fait le plus grand plaisir dans l'opéra d'*Iphigénie en Tauride*, c'est l'exécution de la tempête, à l'ouverture du premier acte, et la danse des furies qui tourmentent Oreste pendant son sommeil : cette partie de pantomime est d'un grand effet.

Il fallait que l'abbé Arnaud fît sa phrase, et il a dit *que la douleur antique était retrouvée par Gluck*; sur quoi l'ambassadeur de Naples a dit assez plaisamment qu'*il aimait mieux le plaisir moderne*.

M.me la comtesse de Genlis ayant été quelques jours à la campagne, pendant qu'on imprime le premier volume de ses œuvres, je lui ai adressé à son retour les vers suivans :

Vous avez visité les champs,
O vous, l'ornement de la ville !
Dans la paix d'un secret asyle,
Vous vouliez reposer et votre ame et vos sens.

Sans doute c'est à vous qu'appartient l'art suprême
D'être bien dans le monde et mieux avec soi-même ;
Et votre esprit flexible à tous les tons monté,
Du travail au loisir et des jeux à l'étude
Passant avec facilité,
S'est fait une heureuse habitude
De charmer la société,
Et de goûter la solitude.
Eh bien, que faisiez-vous sous les ombrages frais,
Au sein des champêtres demeures ?
Parlez-nous des plaisirs qui remplissaient vos heures ;
Nous parlerons de nos regrets.
Je vous suis en idée aux retraites de Flore ;
Je la vois vous offrir les bouquets du printems ;
La nature étaler ses appas renaissans,
Belle de tous ses dons, et vous plus belle encore,
Et souriant à ses présens.
Je vous vois promener vos pensers solitaires,
Respirer d'un air pur les parfums salutaires ;
Et ces yeux si brillans, ces regards enchanteurs
Errer innocemment sur les prés et les fleurs.
Peut-être aux hôtes des bocages
Disputiez-vous le prix du chant et de la voix ;
Peut-être un livre en main, dans le calme des bois,
Vous conversiez avec les sages ;
Ou des souvenirs les plus doux
Amusant votre rêverie,
Vous appeliez auprès de vous
Et Caroline et Pulchérie.
Ces tendres mouvemens pour elles sont perdus ;
Elles n'entendent point votre voix maternelle ;

La nature un moment vous a paru moins belle.
Ah ! qu'aujourd'hui du moins à votre cœur rendus,
Ces objets si chéris dont l'amour vous rappelle,
Fixent ici vos pas doucement retenus.
De grâce et de raison rare et charmant modèle
Ah ! Genlis, ne nous quittez plus.
Nous sommes tous heureux du desir de vous plaire;
D'un seul de vos regards nos soins sont trop payés.
Vous voyez près de vous un époux, une mère,
Vos enfans dans vos bras, et nous tous à vos pieds.

Les œuvres de Dubelloi viennent de paraître en six volumes in-8.°, qui pourtant ne contiennent que six pièces de théâtre, mais l'éditeur, M. Gaillard, a un peu abusé du privilège de l'amitié pour rassembler les éloges et les apologies avant et après chaque ouvrage, et multiplier les remarques, les commentaires et l'érudition. Il y a pourtant quelques poésies qui n'avaient pas encore été imprimées ; et ce qui est à observer, c'est qu'on n'y voit pas la plus légère trace du talent qu'il a montré dans ses tragédies, qui quoique mal écrites en général, offrent cependant de la pensée et quelques beaux vers.

LETTRE CVIII.

On a donné hier, trente-un mai, la première représentation d'*Agathocle*, ouvrage posthume de Voltaire, qu'il avait apporté avec *Irène*, et qu'il comptait faire jouer, lorsque la mort l'a enlevé. Sa famille et les comédiens ont cru ne pouvoir mieux faire que de donner cet ouvrage le jour de l'anniversaire de sa mort. A cette circonstance touchante, faite pour disposer à l'indulgence, on a joint un compliment prononcé par Brisard, et composé par M. d'Alembert, dans lequel on rappelait au public tout ce qu'il devait à la mémoire de M. de Voltaire. Ce compliment a été très-applaudi : à l'égard de la pièce, en voici à peu-près le sujet et le plan.

Agathocle, tyran de Syracuse, a deux fils, Policrate et Argide, dont l'un, image de son père, a toute l'ambition et la férocité qui peuvent faire un usurpateur; l'autre a toutes les vertus qui peuvent faire pardonner l'usurpation. Tous deux sont amoureux d'Idace, jeune captive, faite prison-

nière dans les guerres des Carthaginois contre Syracuse, et fille d'Idasan, vieux guerrier, autrefois concitoyen et compagnon d'Agathocle, mais que les troubles de la Sicile ont banni de son pays. Ennemi de la tyrannie, il a servi dans les troupes de Carthage, et ne revient aux bords de l'Aréthuse que pour y porter la rançon de sa fille. Il apprend d'Egeste, un ancien ami qu'il retrouve, qu'Idace est enfermée au temple de Cérès sous la garde d'une prêtresse; qu'Agathocle accablé d'années, se repose de tous les soins de l'administration sur son fils Polycrate, objet de ses préférences, qui semble destiné à lui succéder, et déja revêtu de son pouvoir. C'est à lui qu'il faut s'adresser pour obtenir la liberté d'Idace. Idasan la demande en effet; mais au seul nom d'Idace, Policrate le fait éloigner. Argide lui reproche cette dureté contraire aux loix de l'humanité et même au dernier traité fait avec Carthage, suivant lequel les prisonniers doivent être rendus pour une rançon. Policrate ne dissimule point l'intérêt qu'il prend à Idace, les desseins qu'il a sur elle, et même la résolution où il est de l'enlever du temple de Cérès. Argide lui montre toute l'horreur qu'il a de cet

attentat, et s'efforce de l'en détourner; mais Policrate ne voit en lui qu'un rival, le menace avec fureur, et Argide répond avec fermeté. Un moment après Policrate fait enlever Idace par des soldats; Argide vole à son secours. Le féroce ravisseur s'élance sur son frère, le poignard à la main. Argide, obligé de défendre sa vie, repousse la force par la force, et son frère tombe mort à ses pieds. Agathocle instruit de ce meurtre, et désespéré de la mort d'un fils son espérance et son idole, fait arrêter Argide, Idace et Idasan; et dans le premier mouvement de sa colère, les enveloppe tous trois dans le même arrêt de proscription. Cependant l'amour paternel, les conseils d'Elpénor, son confident intime, les prières de la prêtresse qui atteste la justice des dieux, font balancer Agathocle et suspendent la fatale sentence qu'il est prêt à porter. Argide qui n'attend plus que la mort, ne cache point à Idasan l'amour qu'il avoit pour sa fille, et le desir qu'il a d'emporter au tombeau le nom de son époux. Idace, de son côté, n'a pu s'empêcher d'être sensible aux vertus et au secours généreux d'Argide; elle a même confié à la prêtresse le penchant qu'elle

sentait pour lui. Idasan les *unit*, et tous trois se préparent à recevoir *leur* arrêt qu'Agathocle va porter. Pour y donner plus de solemnité, il a fait assembler le peuple. Il monte sur son trône ; il rappelle tout ce qu'il a fait pour la gloire de Syracuse et pour la sienne. Depuis long-temps, las du pouvoir, la mort affreuse de son fils lui a rendu encore plus pesant le fardeau de la couronne ; il ne peut se résoudre à perdre le fils qui lui reste. Tout ce qu'il a entendu l'a convaincu de l'innocence d'Argide ; enfin il ne croit pouvoir mieux expier l'injustice qu'il lui a faite, qu'en lui remettant la oouronne et lui accordant la main d'Idace. Argide accepte le diadême ; il monte sur les degrés du trône.

> Peuple, j'use un moment de mon autorité ;
> Je règne... Votre roi vous rend la liberté.

La main d'Idace suffit à son bonheur.

> Le peuple vous chérit, vous êtes plus que reine,

lui dit-il, et ce vers finit la pièce.

Le fond de ce drame est précisément celui du *Venceslas* de Rotrou : un roi faible et accablé d'années, le contraste du caractère des deux fils, dont l'un est aussi féroce et aussi violent que l'autre est modéré et ver-

tueux ; le meurtre de l'un des deux princes, tué par son frère ; enfin la résolution du père qui abdique la couronne et la remet à son fils plutôt que de le condamner : voilà les traits de ressemblance qui font d'Agathocle un ouvrage de réminiscence, tels que sont ordinairement ceux des vieillards, dont il est vrai de dire en général qu'ils n'ont plus que la mémoire de leur esprit. Mais ce qui n'est pas dans Agathocle, c'est ce vers sublime :

Soyez roi, Ladislas, et moi je serai père :

C'est la bouillante énergie du caractère de Ladislas, c'est la chaleur tragique qui anime ce drame composé il y a plus de 160 ans, et que M. de Voltaire à 84 n'a pas pu mettre dans le sien. Du moins on y trouve encore des traits de son imagination et ce mélange de philosophie et de poësie qui a toujours donné à ses ouvrages un caractère particulier. On revoit son coloris dans ces deux vers que dit Agathocle :

* L'argile par mes mains autrefois *façonné*,
A produit sur mon front l'or qui l'a couronné.

---

* Il faut observer qu'*argile* est du féminin, et que par conséquent il y a ici une faute de langue, que l'auteur n'a laissée sans doute que parce qu'il n'a pas eu le temps de corriger sa pièce.

La pièce d'ailleurs est sans intérêt, parce que les caractères et les situations manquent de développemens et d'énergie. L'amour d'Idace et d'Argide ne produit rien, et la faiblesse du rôle d'Agathocle dément le caractère et la renommée de ce fameux usurpateur qui de potier de terre devint tyran de son pays. L'abdication du fils est noble et serait d'un grand effet, s'il eût été question, dans le cours de la pièce, de la liberté de Syracuse; mais comme on n'en a pas parlé, ce n'est qu'un accessoire indifférent, une action noble en elle-même, mais qui ne peut rendre à l'ouvrage l'intérêt qui lui a manqué jusques-là.

Voilà la seule nouveauté intéressante en ce moment : elle a été reçue avec le respect qu'on devait à la mémoire de l'auteur, et applaudie en général, à quelques mots près qu'il est facile de changer ; mais il n'est pas probable qu'elle ait beaucoup de représentations.

Je joins ici, au défaut d'autre nouveauté, des vers que j'ai adressés en dernier lieu à Mme. la comtesse de Genlis qui joint à ses autres talens, celui de chanter supérieurement et de jouer très-bien de la harpe.

Les trois langages.

L'Ame a besoin d'avoir plus d'un langage :
Il en est deux, la parole et le chant.
Oh ! que chez vous l'un et l'autre est touchant !
De votre esprit votre organe est l'image,
Doux comme lui, non moins juste et brillant.
Il est encore une langue interprète
Des sentimens, l'éloquence des yeux :
C'est celle-là que l'amour sait le mieux,
Que l'on entend quand la bouche est muette,
De la nature expression parfaite,
Accent du cœur, prix des plus tendres soins,
Qui dit le plus, et qui trompe le moins.
Dans vos regards quelle est donc sa puissance !
Peut-être Amour (puisqu'enfin il est dieu)
L'aura-t-il su ; mais il aura fait vœu
Sur ce point-là de garder le silence.
S'il faut pourtant dire ce que j'en crois,
(En respectant ses secrets et les vôtres)
Ce doux parler, (pardonnez) quelques droits
Qu'ait sur les cœurs votre chant, votre voix,
Ce doux parler vaut lui seul les deux autres.

LETTRE CIX.

Il a fallu retirer *Agathocle* après quatre représentations, parceque le public qui veut bien être une fois indulgent par respect, ne s'ennuie pas long-temps par complaisance. Le *Droit du Seigneur*, qu'on a remis presque en même temps, réduit en trois actes par l'auteur quelque tems avant sa mort, n'a pas eu plus de succès, ni plus de représentations. Cette dernière pièce imprimée dans les œuvres de Voltaire, est connue de tout le monde; elle fut jouée en 1762 sans beaucoup de succès, sous le nom de l'*Ecueil du sage*. C'était à peu près le fond de Nanine, mais gâté par un roman sans intérêt. On avait applaudi des détails agréables dans les deux premiers actes, et c'est ce qui engagea M. de Voltaire à réduire les trois derniers en un seul. Mais les événemens romanesques et précipités qui surchargent aujourd'hui ce dernier acte, ne sont pas plus intéressans qu'ils ne l'étaient, et encore moins vraisemblables. Le principal personnage arrive dans ses terres au commencement du troisième acte, et devient subitement

amoureux d'une jeune paysanne qu'il n'a jamais vue, et qu'il épouse à la fin de la pièce. Ce n'est pas ainsi que le cœur veut être mené, et toute passion, pour produire de l'effet, exige des développemens et des gradations. L'auteur le savait mieux que personne; mais à l'âge où il a revu le *Droit du Seigneur*, on n'est plus sévère que pour les autres. En général on a pensé dans le public que sa famille aurait montré plus de respect pour lui, si elle ne se fût pas obstinée à mettre sur la scène ces deux pièces peu dignes de leur auteur, et qui ne lui pouvant rien faire perdre de sa gloire aux yeux de la raison, exposaient du moins la vieillesse et la mémoire d'un grand homme aux insultes de l'envie.

Les débuts tragiques se multiplient au théâtre français depuis la mort de Lekain, et cette foule d'acteurs qui se disputent sa succession, rappelle ce mot de M.me de Cornuel, lorsqu'après la mort de M. de Turenne, on fit huit maréchaux de France, qu'elle appelait *la monnaie de M. de Turenne*. On peut dire aussi que Larive, et Monvel, et Grandmont, et Ponteuil, qui tous jouent le premier emploi tragique, sont la

la monnaie de Lekain; mais il a terriblement perdu au détail. Les uns manquent d'ame et les autres de moyens, et la tragédie n'est plus guères que supportable au théâtre français.

Le Mierre vient enfin de faire paraître son poëme des *Fastes* ou des *Usages de l'année*. L'idée seule d'un pareil ouvrage appartient à l'époque de la corruption du goût; elle blesse tous les principes de la poétique et du bon sens. Ovide a pu rassembler dans un poëme très-court les origines des fêtes romaines, toutes fondées ou sur des traits d'histoire très-intéressans, ou sur une mythologie agréable. Mais faire seize chants sans unité d'objet, sans liaison, sans suite, sur le carnaval, le carême, pâques, la pentecôte, etc. c'est le projet d'un homme qui ignore totalement ce que c'est qu'un ouvrage de poésie, et qui renouvelle le monstre peint dans l'Art poétique d'Horace. Aussi qu'est-ce que le poëme des *Fastes*? Une suite de descriptions, la plupart très-indifférentes et très-froides, et séparées les unes des autres par une moralité triviale. Qu'on juge si une pareille marche, qui ne serait pas supportable dans un chant, peut l'être pendant

seize. Le style est digne du reste, ou plutôt il est pire que tout. C'est un amas de grotesques, un mélange informe de tous les tons que l'auteur prend pour de la variété, et qui n'offre qu'une disparate choquante et un habit d'Arlequin. L'incorrection, la dureté, la sécheresse, la bizarrerie, la foule des mots bas et populaires prodigués avec affectation, les plaisanteries de mauvais goût, enfin tous les défauts qu'on a justement reprochés aux autres ouvrages de l'auteur, sont dans celui-ci beaucoup plus choquans et plus nombreux. On trouve quelques jolis vers dans le genre familier, et quelques vers charmans sur un clair de lune; mais pas un morceau de grande poësie, pas un qui soit seulement comparable aux trois ou quatre beaux morceaux qu'il avait mis dans le poëme de la peinture. Ce dernier était, il est vrai, très-inégalement écrit; mais l'auteur en suivant les traces de l'abbé de Marsy, avait du moins fait un plan, et le talent poétique s'y montrait de temps en temps. Il est à craindre que le poëme des Fastes, bien loin de porter l'auteur à l'académie, l'en éloigne encore, comme étant un ridicule de plus.

Le premier volume des comédies de M.me la comtesse de Genlis va être publié incessamment. Un des objets de l'auteur, en imprimant cet ouvrage, est un acte de bienfaisance envers le chevalier de Queissat, qui étant (dit-on) bien moins coupable que ses deux frères, et beaucoup plus intéressant qu'eux par ses qualités personnelles, est condamné à rester toute sa vie en prison, ou à payer 40,000 liv. de dommages et intérêts. Le maréchal de Broglie, qui l'estime comme un brave officier, a rassemblé pour lui, au dernier camp de Bayeux, une somme de 20,000 liv., mais qui est encore bien loin de suffire à son élargissement. M.me la comtesse de Genlis, appuyée et encouragée par M.me la la duchesse de Chartres, destine le produit de ses ouvrages à achever la somme. Elle a fait tirer 500 exemplaires du premier volume en papier d'Hollande et de la plus belle impression, qui se vendront 24 livres chaque, et dont le Palais Royal et Versailles prendront une grande partie. Si V. A. I., naturellement compatissante pour les malheureux, et sensible aux belles actions, daignait m'autoriser à en prendre en son nom un certain nombre d'exemplaires, je regarderais cette

générosité comme un effet de ses bontés à mon égard. C'est d'ailleurs un véritable présent à faire à toutes les mères qui ont de jeunes filles à élever. Le premier volume contient sept pièces qui toutes sont intéressantes, et très-agréables à lire. Il y a même des traits de la bonne comédie, dont le mérite est d'autant plus grand que l'autenr s'est renfermé dans les bornes les plus étroites. Les autres volumes ne tarderont pas à suivre celui-ci, et ce sera un des meilleurs ouvrages d'éducation qu'on ait jamais faits, puisqu'il peut servir également à inspirer la vertu et à former l'esprit et le goût.

Un autre ouvrage qui peut être aussi utile aux gens du monde, c'est celui qui vient de paraître sous les auspices de M. le marquis de Paulmy, et qui a pour titre, *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*. C'est une espèce de bibliographie qui aura vingt-quatre volumes, et qui indique les meilleurs livres en tout genre, et tous les objets et les moyens d'instruction.

On m'a demandé ces jours derniers des paroles pour un très-joli air d'Albanèse, et j'ai donné la chanson suivante qui est une espèce de romance à refrein, que l'on peut intituler *l'Amour timide*.

Hélas ! quel martyre !
O dieu des amours !
De ne jamais dire
Ce qu'on sent toujours !
Le cœur le plus tendre
Est le plus discret ;
Mais on doit entendre
L'amour qui se tait.

Hélas ! quel martyre, etc.

Lise dont j'adore
Les attraits touchans,
Eh ! quoi, Lise ignore
Les feux que je sens !
Une fois qu'on aime,
Hélas ! dès ce jour,
Le respect lui-même
Ressemble à l'amour.

Hélas ! quel martyre !

Du feu que je cèle
Je contrains l'essor ;
C'est du moins pour elle
Un hommage encor.
L'objet que j'encense,
Peut-être à son tour,
Touché du silence,
Fait grâce à l'amour.

Hélas ! quel martyre, etc.

Si mon ame éprise
De ses douces loix,
Pouvait devant Lise
Parler une fois!...
N'importe, cette ame
Muette à regret,
Garde au moins sa flamme
Avec son secret.

Hélas! quel martyre, etc.

« Je ferai : j'ai dessein de faire :
» J'aurais fait, si j'avais voulu ;
» Je ne sais pourquoi je diffère ;
» Mais enfin je l'ai résolu. »
Fais donc, et voyons cette affaire :
Courage ! allons, griffonne, écris.
Eh ! quoi, déja la peur te gagne ?
Accouche, et qu'enfin la montagne
Enfante au moins une souris.

Cette épigramme est du genre de celles q les honnêtes gens peuvent se permettre, et n'a pas été le plus souvent celui des ennen de Marmontel.

M. le comte de Schowalow m'a fait l'hon neur de m'adresser de jolis vers sur le reproches que je lui avais faits de sa paress à écrire. Ces vers sont un badinage ironiqu sur nos *faiseurs de sublime*.

D'une muse hyperboréenne
Pouvez-vous aimer les accens ?
Ni laborieuse ni vaine,
Près de l'onde Castalienne
Elle cherche un doux passe-tems ;
Mais c'est sur les bords de la Seine
Qu'on voit régner les grands talens.
Rival de Pindare et d'Alcée,
Gilbert s'assied sur l'Hélicon :
Dorat embellit sa pensée

De tous les trésors d'Apollon ;
Et Clément, s'il n'eût fait *Jason*,
Etait le Boileau du Lycée.
La lyre de monsieur Lebrun,
De Linguet la noble éloquence,
De Mercier l'heureuse abondance
Prouvent qu'aux rives de la France
Le mérite est encor commun.
Le goût toujours *pusillanime* *
Offre des appas surannés ;
Il nous faut un nouveau *sublime*,
Et l'on n'accorde son estime
Qu'aux vers étrangement tournés.
C** embouche la trompette
Pour célébrer quelques élus ;
Quand un rimeur ne s'entend plus,
Il le déclare grand poëte.
Ainsi laissez ma Muse en paix
Cacher quelques faibles attraits,
Ou bien folâtrer en cachette.

J'ai envoyé la réponse suivante.

Non, quelque ardeur qui vous anime,
Quelque dieu qui dicte vos vers,
Non, des *Lebrun* et des *Gilberts*
Vous n'atteindrez point le *sublime*.
Le *journal* qu'on dit *de Paris*,
N'exaltera point vos écrits.

---

* Expression consacrée chez tous les ennemis du bon sens et du bon goût.

Tout Paris vous louera peut-être ;
Vous aurez Voltaire pour maître,
Et Chapelle pour compagnon ;
Chaulieu, Tibulle, Anacréon,
Viendront chanter à votre table,
Et de ses convives, Ninon
Vous trouvera le plus aimable.
Despréaux même un peu surpris,
Reconnaissant son élégance,
Croira que banni de la France,
Le goût, près de sa décadence,
S'est sauvé dans votre pays.
Mais l'heureuse époque où nous sommes
Eclipse tous ces vieux talens.
Ces esprits jadis excellens
Ne faisaient point de *vers sanglans*,
Et ne *fouettaient* pas les *grands hommes* *.
Ils ignoraient le ton divin
Du grand style apocalyptique,
Et leur langage poétique
Avait quelque chose d'humain.
Sous des règles *pusillanimes*
Leur génie était *sans essor* ;
On pouvait les entendre encor,

---

* Allusion à ce vers de Gilbert qui se vantait de

Fouetter d'un vers sanglant les grands hommes d'un jour.

Un critique s'extasia sur la beauté de ce vers. Le dernier hémistiche est bien : le premier est à faire pitié. Un rimeur qui ne sait pas que le mot *fouetter* est banni du style noble, mériterait d'être *fouetté* sur le Parnasse, et *fouetter d'un vers* est ridicule.

Même quand ils étaient sublimes.
Quelle pitié ! d'un art nouveau
Respectez donc la noble audace.
Cher comte, vous trouverez grace
Aux yeux du sévère Boileau ;
Mais vous n'aurez jamais de place
Sur le Parnasse de S**.

Je joindrai ici une chanson du comte de Genlis, dont les vers ne valent pas la prose de sa femme, mais ne sont pas trop mauvais pour le société.

Je desirais fixer mon cœur,
J'avais une maîtresse ;
Et j'aurais eu le vrai bonheur
En gardant ma tendresse.
Tous mes regrets sont superflus,
En vain je me désole ;
Je vois qu'elle ne m'aime plus ...
Une autre m'en console.

Je voudrais bien peindre ses traits
Et son humeur légère.
Mais en parlant de ses attraits,
Je n'ai plus de colère.
L'ingrate a pris un autre amant,
Et n'en est pas moins belle.
Je la regrette en la voyant ;
J'en plaisante loin d'elle.

Non, je ne l'aurais jamais cru,
J'aimais avec constance.
Mais hier un amant lui plut
Et presque en ma présence.
Inconstant objet de mes vœux,
Si par fois je soupire,
Ne me crois pas si malheureux;
Je puis encore en rire.

Qu'il est fantasque, le lutin
De notre destinée !
Tu fus naïve le matin,
Fausse l'après-dînée.
Je voulais vivre sous ta loi :
Quel destin est le nôtre ?
J'imaginais souper chez toi...
J'ai soupé chez une autre.

Va, ne crois pas malgré cela
Que je sois en colère.
Je blâme ce procédé-là,
Mais je saurai m'en taire.
Je veux, sans être ton amant,
Rester ton ami tendre;
Et si nous nous voyons souvent,
Nous pourrons nous reprendre.

LETTRE CXI.

Il n'y a dans ce moment-ci aucune nouveauté d'aucune espèce. Les comédiens français ont remis *Rome Sauvée*, pour soutenir pendant quelques représentations la reprise du *Droit du Seigneur*. *Iphigénie en Tauride* que l'on continue à l'opéra, occupe en même temps tous les autres théâtres forains et des boulevards, où on l'a parodiée. Il était bien juste qu'elle le fût aussi au théâtre italien, et cette parodie qu'on a jouée sous le nom de *Rêveries renouvellées des Grecs*, a eu quelque succès, qnoiqu'elle soit de la moitié trop longue. Il y a de la gaîté, et le fond d'ailleurs est emprunté d'une ancienne parodie faite par l'abbé de Voisenon, de l'*Iphigénie en Tauride* de Guimond de la Touche.

Un jeune homme très-instruit en musique, et estimé des connaisseurs, a imprimé une brochure qui a pour titre, *Entretien sur l'état actuel de l'opéra de Paris*. Il y fait la critique de tous les opéras de Gluck; son style est négligé; mais cela n'empêche

pas que ses raisons ne puissent être fort bonnes. C'est donc par des raisons qu'il fallait lui répondre. M. Suard, suivant sa coutume, lui a répondu par des sarcasmes, et a profité du crédit qu'il a auprès de son beau-frère Pankoucke, propriétaire du Mercure, pour faire imprimer cette satyre indécente dans le plus décent et le plus modéré des journaux, malgré les réclamations et les plaintes des gens de lettres honnêtes qui y travaillent, et qui ont trouvé très-mauvais qu'on employât ce ton contre un homme qui n'avait en aucune manière injurié personne. Mais comment arrêter les extravagances du fanatisme et les excès de l'esprit de parti ?

Un autre libelle dans un autre genre, c'est celui que M.lle Sainval l'aînée a fait ou fait faire contre M.me Vestris, à l'occasion de la querelle élevée entre elles deux sur le partage des rôles. M.lle Sainval, dont les prétentions injustes avaient été rejetées par les supérieurs, a cru s'en venger par ce mémoire écrit du style d'une femme-de-chambre, et qui ne prouve rien du tout que de l'animosité. Cette actrice a du talent, sans doute, malgré toutes ses disgraces

naturelles; mais beaucoup plus occupée à intriguer contre ses camarades, qu'à étudier son art, elle perd tous les jours de ce talent qui avait un si grand besoin de culture. Au contraire, celui de sa sœur cadette s'accroît et se développe de jour en jour; et le public encourage ses progrès par des applaudissemens. En dernier lieu, elle eut un succès complet dans le rôle d'Atalide de la tragédie de *Bajazet*, succès d'autant plus glorieux, que le rôle est un des plus faibles de Racine, sur-tout à côté de Roxane, l'un des plus beaux qu'il ait faits. M.lle Sainval l'aînée, à qui M.me Vestris avoit cédé ce dernier rôle, y a très-peu réussi; et en dernier lieu, elle ne parut pas meilleure dans Mérope, qui passait auparavant pour son triomphe; elle y a fait une foule de contre-sens, mettant à tout moment la rage à la place de la douleur, et ressemblant à une furie plutôt qu'à une mère au désespoir.

L'académie française a décerné le prix de poésie, dont le sujet était l'*Eloge de Voltaire*, à un dithyrambe ou poëme lyrique, en vers de différentes mesures, qui a paru généralement un bel ouvrage, et qui a été couronné par acclamation. Ce qui est singulier, c'est

que l'auteur ne s'est pas encore fait connaître, et a écrit à l'académie qu'il avait des raisons de ne se nommer qu'après la séance de la S.-Louis. On s'épuise en conjectures, et l'on ne sait encore sur qui les asseoir *.

Au défaut de nouveauté, je transcrirai ici le commencement du cinquième chant du poëme de Marmontel sur la musique.

Les raretés des quatre coins du monde,
Ont tous les ans rendez-vous à Paris,
Et tous les ans le badaut plus surpris
Des nouveautés recommence la ronde.
Chameau de Perse, éléphant de Golconde,
Zèbre du Cap, singe de Bornéo,
Sont rassemblés dans le même préau.
Nains et géants, magots de toute espèce,
S'offrent en foule à nos yeux ébahis,
Et dans un heure un bourgeois de Lutèce
A parcouru les plus lointains pays.
Or, au milieu des singes et des Gilles,
Des ours dansans et des sauteurs agiles,
Des léopards dans leur cage ennuyés,
Et des lions par un homme effrayés,

---

* On sut bientôt de qui était cette pièce : elle est imprimée avec d'autres, dans une jolie édition de *Mélanie*, imprimée chez Didot en 1790. On y verra, dans la préface du *Dithyrambe* couronné, les raisons qui pouvaient justifier l'auteur académicien, et qui en même temps lui faisaient un devoir de ne pas accepter la médaille.

Et des Comus à la main voltigeante,
Et des filous à la main diligente,
Et des chapeaux enfoncés sous les yeux,
Et des minois au souris gracieux,
Et des fichus qu'en passant on chiffonne,
Momus étale une scène bouffonne,
Où la folie et la gaîté sans frein
Du vaudeville aiguise le refrein.
Qui le croirait? C'est là que Polymnie
Fut reléguée. O destin du génie!
Mais Apollon réduit aux vils pipeaux,
Ne fut-il pas conducteur de troupeaux?
« Fille de joie, ainsi que de mémoire,
Dit d'Argenson à notre Muse en pleurs,
J'ai deux moyens d'adoucir vos malheurs :
Vous choisirez : le couvent ou la foire. »
Elle rougit, et retourne en pleurant
Trouver Monet au faux-bourg Saint-Laurent.
« Viens, lui dit-il, et nargue de l'envie.
L'on mène ici bonne et joyeuse vie.
Avec Raton chante et ris comme nous;
Ma belle enfant, les heureux sont les fous. »
La Muse chante, et la gaîté folâtre
A ses accens donnant un libre essor,
Paris en foule enrichit son théâtre.
Son règne expire, et Paris idolâtre
Veut la revoir, la redemande encor.
« Pourquoi réduire à l'obscur vaudeville
Cette chanteuse et son ami Clairval?
Qu'on leur élève un théâtre à la ville,
De l'opéra dût-il être rival.

Il en est un où la nymphe accueillie
Croira se voir au sein de l'Italie ;
Qu'elle y paraisse. » Arlequin l'annonça.
« Messieurs, dit-il, je vous la recommande.
C'est ma payse ; elle est jeune et friande ;
Je m'y connais et vous allez voir ça.
Delà les monts on nous la redemande ;
Il faut, je crois, la garder en deçà. »
De mille mains la flatteuse harmonie
A son début salua Polymnie.
L'esprit, la grâce, un regard plein d'attraits,
Un naturel qui sans cesse varie,
De l'ame enfin les accens les plus vrais,
Ont dû charmer sa nouvelle patrie ;
Car de Villette * elle a pris tous les traits.
De Mélusine heureuse tributaire,
La Muse enfin respire en liberté.
Dans son palais la Fée ** est solitaire ;
Mais le malheur n'abat point sa fierté.
» Passons, dit-elle, un moment de caprice.
C'est le début d'une petite actrice ;
Et bientôt las de cette nouveauté,
L'on rendra gloire à l'antique beauté, etc.

---

* La demoiselle Villette, depuis madame Laruette.

** Mélusine, la déesse du grand Opéra dans le poëme.

LETTRE CXII.

TOUTE espèce de nouveauté manquant dans ce moment-ci, je vais continuer de transcrire le cinquième chant du poëme de Marmontel sur la musique. (C'est Mélusine qui parle.)

« MON cher Trigaud, j'espère au moins, dit-elle,
Qu'en attendant tu me seras fidèle.
J'ai fait ta gloire et tu n'es point ingrat.
« Ma foi, dit-il, *vous n'avez pas un chat.* *
Moi, demeurer dans l'oubli ! Dieu m'en garde.
J'aime la foule et veux qu'on me regarde.
De mon mérite, eh ! qui serait instruit
Sans mon suffrage ? Il faut que je m'annonce ;
A haute voix il faut que je prononce,
Et l'élément de Trigaud, c'est le bruit. »
— « Et ton héros et le grand Mondonville !
S'écria-t-elle. — Il ne m'écoute plus.
Le bruit l'effraie, il est doux et tranquille.
Je l'abandonne. . . . .
. . . .
Qu'ai-je besoin de me prostituer ?
Pour mes amis j'aurais beau me tuer ;
Ils me feraient languir dans les ténèbres.
Je ne veux plus que des hommes célèbres,
Dont la livrée au moins puisse honorer

* Ici le familier tombe dans le bas.

L'homme inconnu qui veut se décorer.
Voilà Duni qui s'élève et qui perce:
Adieu, je romps avec vous tout commerce,
Et c'est Duni que je vais adorer. »
Le bon Duni, sous l'œil de la déesse,
De notre langue essayait la souplesse,
Marquait le nombre, et voulait à nos vers
En imprimer les mouvemens divers;
Essai nouveau, tentative hardie,
Dont Rousseau même avait désespéré;
Et le moyen que d'un pas assuré
Marche en cadence un vers sans prosodie?
Duni s'écoute; il cherche, il étudie
Le mouvement dans un son passager,
Et de son chant l'exacte mélodie
Fixe des mots le caprice léger.
« Eh bien! crois-tu, lui demanda la Muse,
Que cette langue au nombre se refuse;
Et sous la main d'un habile ouvrier
N'est-elle pas comme une molle argile?
Vois si Racine est moins doux que Virgile. »
« Ah! dit Duni, c'est de l'or à trier
Parmi le sable; au lieu qu'en Italie
Avec l'or pur moins de gravier s'allie. »
« Va, lui dit-elle, on fait de l'or de tout
Avec du tems, du travail et du goût.
Dans son récit mélodieux et tendre,
Quinault fut tel qu'il plaisait à Lully;
Mais sur un luth monté par Jomelli
Quels chants divins n'eût-il pas fait entendre?
Formons l'oreille aux poëtes naissans;

Bientôt leur style aura tous nos accens. »
Encouragé par cet heureux augure,
Duni chantait : on annonce Trigaud.
« Ah ! dit la Muse, en voyant sa figure,
Du coin du roi n'est-ce pas le héraut,
Lui qu'on a vu rebuté du parterre,
Dans les foyers me déclarer la guerre ?
Défions-nous de ses salamalecs :
C'est un Sinon qui vient du camp des Grecs.
Je vais m'enfuir. — Député du Parnasse,
Je viens, dit-il, rendre hommage au talent.
J'ai beaucoup lu Denis d'Halycarnasse,
Et je médite un ouvrage excellent
Sur l'anapeste : ainsi j'ose prétendre,
Homme célèbre, au droit de vous entendre. »
Duni prélude, et sourit finement.
A ce début : Bravo ! belle fabrique ;
Vous procédez par le rythme ïambique :
Vous irez loin. Je veux absolument
Vous diriger. — Me diriger ! comment ?
— Par mes conseils. — Vous savez la musique ? —
Oui ; je solfie assez passablement.
De la tonique et de la dominante
Je sais les noms, j'en parle savamment.
J'ai de l'oreille, une tête sonnante,
Un feu du diable, une verve étonnante ;
C'est un Vésuve. — Oui, je le vois fumant. —
— Bon, ce n'est rien, et quand ma voix tonnante
Mugit du grec ! — Du grec ! — assurément.
Je parle grec comme feu Sganarelle
Parlait latin ; et tous nos érudits,

En fait de grec, leur langue naturelle,
Disent de moi ce que je vous en dis.
Je suis connu... mais voyons notre affaire,
Et chantez-moi l'air que nous allons faire. »
Duni cédant à l'importunité,
Du connaisseur flatta la vanité.
A chaque son le froid énergumène
Sur son trépied s'écrie et se démène.
« Voilà du beau, c'est moi qui vous le dis.
Quelle savante et profonde harmonie !
Courage ! ayons du talent, du génie,
Tous nos rivaux en seront étourdis. »
Quand l'air fut fait; « ça, dit-il, pour la basse,
Vous l'écrirez : j'ai la tête un peu lasse;
Et puis Vanloo m'attend pour composer
Certain tableau qui manquait à sa gloire,
Et qu'au sallon nous devons exposer.
Caylus aussi me demande un mémoire.
Il faut pourtant que j'aille, avant dîner,
A Bouchardon apprendre à dessiner.
Je suis à tous leur démon, leur génie.
On reconnaît quand mon œil a passé
Sur un tableau; demandez à Vassé.
Mais je me voue au dieu de l'harmonie,
Et quoi qu'en dise et Pigale et Caylus,
Mon cher Duni, je ne vous quitte plus. »
Oh ! quel hableur, s'écria le bonhomme !
Me voilà pris : comment me dégager ?
Le poids est lourd... allons, quoiqu'il m'assomme,
Cela peut nuire, il faut le ménager. »
Duni faisait un chant pur et facile;

Trigaud disait : le bonhomme est docile.
Tout allait bien. L'élégant Monsigny,
Plus gracieux, plus Français que Duni,
Voit tous les jours la Muse lui sourire.
A ses calculs le hardi Philidor,
Ayant soumis les cordes de la lyre,
A l'harmonie ose donner l'essor.
Bientôt Grétri, plus adroit et plus sage,
Dans notre langue un peu novice encor,
Par des succès en fait l'apprentissage.
De son orchestre un feu divin jaillit,
Grâce et beauté dans son chant se déploie.
En l'écoutant la Muse tressaillit,
En l'admirant Duni pleura de joie.
Trigaud, témoin d'un succès éclatant,
D'un air accort s'adresse au débutant.
« Ah ! lui dit-il, vous venez d'Italie,
Voilà du chant ; le chant est ma folie.
Rien n'est si beau, je l'ai dit à Duni,
Qu'un dessin pur, élégant et fini.
Duni m'écoute, il s'en trouve à merveille.
C'est un secret que je dis à l'oreille,
N'en parlez pas ; mais venez les matins
Me consulter : les gens que je conseille,
D'un plein succès doivent être certains.
Le vieux Rameau n'était pas sans génie :
Il envoyait chez moi son harmonie,
Ses airs de danse ; et moi, pour l'obliger,
Je voulais bien parfois le corriger.
Dans tous les arts on attend mon suffrage,
Pour décider du destin d'un ouvrage.

De mes avis on s'est parfois moqué,
Mon savoir même en doute est révoqué.
Des érudits j'ai contre moi la ligue;
Mais plus qu'eux tous je suis à redouter.
Tous les matins ils travaillent, j'intrigue,
Et l'intriguant * se fait seul écouter. »
  Le Liégeois s'en va riant sous cape.
« Le voilà donc ce Trigaud l'amateur,
L'inspirateur et le déclamateur !
De ses panneaux il faut que je m'échappe;
De ma musique il serait l'inventeur. »
Le lendemain, Trigaud dans l'attitude
D'un gros penseur enfoncé dans l'étude,
Mais triste, oisif, de lui-même ennuyé,
Sur son Platon lourdement appuyé,
Attend Grétri, non sans inquiétude.
« Il sait, dit-il, tout le crédit que j'ai;
Il a dû voir que je voulais l'entendre.
Que ne vient-il ? m'aurait-il négligé ?
Il va venir... il se fait bien attendre. »
Il ne vint point son nouveau protégé.
Les jours suivans il l'attendit encore;
Les jours suivans il l'attendit en vain.

---

* Ces reproches d'*intrigue* et ce nom même de *Trigaud*, ne sont autre chose que de la satyre. L'abbé Arnaud était d'ailleurs, il est vrai, tel qu'il est peint ainsi, un peu hableur, un peu phrasier, un peu charlatan de société. Ces ridicules sont du ressort de la satyre littéraire; et les épigrammes de l'abbé Arnaud avaient bien donné à Marmontel le droit de représailles. Mais l'accusation d'*intrigue* est flétrissante, et touche beaucoup trop au personnel. L'abbé Arnaud, décidément paresseux et homme de plaisir, n'était point du tout un *intriguant*.

« Quoi ! le succès l'a déja rendu vain ?
Dit l'amateur que le chagrin dévore.
Allons moi-même, allons le relancer. »
Il l'alla voir, il voulut l'encenser ;
Mais ni l'encens, ni le brillant phosphore
De l'hyperbole et de la métaphore,
Rien n'opéra : Trigaud le charlatan
Perdit sa peine et son orviétan.
Triste et confus d'aller de porte en porte
Offrir en vain son inspiration.
Moi, disait-il, rebuté de la sorte !
Courons après ma réputation.
Comme César * je hais l'inaction.
L'oubli m'excède ; il est tems que j'en sorte.
« Dans sa colère il retourne à Duni.
Eh bien, dit-il, votre règne est fini,
Grétri s'élève et sur vous il l'emporte.
Dans la coulisse on vous a vu pleurer :
C'était de rage. — Oh ! non, c'était de joie. **
Au doux repos mon âge me renvoie.
Un autre vient ; je l'entends célébrer ;
De ma retraite au moins il me console,
Et les talens iront à son école. »
« Quoi ! dit Trigaud, sans vous désespérer,
Vous avez vu le succès de Lucile ! —
« J'en ai joui. — C'en est trop. L'imbécille !
Il aime à voir ses rivaux prospérer !
Je n'y tiens plus, partons sans différer, etc. »

---

* Que fait-là *César?*

** Cet endroit est charmant.

LETTRE CXIII.

Aucune nouveauté n'a encore marqué sur nos théâtres depuis la rentrée. *Laurette*, drame en trois actes, empruntée du conte de Marmontel, et jouée aux Français, n'a eu aucun succès. C'est un ouvrage sans intérêt, sans action et sans style. *Iphigénie en Tauride* se soutient seule avec éclat au théâtre de l'Opéra, où l'on attend encore *Narcisse* du même musicien. Les paroles sont du Baron de Tschoudi. Mais le plus grand succès de ce moment est celui d'une farce de la Foire, intitulée les *Battus payent l'amende*, espèce de proverbe dans lequel il y a réellement de la grosse gaîté, mais qui tire son principal mérite du jeu d'un acteur d'une naïveté rare, et qui n'est connu encore que par le nom de *Jeannot*, qui est celui de son rôle. La pièce en est à la onzième représentation, et n'est pas prête à finir; on la rejoue après souper, pour la bonne compagnie. On fait même venir Jeannot dans les maisons particulières où il joue pour de l'argent.

A l'égard des nouveautés littéraires, la seule dont on puisse faire mention est un ouvrage de M. Dusaulx qui a pour titre, *de la Passion du jeu*, dans lequel il y a de bonnes intentions, de bons principes, et beaucoup d'anecdotes sur les joueurs. L'auteur s'élève sur-tout contre cette espèce de jeu d'état qu'on nomme loteries : peut-être a-t-il raison; mais il a tort d'avoir fait un très-gros livre sur un sujet qui pouvait tout au plus fournir quelques chapitres, d'y avoir mis un étalage d'érudition pédantesque qui sent trop l'académicien des inscriptions, et d'avoir écrit d'un style déclamatoire qui ne sent pas assez l'homme de goût. M. Dusaulx est auteur d'une traduction de Juvénal fort vantée, et qui est en effet la meilleure qu'on ait, sans en être moins médiocre ; mais on trouve à la tête une préface fort bien écrite, et qu'on a cru même ne pas être de celui qui a fait la traduction.

On débite sous le manteau un livre qui est encore assez rare, et qui malgré les défenses, sera bientôt fort commun, suivant l'usage : ce sont les *Mémoires du comte de Saint-Germain*, que sans doute quelqu'un de ses parens ou amis a pris soin de publier,

et qui paraissent écrits dans l'intervalle qui s'est écoulé entre sa disgrâce et sa mort. Comme cet intervalle a été fort court, il y a des gens qui en prennent droit de révoquer en doute l'authenticité du livre. Il y parle de lui-même avec une extrême franchise et une candeur fort rare, sur-tout dans un homme d'état. Il rend un compte exact du plan de son ministère, et des raisons qui ont fait échouer ses projets de réforme dans le militaire français. Il ne les attribue qu'à la faiblesse de son caractère, et il propose ses fautes pour leçons à ceux qui pourraient avoir les mêmes vues pour le bien, et les mêmes obstacles à combattre. L'ouvrage est curieux, sur-tout en ce qu'il y énonce son opinion motivée sur tous les hommes de la cour employés dans le service ou dans l'administration. Il paraît ne vouloir flatter personne, puisque M. de Maurepas lui-même n'y est pas épargné. Il finit par un *Mémoire sur le Militaire de France*, qu'il avait envoyé autrefois à M. le comte de Muy, et qui s'étant trouvé dans les papiers de ce ministre, engagea M. de Maurepas à appeler à la cour le comte de Saint-Germain. Si ces mémoires sont de lui, il paraît, quoi qu'on

en ait dit, que sa tête n'était pas altérée, et qu'il n'y avait de faiblesse à lui reprocher que celle du caractère.

Mlle. Sainval l'aînée a été rayée du tableau des comédiens français, par un ordre exprès du roi, et exilée à Clermont en Beauvoisis, pour un libelle qu'elle a fait imprimer contre ses camarades, et dans lequel M. le maréchal de Duras est insulté et la reine même citée d'une manière fort peu respectueuse. On prétend que M.lle Raucourt doit venir la remplacer : en attendant, une grande partie du public a pris la querelle de M.lle Sainval dont on regrette le talent dans l'extrême disette où nous sommes, et l'on s'en est pris à M.me Vestris qui plus d'une fois a été assez mal reçue du parterre en arrivant sur la scène ; accueil fort injuste ; car assurément ce n'est pas elle qui est la cause des sottises de M.lle Sainval.

L'académie française a reçu dernièrement une lettre de M. d'Argental, par laquelle il nous marque que l'auteur du Dithyrambe couronné, qui lui a confié son secret, ne veut point se faire connaître, qu'il n'a voulu que rendre hommage à un grand homme et mériter les suffrages de l'académie,

et qu'il nous prie de lui permettre de ne pas accepter la médaille : en conséquence elle a été adjugée à l'auteur de la pièce qui a obtenu *l'accessit*.

Nous avons indiqué pour le prix de poésie de l'année prochaine un sujet intéressant ; c'est *la servitude abolie en France, sous le règne de Louis XVI*. Nous avons choisi ce sujet après la lecture d'un très-bel édit qui vient de paraître, par lequel le roi renonce aux droits de *main-morte* dans tous ses domaines. L'on doit espérer que cet exemple sera suivi dans le reste du royaume, quoique le roi n'ait voulu contraindre en rien les possesseurs.

Le prix d'éloquence dont le sujet était *l'Éloge de l'abbé Suger*, a été adjugé à M. Garat, jeune homme déja connu par quelques articles du Mercure qui annonçaient de l'esprit et des études, et par un *Éloge de l'Hôpital* dans lequel on entrevoyait ce qu'on appelle un *penseur*, mais qui n'avait pas encore débrouillé ses idées, ni formé son style. Il y a ici quelque progrès : il a acquis un peu plus de clarté et de méthode ; et son ouvrage offre plusieurs morceaux d'une éloquence, plus philosophique, il est vrai,

qu'oratoire, mais qui annonce un homme naturellement porté comme Diderot à mêler l'imagination à la philosophie ; dangereuse disposition, si l'on ne sait pas soumettre son imagination au goût, et sa philosophie à la logique.

LETTRE CXIV.

L'AFFAIRE de M.lle Sainval l'aînée n'est pas encore finie ; elle tâche d'obtenir son rappel et la permission de se retirer avec la pension ; car elle paraît décidée à ne plus remonter sur le théâtre français ; cependant ces sortes de résolutions sont toujours incertaines. Sa sœur, qui avait été quelque temps absente du théâtre, y a reparu dans le rôle d'Aménaïde ; elle a d'abord été reçue avec des applaudissemeus prodigieux ; car le public aime beaucoup les deux sœurs. La cadette a réellement du talent, et quoique l'aînée en ait aujourd'hui moins qu'elle, son exil la rendait plus intéressante. Le parterre a cherché à lui appliquer quelques vers du rôle d'Aménaïde, par exemple celui-ci :

On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage.

Il n'aurait pas été plus vivement senti, quand l'actrice aurait dit :

On dépouille ma sœur, on l'exile, on l'outrage.

Le public a appelé M.lle Sainval l'aînée à grands cris, et sa sœur en a été tellement

émue, qu'elle s'est évanouie sur le théâtre, et qu'il a fallu l'emporter dans les coulisses. Pendant ce temps-là, les cris ont redoublé, et quand elle a reparu, soutenue sur sa confidente, les battemens de mains et les acclamations ont recommencé, et ont duré pendant tout le reste de la pièce. Mais ce qui peut paraître étonnant dans le degré d'émotion personnelle où elle devait être, c'est que jamais elle n'a si bien joué. En tout, cette actrice est aujourd'hui le talent le plus précieux du théâtre, parmi ceux qui en sont l'espérance.

Le discours de M. Garat a été médiocrement applaudi à la séance publique de la Saint-Louis. Le public n'a point méconnu les beautés qui nous avaient engagés à couronner cet ouvrage ; mais il a paru sentir les défauts d'un plan qui n'est point assez oratoire, et d'un style qui manque souvent d'élégance, de mouvement et d'harmonie. Malgré la justice de ce jugement, je ne doute pas qu'on ne doive concevoir une idée avantageuse de ce que l'auteur peut faire dans la suite, s'il se défend de la contagion du style entortillé, dont il ne s'est pas préservé jusqu'ici.

Le Dithyrambe anonyme a été très-vive-

ment applaudi, et la pièce qui a obtenu l'*accessit*, et qui fut lue ensuite, a été écoutée favorablement. La séance a été terminée par l'*Éloge de M. de Valbelle*, qu'a lu M. d'Alembert, et qui a paru un peu trop long pour le sujet. Le panégyrique de Saint-Louis avait été prêché le matin par M. l'abbé Talbert, auteur souvent couronné dans les académies provinciales, mais qui, avec de l'esprit et des connaissances, écrit en effet plus en rhéteur de province qu'en orateur et en homme de goût.

Il paraît déja une quantité de pièces de vers qui ont concouru pour l'*Éloge de Voltaire*; mais aucune ne mérite d'attention.

Il y a quelque temps que l'on me demanda des vers pour une très-jolie statue de la Mélancolie, faite en biscuit de Vincennes. La figure et l'attitude ont beaucoup d'expression. Voici les vers que j'ai faits sur ce sujet.

Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle.
A ses chagrins qu'elle aime elle est toujours fidèle,
Ne se plaît que dans l'ombre et dans les lieux déserts;
Elle verse des pleurs qui ne sont point amers;
Toute entière à l'objet dont elle est possédée,
Ne redit qu'un seul nom, n'entretient qu'une idée,
Et chérit son secret qui s'échappe à moitié.

Son regard triste et doux implore la pitié.
Elle étouffe sa plainte et soupire en silence ;
Elle n'ose qu'à peine embrasser l'espérance,
Et tremble en adressant un timide desir
Vers un bonheur lointain qui toujours semble fuir.

M. le comte de Showalow vient d'adresser à M. le chevalier de Parny, l'un de nos poëtes les plus aimables, et que l'on peut appeler le Tibulle de la France, des vers qui font honneur à tous les deux : les voici avec la réponse de M. de Parny.

Un ton facile, un abandon aimable,
Sont le cachet de vos charmans écrits ;
Et quand le goût s'est perdu dans Paris,
Que vous êtes *recommandable*
D'avoir du naturel et d'en sentir le prix !
D'autres feignent d'aimer : vous chantez votre flâme,
Votre vers amoureux est l'accent de votre ame.
L'art n'égalera pas la sensibilité,
Racontant le plaisir que le cœur a goûté.
Vous en marquez toutes *les circonstances*,
Et ces détails attachent vos lecteurs.
Savourez, de Parny, les plus douces faveurs,
Et faites-nous toujours vos confidences.

RÉPONSE.

PROTECTEUR éclairé des arts,
Dont vous parcourez la carrière,
Quoi ! sur ma Muse solitaire
Vous daignez tourner vos regards !

Quoi ! l'heureux disciple d'Horace,
Que l'on vit avec tant de grace
Ecrire à l'aimable Ninon,
Se plaît aux accords de ma lyre,
Et prend même pour me le dire,
Le doux langage d'Apollon !
Ma Muse que devait surprendre
Cet éloge peu mérité,
D'un mouvement de vanité
A peine encore à se défendre
De cet éloge inattendu.
Je présume un peu trop peut-être ;
Mais on veut, quand on vous a lu,
Et vous entendre et vous connaître.

Le procès du comte de Broglie contre l'abbé Georgel, dont le sujet était si mince et si frivole, et qui pourtant a fait tant de bruit, a été jugé par le parlement comme il l'avait été par le public. Il est pourtant très-simple que les amis du comte de Broglie n'en aient pas été contens ; aussi ont-ils fait courir contre l'avocat-général Séguier l'épigramme suivante, qui n'est pas mal tournée, et qui a rapport à un endroit de son discours où il comparait les intrigues des courtisans à du vif-argent. Ces figures dignes de la rhétorique du palais étaient bien faites pour être ridiculisées ; mais dans le fond,

jamais cet avocat-général n'avait donné des conclusions plus raisonnables. Quoi qu'il en soit, voici l'épigramme.

Le corrupteur, le corrompu Séguier,
Qu'en mauvais lieu tout débauché rencontre,
Ces jours derniers, dans un long plaidoyer,
Taisait le *pour*, ne parlait que du *contre*;
(Car pour le *contre* il s'était fait payer) *
Et puis voulant légalement conclure,
Il dit : Messieurs, un peu de vif-argent
Fixé par moi sur une glace pure,
De ce procès est le vrai jugement.
Ses auditeurs, charmés de la figure,
Crièrent tous, que cet homme éloquent,
Pour sa santé, comme pour son talent,
Faisait fort bien d'employer le mercure.

Voici encore des vers que j'ai adressés à à M.me la comtesse de Genlis, qui avait été louée fort gauchement et fort lourdement, comme c'est l'usage, dans cette rapsodie de *l'Année littéraire*, qui depuis long-temps n'est guère lue que dans les cafés.

---

* Calomnie familière aux plaideurs qui perdent leur procès. La vérité est que Séguier n'avait pas toujours eu des mœurs assez décentes pour un magistrat, mais qu'il n'était point du tout vénal.

Devant les déités de Cnide et du Parnasse,
Le don le plus grossier se mêle au pur encens.
Un lourdaut peut sentir la grâce;
Un sot a loué les talens.
On peut les chanter mal sans ternir leur trophée;
L'hommage de Vulcain n'enlaidit point Vénus.
Vous avez et la voix et le pouvoir d'Orphée:
A vos pieds comme aux siens les monstres sont venus.
Mais à son sort fatal vous êtes échappée;
Le thyrse féminin ne vous a point frappée.
Il n'est point de miracle impossible pour vous.
Dans vos drames touchans, et si purs et si doux,
Vous avez de l'amour rejeté le prestige;
Aussi de vos succès on dit qu'il est jaloux.
Notre sexe aurait pu partager son courroux;
Il applaudit pourtant, et pour dernier prodige,
Le vôtre en vous lisant a parlé comme nous.

FIN DU SECOND VOLUME.



